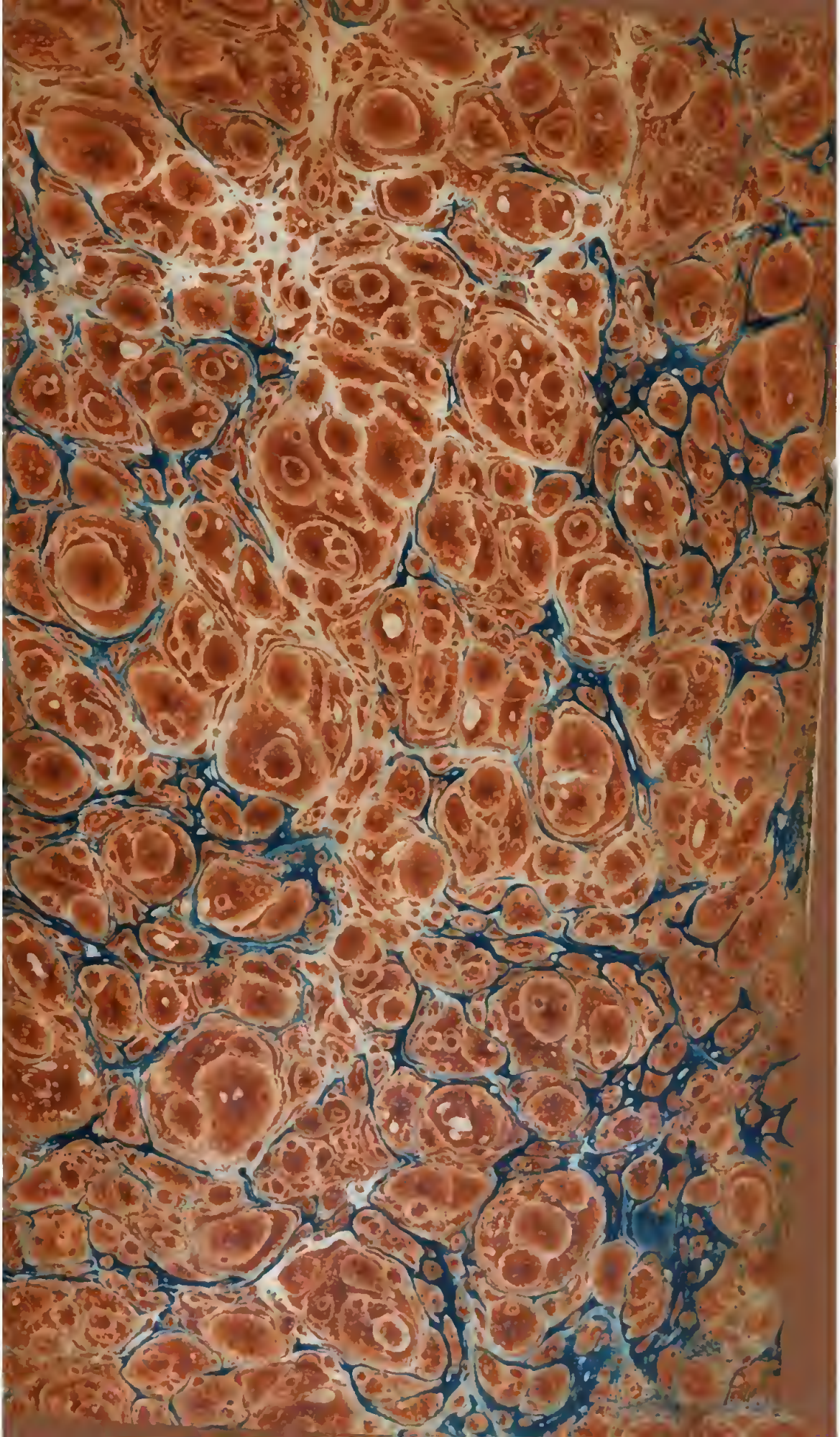


B 338/11

LA

RELIGION

VENGÉE,

POEME EN DIX CHANTS;

PAR LE C. DE BERNIS.

NOUVELLE EDITION,

CONFORME A CELLE DE PARME (BODONI) 1795.

A LHOYER

BIBLIOTHÈQUE S.J.
Les Fontaines
60 - CHANTILLY

A AVIGNON,

Chez Ve. SEGUIN ET FILS, Imprimeurs-Libraires.

1806.

A NOTRE TRÈS-SAINT PÈRE

LE PAPE

PIE VI.

Un ouvrage destiné à venger la Religion des outrages des impies, se place de lui-même dans le sein du Souverain Pontife, chef et gar-

dien de la Foi. L'auteur, après avoir rempli les emplois les plus distingués de l'Eglise et de l'Etat, après avoir joui de la confiance du Roi son Maître et son bienfaiteur, ainsi que de celle de Votre Sainteté, est mort laissant après lui la réputation d'un grand Ministre, d'un Prélat sans reproche, d'un honnête homme, d'un homme aimable et de beaucoup d'esprit: il n'a manqué à son bonheur que de pouvoir offrir lui-même à Votre Béatitude ce Poëme qu'il chérissoit comme sa production favorite; et c'est précisément le devoir que je remplis aujourd'hui en le mettant à vos pieds. Votre destinée, Très-saint Père, est

d'imprimer le sceau de l'immortalité à toutes vos actions et à tout ce qui vous entoure : ainsi je dois espérer que le nom du Cardinal de Bernis, rapproché du vôtre, parviendra glorieux jusques à la postérité la plus reculée ; c'est pourquoi j'ai cru ne pouvoir ériger à son génie et à sa piété de monument plus magnifique.

Jouissant, comme je le fais depuis tant d'années, Très-saint Père, du bonheur de vous admirer de si près, je m'acquitte avec empressement du devoir que m'impose le souvenir de l'amitié qui me lioit au Cardinal de Bernis, en renouvelant aux pieds de Votre Personne

Sacrée, l'hommage des sentimens pleins de vénération de mon amour filial et du respect sans bornes avec lesquels je suis,

Très-saint Père,

De Votre Béatitude,

Le Très-humble et Très-obéissant Serviteur,

Jos. Nicolas d'AZARA.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR DE PARME.

Lorsque l'auteur composa ce poëme, il n'étoit encore que simple Comte de Bernis. Il fut dans la suite élevé au Cardinalat, après avoir été revêtu de dignités et d'emplois éminens, qui l'empêchèrent de s'occuper des ouvrages de sa première jeunesse. Mais le poëme de la Religion vengée s'alliant parfaitement avec les devoirs de son état, il le regarda toute sa vie comme sa production favorite. Dans ses loisirs il le revoyoit avec plaisir et en lisoit des morceaux à ses amis. La mort l'ayant surpris sans avoir eu le temps de le faire imprimer, j'ai cru de mon devoir, en qualité de son ami et de son héritier fiduciaire, de le publier pour satisfaire à l'empressement d'un grand nombre de personnes qui désirent cet ouvrage, dont quelques fragmens sont connus depuis long-temps.

Je ne dirai rien de la personne, ni de la naissance de l'auteur ; l'une et l'autre sont assez connues par

les ministères qu'il a remplis, et par les archives des Généalogistes de la Maison du Roi de France, des Chapitres de Brioude et de Lyon, des États du Languedoc, et de celles de Malte. L'histoire de la province de Languedoc, par les Bénédictins de Saint-Maur, a prouvé l'ancienneté de sa Maison, les grandes possessions de ses ancêtres, et leurs illustres alliances.

L'auteur de ce poëme ne méprisoit pas les avantages qu'on ne doit qu'au hasard de la naissance, mais il estimoit bien davantage les qualités, les vertus personnelles et les talens rendus utiles à la Religion et à la Patrie.

Cet ouvrage fut commencé en mil sept cent trente-sept par les conseils et sous les auspices du Cardinal de Polignac. Le Père de Tournemine, savant Jésuite et homme de qualité, vouloit que le même auteur de ce poëme traduisît l'Anti-Lucrèce en vers françois : le Cardinal de Polignac fut d'un avis différent ; il conseilla au Comte de Bernis de voler de ses propres ailes, et de ne pas se borner à combattre le Matérialisme de Lucrèce. En conséquence,

l'auteur, à peine âgé de vingt-deux ans, dont le talent pour la poésie s'étoit marqué de bonne heure, composa le premier chant de la Religion vengée, celui du Déisme, celui des Atomes, et le chant du Spinosisme, tels à peu près qu'ils existent aujourd'hui. Les gens de lettres de ce temps-là et un grand nombre de personnes de goût assistèrent aux lectures qui se firent de cet ouvrage chez le Cardinal de Polignac : il fut écrit avec une si grande rapidité qu'il ne seroit pas étonnant que la correction y manquât quelquefois.

On encouragea le jeune auteur ; on l'exhorta à étendre son plan en réfutant les différens systèmes d'irréligion. Il promit de le faire, et remplit sa promesse en mil sept cent trente-neuf et quarante dans le séjour qu'il fit en Auvergne et en Languedoc : il ajouta six chants aux quatre premiers, et au moyen d'une fable générale, il lia toutes les parties de ce poëme. On pouvoit bien dire alors que c'étoit le premier ouvrage françois dans lequel on eût hasardé de rendre en vers des idées métaphysiques. Le cercle borné de la poésie françoise s'est beaucoup étendu depuis.

La trop grande facilité de l'auteur de ce poëme pour composer, et sa paresse pour corriger, ont beaucoup nui, en général, à la perfection des ouvrages de sa jeunesse.

En mil sept cent quarante-deux, le Comte de Bernis voulut donner son poëme au public : le manuscrit étoit déjà entre les mains de l'imprimeur, lorsque M. Racine fit paroître son poëme de la Religion, ouvrage estimable et très-estimé ; l'auteur, par modestie, supprima le sien. L'aversion marquée que l'ancien Evêque de Mirepoix (chargé pour lors de la feuille des bénéfices) lui montra contre toutes les productions poétiques, l'empêcha de mettre la dernière main à celle-ci. Cependant en mil sept cent quarante-trois il inséra quelques morceaux du poëme de la Religion vengée dans le recueil de poésies diverses qu'il fit imprimer chez Coignard et Dessaint : on trouvera ces différens morceaux rétablis ici dans leur ancienne place.

Il est à remarquer que dans une note du discours préliminaire qui est à la tête de ce recueil de poésies diverses, le Comte de Bernis désavoue formellement

tout ce que l'ignorance, l'avidité des libraires, ou l'envie de nuire avoient déjà fait paroître sous son nom, soit en prose, soit en vers : on n'a pas cessé, depuis ce désaveu, de répandre de nouvelles éditions de ces recueils informes, sans même retrancher la réclamation faite en mil sept cent quarante-trois, ni plusieurs pièces qui appartiennent à des écrivains connus.

Le Comte de Bernis, admis en mil sept cent quarante-quatre à l'Académie françoise, lut dans différentes séances publiques six chants de son poëme, qui reçurent de grands applaudissemens, et dont des fragmens furent imprimés dans les Mercures de ce temps-là et dans quelques recueils postérieurs.

L'usage de la fable (peut-être trop fréquent dans certains poètes françois, et peut-être trop méprisé depuis) est employé avec assez de sagesse et de sobriété dans ce poëme. On sait bien qu'*Eole* signifie le vent et *Thémis* la justice : on ne doit pas pour cela accuser l'auteur de mêler le sacré et le profane ; les mots sonores et qui présentent des idées nobles et précises sont bons à conserver. Le Comte de Ber-

nis a toujours eu soin de ne parler des *Dieux* que lorsqu'il s'agit des différentes religions, et d'écrire toujours *Dieu*, au singulier, lorsqu'il est question de la véritable.

Toutes les pièces de poésie du Comte de Bernis qui sont écrites dans le goût d'Horace et d'Anacréon, appartiennent à sa première jeunesse : si elles sont un jour imprimées telles qu'il les a faites, on en trouvera les dates exactement marquées. La méchanceté a tenté souvent de confondre et de rapprocher les époques : mais tous les gens de goût de la Capitale étoient les confidens et les juges de ces ouvrages fugitifs que l'occasion et le désir de plaire à quelques amis avoient inspirés à l'auteur ; aussi cette méchanceté (quoique souvent répétée) n'a pas réussi. On connoît les mœurs et les principes du Comte de Bernis *. Il a toujours pensé qu'un écrivain honnête homme et chrétien, devroit effacer avec ses larmes

* Le Comte de Bernis jusqu'à l'âge de quarante ans ne voulut pas s'engager dans les Ordres, ni prendre la Prêtrise qu'après y avoir été décidé par le Pape Clément XIII, qui lui adressa un Bref exhortatoire pour l'y déterminer.

les ouvrages qui ne sont pas propres à inspirer la vertu : il a vu avec indifférence la multiplication des recueils de poésies qu'on lui a faussement attribuées; cette indifférence, vraiment philosophique, doit lui faire autant d'honneur, au jugement du public équitable, que les louanges sincères qu'il donne dans le poëme *de la Religion vengée* au Cardinal de Fleury, *dont personnellement il n'avoit pas à se louer.*

L'intention de l'auteur fut toujours que si ce poëme étoit jamais livré au public, on l'imprimât séparément de ses autres ouvrages.

Les emplois importans qu'il a remplis, les fonctions multipliées dont il a été chargé, lui ont fait perdre de vue et négliger les premiers amusemens de sa jeunesse. Une épître à M. de Fontenelle, lue en sa présence à l'Académie françoise, fut le dernier hommage que le Comte de Bernis en mil sept cent quarante-neuf rendit à la poésie.

J'ai cru ne pas déplaire au public de lui donner un poëme annoncé depuis tant d'années. Le siècle présent ne s'intéresse guères à un ouvrage de cette nature ; mais ceux qui aiment la poésie et la vertu n'en seront peut-être pas mécontens.

Le manuscrit que je livre à l'impression, présente, en plusieurs endroits, des corrections faites de la propre main de l'auteur, qui me chargea de le remettre à ses neveux ; mais ceux-ci me l'ont abandonné pour le faire publier.

J'ai tiré les anecdotes rapportées dans cet avertissement, des mémoires très-intéressans écrits par le Cardinal de Bernis lui-même ; ils sont entre mes mains, et pourront un jour devenir publics.

On n'a rien changé à la dédicace faite par l'auteur au Roi Louis XV, mais on a cru devoir faire hommage au Pape régnant * d'un ouvrage consacré à la défense de la Religion. Sa Sainteté a voulu le faire revoir par le Cardinal Gerdil si connu par sa piété, par ses lumières et par les ouvrages immortels qu'il a publiés en faveur de la Religion. Les observations de cet illustre censeur se trouveront à la fin du poëme.

---

* Pie VI.

AU ROI

LOUIS XV.

SIRE,

LES peuples ne sont soumis aux Rois qu'autant qu'ils sont soumis à Dieu, et les Rois ne sont justes pour leurs peuples qu'autant qu'ils reconnoissent une autorité suprême : la

fidélité des sujets, la justice des Princes dépendent donc du culte que les uns et les autres rendent à la Religion. Daignez, SIRE, protéger un ouvrage qui lui est consacré ; son succès intéresse votre puissance et peut assurer notre bonheur.

Je suis avec le respect le plus profond,

SIRE,

De Votre Majesté,

Le Très-humble et Très-obéissant Serviteur et Sujet,
Le Comte de BERNIS.

LA RELIGION VENGÉE.

CHANT PREMIER.

ARGUMENT.

L'orgueil et la volupté, auteurs de l'irréligion. Naissance de l'orgueil à l'instant de la création. Son caractère. Il séduit les Anges. Il est précipité avec eux. Discours de l'orgueil aux Démons. Il les arme une seconde fois contre Dieu. Il quitte le séjour de l'enfer après la création de l'homme; il le corrompt; il introduit successivement sur la terre les différentes erreurs combattues dans ce poème.

De l'esprit de Dieu même immortelle clarté
Je t'invoque aujourd'hui, puissante Vérité,
Toi qui, du haut des cieux ici bas descendue,
Toujours victorieuse et toujours combattue,
Loin du peuple et des grands aimes à te cacher,
Pour te montrer sans voile à qui veut te chercher;
Viens remplir mon esprit de ta splendeur divine,
Viens des erreurs du monde éclairer l'origine;
Dis-moi comment l'orgueil pénétra dans les cieux,
Arma l'ange rebelle et l'homme audacieux;
Comment la volupté, sa sœur et sa complice,
De la Religion ébranla l'édifice;
De ces monstres ligués peins toutes les fureurs,

Fais voir dans leur accord la source des erreurs ;
Et du monde ébloui par leurs fausses maximes,
Viens chasser à la fois les doutes et les crimes :
Que mes premiers travaux s'élèvent jusqu'à toi,
Écoute : mes projets sont dignes d'un grand roi,
Dignes du Dieu puissant dont les lois souveraines
De la France en ses mains firent tomber les rênes.
J'entreprends de venger les droits de l'Immortel ;
Louis, c'est te servir ; ton trône est sur l'autel ;
Le pouvoir légitime émane de Dieu même :
Si le maître des rois, le Créateur suprême
Perd l'empire absolu qu'il a sur nos esprits,
Si la loi pure et simple est en butte au mépris
Et si l'impunité consacre un tel exemple,
Les rois n'ont plus de trône où Dieu n'a plus de temple;
L'autorité succombe, et l'homme impérieux
Ne reconnoît les rois que lorsqu'il craint les Dieux.
Que la Religion, qui soutient ta couronne,
Reçoive de ton bras l'appui qu'elle te donne :
Elle abhorre le sang, que tu crains de verser ;
Mais proscris, mais flétris qui l'ose renverser.
Plus son empire heureux s'étendra sur la France,
Plus tu verras fleurir ta gloire et ta puissance :
Arme-toi pour sa cause, et que l'autorité
De cent chaînes d'airain charge l'impiété.

Tels que la Fable a peint les enfans de la terre
Sur des monts entassés affronter le tonnerre,

Tels qu'on vit les Titans, que l'orgueil déchaîna,
Lancer contre le ciel les rochers de l'Etna,
Tels l'on voit aujourd'hui de nouveaux Salmonées,
D'insolens Gérions, de fougueux Capanées,
Qui, la torche à la main, embraseroient les cieux,
Monteroient hardiment sur le trône des Dieux,
D'où, tournant leurs regards vers le globe où nous sommes,
Hommes exigeroient les hommages des hommes,
Malheureux ! dont l'esprit, rebelle et resserré,
S'indigne du bandeau dont il est entouré.
L'orgueil, qui les forma semblables à lui-même,
Leur dit : « Foulez aux pieds l'autel, le diadême,
» Le glaive et la balance et le sceptre des rois,
» Vos talens sont vos dieux, vos penchans sont vos lois;
» Oui, l'homme est né monarque, il est roi de son être,
» Et s'il est courageux, il n'a jamais de maître :
» Secouez dònc un joug que depuis six mille ans
» Traînent avec frayeur des mortels indolens,
» Qui, sur leurs préjugés négligeant la victoire,
« Tremblent de rejeter ce qu'ils ont peine à croire ! »
C'est ainsi que l'erreur égare les mortels,
Qu'elle ébranle le trône, et sape les autels.
Il est temps d'enchaîner cette hydre révoltée,
D'étouffer les clameurs de sa bouche infectée,
D'éclairer de ses pas les détours tortueux,
Et de faire tomber son masque fastueux.

O toi ! qui, par des nœuds que la raison resserre,
Unis l'âme à sa source et le ciel à la terre,
Qui du devoir en nous fait éclater la voix,
Soumets le peuple au prince et le monarque aux lois :
O Foi ! Religion terrible et nécessaire,
J'implore ton secours ! que ton flambeau m'éclaire !
Descends et soutiens-moi ! Je porte dans mes mains
La gloire de Dieu même, et le sort des humains ;
De ton sein enflammé fais couler dans ma veine
Cette active chaleur par qui la grâce entraîne ;
Sauve-moi des erreurs que je vais découvrir !
Tu m'entends ; Dieu m'appelle ; et les cieux vont s'ouvrir.

Avant le temps, le monde et le jour qui l'éclaire,
Dieu régnoit en lui-même unique et solitaire,
Nourri des purs rayons de sa divinité,
Planant sur l'océan de son immensité,
Il jouissoit en paix de sa propre existence
Et n'avoit pas encore exercé sa puissance :
Il la manifesta toute entière en créant ;
Son souffle en un clin d'œil féconda le néant.
La lumière brilla, le sublime empyrée
Se peupla de témoins de sa gloire sacrée ;
Esprits purs, immortels, nés libres, mais hélas !
Quoique comblés de dons, capables d'être ingrats :
L'ange, de l'Éternel fut le premier ouvrage,
Et, né pour louer Dieu, le ciel fut son partage.

La terre prit naissance et l'homme vit le jour,
Aussi libre que l'ange et créé pour l'amour.
Mais avant que de Dieu la sagesse profonde
Eût tiré de son sein les élémens du monde,
La sombre éternité, sans terme dans son cours,
Enveloppoit le temps qui mesure nos jours;
L'horloge étoit muette, et l'ombre mensongère
Ne traçoit pas le vol de l'heure passagère :
L'instant où Dieu créa, fut le premier instant;
Et le temps prit naissance où finit le néant.
O profondeur divine ! O grandeur infinie !
Abîme impénétrable où se perd le génie !
Quel esprit du grand Être atteindra la hauteur ?
On ne la voit briller qu'au sein du Créateur;
Sans la création, la nuit la plus obscure
Enveloppe le monde et voile la nature.
Dieu créa l'ange et l'homme innocens et parfaits,
Pour partager entre eux sa gloire et ses bienfaits.
Les habitans du ciel, substances immortelles
Eurent pour compagnon l'homme immortel comme elles;
Mais l'orgueil perdit l'ange, et l'ange révolté
Nous enleva le don de l'immortalité !
Telle fut, ô mortels ! notre noble origine,
Telle fut notre chute et l'affreuse ruine
Qu'entraîna le progrès de la première erreur :
De ce fameux revers je vais peindre l'horreur.

Roi pasteur, roi prophète et chantre si sublime !
Viens m'embraser du feu dont ta harpe s'anime,
Quand tes puissans accords annoncent en tout lieu
Les misères de l'homme et la grandeur de Dieu.
L'orgueil, qui sur la terre a rendu si puissante
L'erreur toujours détruite et toujours renaissante,
Ce funeste inventeur des dogmes dangereux
Qui, flattant nos désirs, nous rendent malheureux,
N'étoit point lorsque Dieu, subsistant par lui-même,
Nageoit dans les trésors de sa grandeur suprême ;
La puissance, pour lui sans borne et sans écueil,
Le sauve également de foiblesse et d'orgueil ;
Qui n'a point commencé ne peut se méconnoître :
L'orgueil avant le monde étoit encore à naître.
Mais quand au sein fécond de son éternité,
Dieu créa l'Univers, vaste, mais limité,
L'erreur audacieuse annonça la foiblesse,
Et l'orgueil s'échappa du sein de la bassesse.
Ce fier orgueil à peine avoit les yeux ouverts
Qu'il frémit de trouver un maître à l'univers,
Un maître intelligent, dont l'œil infatigable
L'éclaire, le poursuit, le pénètre et l'accable ;
Jaloux de la puissance, il voudroit la trahir,
Et né pour être esclave, il ne peut obéir :
Qui croiroit que rempli d'un folle espérance,
Vers le sommet des cieux il perce en assurance ;
Et qu'élevant son vol jusqu'au trône sacré,

Il brave les carreaux dont il est entouré ;
Qu'il soulève de Dieu les vivantes images ,
Et déchire l'auteur en perdant ses ouvrages.
Assis dans son palais sur le trône des airs
Dieu tranquille et serein, contemploit l'univers,
Il soumettoit les cieux à ses lois souveraines
Et du monde naissant sa main guidoit les rênes ;
Une foule d'esprits, ministres de ses loix ,
L'adoroient en silence et trembloient à sa voix.
Brûlans de son amour et brillans de sa gloire ,
Comment de ses bienfaits perdroient-ils la mémoire!
Accablés sous le poids de la Divinité ,
Ils craignent que l'éclat de tant de majesté ,
Pénétrant à la fois leur âme toute entière,
Ne les anéantisse à force de lumière :
Mais l'orgueil lentement leur verse son poison
Et d'un philtre insensible enivrant leur raison ,
Il traite cet Esprit si simple , et si sublime ,
De tyran que la force a rendu légitime ,
Que le hasard servit , que l'audace fit roi ,
Et dont l'empire injuste est fondé sur l'effroi :
Cet empire est le leur s'ils osent y prétendre ,
Et Dieu même, à son gré, ne peut plus le défendre.
L'ange alors vers le trône élève ses regards :
Mais le palais des cieux s'ouvre de toutes parts ,
De l'olympe ébranlé la voûte tombe en poudre ,
Dieu pour l'anéantir , n'y lança point la foudre ,

Sa voix n'éclata point ; son œil toujours serein,
Fondit d'un seul regard et le marbre et l'airain ;
Tranquille, aux élémens il déclara la guerre,
Dans le sein de la paix il fit trembler la terre :
Comment donc, sans sortir d'un si profond repos,
Dieu put-il rappeler l'image du chaos,
Et des débris des cieux remplir la terre et l'onde ?
Il voulut ; c'est assez pour détruire le monde.
Il falloit que l'orgueil fût soumis à sa voix,
Qu'il reconnût un culte et respectât des loix :
De l'olympe aussitôt les voûtes enflammées
S'exhalèrent en l'air en épaisses fumées,
Et les anges, frappés d'un bras victorieux,
Roulèrent dans l'abîme et perdirent les cieux.

Séjour où les remords n'effacent point l'offense,
Où le désespoir même irrite la vengeance,
Où toutes les douleurs habitent un seul lieu,
Où Dieu, par les tourmens, fait sentir qu'il est Dieu,
Empire de la mort, de la rage et des crimes,
Soyez content du nombre et du choix des victimes :
C'est assez d'asservir les anges criminels,
Ne briguez pas l'honneur d'égarer les mortels !

Exilé pour jamais dans l'empire des ombres,
L'orgueil erra long-temps sur les rivages sombres ;
Et contemplant de loin les anges dans les fers,
S'étonna d'avoir pu leur ouvrir les enfers.

Tel qu'Ajax, triomphant, sur les tours de Pergame,
Suivoit

Suivoit d'un œil serein les progrès de la flamme,
Admiroit la hauteur des palais embrasés,
Les immenses débris des temples écrasés,
Et promenant partout sa tranquille furie,
Mesuroit lentement cet horrible incendie :
Tel l'orgueil, appuyé sur son sceptre fatal,
Comptoit les noirs détours de l'empire infernal,
Et découvroit au loin les célestes puissances
Errantes sur les flots d'une mer de souffrances.
Content de son ouvrage, il élève la voix :
Tous les antres du Styx répondent à la fois;
Les milices du ciel, dans les ondes noyées,
Lèvent, en frémissant, leurs têtes foudroyées,
Et se traînant sans ordre autour d'un large écueil,
Reprennent leur audace en revoyant l'orgueil.
« La vengeance, dit-il, rend l'enfer habitable;
» Qui la sent, qui s'en sert n'est jamais misérable :
» Ainsi que la vertu, le crime a ses douceurs;
» Il est de vrais plaisirs attachés aux fureurs.
» C'est Dieu qui sous vos pas creusa les noirs abîmes,
» C'est lui qui vous apprend à chercher des victimes,
» Le soufre qui vous brûle est un encens pour lui;
» Usez bien des leçons qu'il vous donne aujourd'hui :
» S'il vous a défendu d'égaler sa puissance,
» Essayez s'il permet d'imiter sa vengeance.
» Ne découvrez-vous pas malgré l'obscure nuit,
» Cette aurore brillante et l'astre qui la suit,

» Cette terre avec art dans les airs suspendue,
» Cette mer dont vos yeux admirent l'étendue?
» Ouvrage incomparable, où l'homme établi roi,
» Moins éclairé que vous, soumet tout à sa loi.
» Cet homme qu'aujourd'hui le Créateur contemple,
» Dont le cœur vertueux de Dieu même est le temple,
» Cet homme (car déjà j'en crois à ma fureur),
» Séduit par nos conseils, tombera dans l'erreur.
» C'est lui que j'ai choisi pour venger notre injure:
» Enfant chéri de Dieu, s'il lui devient parjure,
» Si son cœur innocent est un jour criminel,
» Des plus sensibles coups nous frappons l'Éternel.
» Peut-être que le Fils, victime volontaire,
» Éteindra dans son sang la vengeance du Père,
» De nos forfaits peut-être il portera le poids;
» C'est nous, anges, c'est nous qui dresserons sa croix.*
» Cessez donc de gémir à l'aspect de vos chaînes,
» Vos maux n'égalent point la moindre de ses peines;
» En lui tout est immense, en vous tout est fini:
» S'il n'a pu de l'olympe être encore banni,
» Que sur la terre au moins sa vengeance stérile
» Des vices des mortels soit le frein inutile;
» Qu'au mépris de ses lois les profanes humains

---

* Le mystère de l'Incarnation ne fut point connu des Anges rebelles; mais dans un Poëme on peut supposer qu'ils ont pu en avoir le soupçon.

» Consacrent des autels aux œuvres de leurs mains!
» Que ses plus saintes lois soient toujours contestées!
» Que de mon sein fécond renaissent les athées,
» Le doute conducteur de l'irréligion,
» L'hérésie au front double, et la corruption,
» Le savoir orgueilleux, l'erreur opiniâtre,
» Et l'ignorance enfin d'elle-même idolâtre;
» Monstres que j'ai nourris d'arrogance et de fiel,
» Monstres que j'ai sauvés de la foudre du ciel
» Pour rendre à l'ennemi, dont le bras nous accable,
» Les tourmens éternels qu'il prépare au coupable.
» Mais il faut seconder ma haine et mes projets;
» Il faut oser enfin n'être plus ses sujets:
» L'oser s'est réussir, le succès suit l'audace. »
Il dit: Dans tous les cœurs le repentir s'efface,
Le crime se réveille, et la honte s'endort:
Tous quittent à l'instant l'empire de la mort,
Et suivis dans les airs par le bruit du tonnerre,
Comme un noir tourbillon s'élancent sur la terre.

L'IDOLATRIE.

CHANT SECOND.

ARGUMENT.

Paradis terrestre. L'orgueil, séducteur des Anges, séduit le premier homme. Meurtre d'Abel. Portrait de l'orgueil dans le cœur de l'homme. Corruption générale. Le déluge universel. L'orgueil et la volupté établissent le polythéisme. L'idolâtrie conduit à l'athéisme.

JARDINS où le plaisir, varié sans efforts,
Naissoit sans amertume et régnoit sans remords;
Où la félicité toujours pure et nouvelle,
Unie à la vertu, s'augmentoit avec elle;
Où tout étoit commun, rien n'étoit étranger;
Les champs sans laboureur, les troupeaux sans berger,
Les vignes sans appui, la terre sans culture
Puisoient tous leurs trésors au sein de la nature;
Eden, ô Paradis, ô fortuné séjour
Où l'homme et sa compagne, enivrés tour à tour
Du plaisir de se voir, du bonheur de s'entendre,
Trouvoient la volupté sans la craindre, ou l'attendre!
Frères, amans, époux, amis et tous deux rois,
La même volonté déterminoit leur choix;
Deux cœurs formoient un cœur, l'âme unie avec l'âme

Échangeoit ses désirs et partageoit sa flamme ;
Sans trouble, sans tiédeur, tous deux, la nuit, le jour,
Dormoient dans l'innocence, ou veilloient dans l'amour ;
Dieu répandant sur eux sa lumière incréée,
Couvroit leur nudité de sa gloire sacrée,
Et pour eux le soleil, naissant du sein des fleurs,
Leur ramenoit des jours aussi purs que leurs cœurs.
Beaux lieux ! quand vous cachiez la paisible innocence,
Vos champs brilloient au loin des dons de l'abondance.
Mais l'orgueil s'est glissé sous vos feuillages verds ;
Renoncez au printemps et cédez aux hivers :
Son souffle empoisonné perdit l'ange rebelle,
La voix de ce serpent corrompt l'homme infidèle.
Par ses lâches conseils Adam, trop prévenu,
Désira trop connoître ; il s'est trop méconnu :
Dans la prison du corps son âme renfermée
Cherchoit plus de lumière, elle eut plus de fumée ;
Un brouillard éternel obscurcit sa raison,
Et le besoin honteux assiégea sa maison.
Tout change en un instant ; la terre consternée,
Redemande les fruits qui l'avoient couronnée ;
Confuse, elle s'abaisse et s'éloigne des cieux ;
L'innocence s'enfuit, en détournant les yeux :
Le premier crime, hélas ! ouvrit la porte aux crimes ;

L'abîme, en se formant, creusa d'autres abîmes.
Fuis ton frère orgueilleux, Abel, ô juste Abel!
Toi qu'on vit le premier sur un rustique autel
Offrir, avec des fleurs, au maître du tonnerre
L'hommage de tes vœux et l'encens de la terre;
Toi le premier pontife, et l'heureux inventeur
Du culte solennel qu'on doit au Créateur:
De ton frère jaloux évite la furie;
L'orgueil qui le domine est père de l'envie;
Elle arme de Caïn le bras désespéré;
Fuis les regards sanglans de ce monstre altéré.
O sang du juste! ô crime! ô nature, ô ma mère!
Ton front est assiégé d'une tristesse amère,
Tes yeux, dont les regards embellissoient les fleurs,
Languissent inondés d'un déluge de pleurs;
Qui peut autour de toi répandre ces ténèbres!
Quel sang vient de couler sur tes lambeaux funèbres!
Quel barbare a flétri le sein qui l'anima,
Quel monstre a méconnu la main qui le forma!
« L'orgueil, me répond-elle; il trahit la nature,
» Dans mes flancs déchirés j'ai senti sa morsure;
» Dès qu'il put les connoître il brisa mes autels
» Et vola de mon sein dans le cœur des mortels;
» Là, comme en un miroir, le monstre se contemple,
» Il y règne adoré, tel qu'un Dieu dans son temple;
» L'illusion du fard, l'art d'un masque emprunté
» Donnent à sa laideur l'ombre de la beauté;

» Les parfums les plus doux et l'encens le plus rare
» Fument sur les autels que sa vanité pare ;
» L'amour, dont il s'enflamme, est son seul aliment,
» Et les vertus d'autrui sa honte et son tourment.
» Il n'est rien de si pur que l'orgueil ne profane,
» Rien de si révéré que l'orgueil ne condamne :
» Vil scrutateur des cœurs qu'il n'a point avilis,
» En serpent tortueux il sonde leurs replis ;
» Si parmi leurs vertus une foiblesse errante
» Ternit de ce miroir la glace transparente,
» Il la suit sourdement de détour en détour,
» L'annonce avec éclat, et l'expose au grand jour ;
» Mais si la vérité, démasquant l'artifice,
» De ses projets obscurs ébranle l'édifice,
» Quels attentats affreux ! quels crimes ! quelle horreur !
» L'orgueil humilié devient bientôt fureur ;
» Ce n'est plus un serpent qui rampe sur la terre,
» C'est un géant armé qui brave le tonnerre,
» Qui, pour anéantir l'auguste vérité,
» Iroit jusques au sein de la Divinité
» Percer de mille coups sa rivale étonnée,
» Et blasphémer le Dieu dont elle est émanée. »

Comme on voit au printemps le ciel le plus serein
Se voiler, s'obscurcir et s'enflammer soudain,
L'effroi, le bruit, la mort, s'assembler sur nos têtes
Et la moisson périr sous la faux des tempêtes,

Ainsi l'on vit briller le monde en son berceau,
Ainsi de la vertu s'éteignit le flambeau ;
A la voix de l'orgueil, de ce serpent immonde,
La mort avec le crime entrèrent dans le monde,
Le père des humains, par son souffle infecté,
En transmit le poison à sa postérité :
Caïn, l'affreux Caïn, teint du sang de son frère,
Forma vers l'orient un peuple sanguinaire
De Titans révoltés, de géans fastueux
Des filles du vieux Seth époux incestueux.
Alors la trahison, la fureur, la vengeance,
L'ignorance brutale, et la fière arrogance,
Et la débauche ardente, et le blasphême affreux,
Compagnons éternels de l'ange ténébreux,
Tous enfans de l'orgueil, tous ligués, tous en guerre,
Ainsi que des torrens fondirent sur la terre.
Un homme, un homme seul, fidèle au Créateur,
Nourrit, avec la foi, l'espoir d'un Rédempteur ;
Lui seul et ses enfans, tels que des perles pures,
Se conservent sans tache au milieu des souillures :
O Noé, prends la hache et construis ce vaisseau,
Du monde renaissant l'asyle et le berceau ;
Déjà l'iniquité jusqu'au ciel est montée,
Et la mort va frapper la terre épouvantée !
Ils dorment ces mortels dévoués aux forfaits ;
Ces ingrats que le Ciel a comblés de bienfaits,
Qui contre le ciel même osent lever la tête ;

Ils dorment ; mais Dieu veille, et sa vengeance est prête !
Un vent impétueux, entouré de brouillards,
Se lève et du soleil obscurcit les regards ;
Le jour pâlit, expire, et la lune sanglante
Laisse à peine entrevoir une lueur tremblante ;
Le tonnerre effrayant gronde au milieu des airs,
Il ébranle la terre, il fait rugir les mers,
Et les volcans cachés sous l'abîme de l'onde,
Découvrent, en s'ouvrant, les fondemens du monde ;
L'océan déchaîné s'élève à gros bouillons,
Franchit ses bords, s'élance, inonde les sillons,
Et, rassemblant ses flots sur la terre noyée,
Surmonte du Liban la tête foudroyée :
L'univers est en proie aux fureurs du Verseau ;
Le ciel, lui-même, cède à l'empire de l'eau ;
L'onde couvre, dévore, engloutit les campagnes ;
Les poissons étonnés nagent sur les montagnes ;
Et portés sur le dos de ce gouffre écumant,
Les cèdres de leurs fronts touchent au firmament.
Dieu, l'auteur des bienfaits, prend le glaive du juge,
Condamne son ouvrage, et le livre au déluge :
Tout périt dans ce lac profond, universel ;
Et l'homme, si superbe, apprend qu'il est mortel.
Sur son axe affaissé le globe, qui chancelle,
Du dernier des humains voit la foible nacelle
Lutter contre les vents, fendre les flots amers,

Et porter dans son sein l'espoir de l'univers :
Image de l'antique et nouvelle alliance,
L'arche vers Ararath * vogue avec confiance,
La colombe y rapporte un rameau d'olivier,
Présage de la paix rendue au monde entier :
La vertu d'un seul homme a sauvé la nature !
Le nord souffle, l'air s'ouvre, et l'olympe s'épure ;
Le soleil reparoît sur un char plus ardent ;
L'océan dans son lit se replie en grondant,
Il laisse au sein des monts ces brillans coquillages,
Des vengeances du ciel éternels témoignages :
Dieu fait grâce aux mortels, et son arc radieux
Se courbe sur la terre et la rejoint aux cieux.
Ainsi donc l'univers, sortant de ses ruines,
Se soumettra sans peine au joug des lois divines ;
Le démon de l'orgueil, content de nos malheurs,
N'empoisonnera plus les esprits et les cœurs.
Vain espoir ! aux serpens succèdent les vipères !
Les fils dénaturés, plus méchans que leurs pères,
Auront pour héritiers des enfans plus ingrats ;
On se livroit au crime, on vole aux attentats :
Pour corriger la terre il faut donc la détruire !
La raison vainement s'offre pour la conduire :
L'homme, toujours guidé par l'orgueil corrupteur,

---

* Montagne d'Arménie. Des Rabbins ont cru que l'Arche s'y reposa.

Va changer en cités les tentes du pasteur,
Et la houlette en sceptre et le soc en épée.
L'ambition s'étend sur la terre usurpée ;
Fidèles à sa voix, les arts capricieux
Elèvent de Babel les murs audacieux ;
La force et la fierté s'arrogent la puissance,
L'égalité succombe où périt l'innocence,
La fortune établit et distingue les rangs,
L'audace et le succès couronnent les tyrans.
Ainsi Nemrod, Bélus, oppresseurs sanguinaires,
A l'exemple de Dieu veulent des tributaires :
Du reste des humains on doit les séparer ;
C'est peu de les servir, il faut les adorer,
Ils exigent le culte avec l'obéissance ;
L'orgueil place l'idole et la crainte l'encense.
Conquérans à leur tour, l'amour, la volupté
Elèvent de concert un temple à la beauté ;
Les peuples de Sidon, de Tyr et d'Amathonte
Y chantent Adonis, y consacrent leur honte :
Tel est de nos erreurs le principe odieux,
L'orgueil et les plaisirs firent les premiers Dieux.
Ainsi de déités la terre fut remplie ;
L'orgueil les établit, l'erreur les multiplie :
Toutes les passions obtinrent des autels ;
Et tandis qu'à Paphos des berceaux éternels
Déroboient l'adultère égaré sous leurs ombres ;
Que Bacchus, amoureux des grottes les plus sombres,

Versoit le vin, la joie, et l'ivresse et l'erreur,
Le sang couvroit plus loin l'autel de la fureur;
Moloch et Belphégor usurpèrent des temples,
Ils donnèrent pour lois leurs infâmes exemples;
Et la terre, livrée à leurs corruptions,
Réserva pour l'enfer ses adorations.
Alors du préjugé, ce tyran du vulgaire,
Naquit un monstre affreux que le faux zèle éclaire,
Qui, respecté du peuple et redouté des grands,
Sur ce vaste univers traîne ses pas errans;
L'Égypte lui fournit une retraite impure,
D'où le monstre vola sur toute la nature:
Les Mèdes, les Persans, les Grecs et les Romains
Sucèrent le poison préparé par ses mains.
Erreurs du plébéien, politique des sages,
Vous triomphiez alors; augures et présages,
Inventions du prêtre et maximes des rois,
Sur le trône et l'autel vous étendiez vos droits:
Ce temps affreux n'est plus; mais votre souveraine
Des aveugles mortels sera toujours la reine!
Les états ont changé; la superstition,
Toujours ferme, a suivi leur révolution;
Par elle la terreur, dans des retraites sombres,
Vit, en tremblant, des corps qu'elle prit pour des ombres,
De spectres et d'esprits peupla l'air et les cieux,
Et fit un point de foi des erreurs de nos yeux.

Tels sont les maux légers que sa fureur prépare ;
Mais qu'ils sont effrayans quand d'une main barbare
Elle allume le feu de la sédition :
C'est alors qu'on connoît la superstition ;
Les peuples soulevés accourent en tumulte,
Par des torrens de sang ils cimentent le culte
D'un juge paternel, dont le bras suspendu
Tonne avant de frapper le coupable éperdu :
Alors nature, amour, lois, bienfaits, tout s'efface ;
Le pouvoir le plus juste est en butte à l'audace,
Et le fer, le poison, renaissant mille fois,
Des trônes au cercueil précipitent les rois.
Compagne de la vaine et folle astrologie,
La superstition inventa la magie :
Après avoir peuplé le monde d'immortels,
Aux plus vils animaux consacré des autels,
Divinisé les rois par ses apothéoses,
Les insectes rampans par ses métamorphoses,
Elle enleva l'encens au Dieu de la bonté
Pour l'offrir à la rage, à la férocité ;
Le temple d'Ariman fut orné de guirlandes,
Le ciel perdit nos dons, l'enfer eut nos offrandes.
Fausses divinités, oracles imposteurs,
Brillantes fictions des prêtres séducteurs,
Fantômes trop chéris de la terre obsédée,
Qui de l'Être-Suprême obscurcissez l'idée,
Que vos autels sanglans, tout-à-coup démolis,

Dans la nuit des enfers tombent ensevelis !
Le soleil a paru : fuyez, foibles mensonges ;
Le jour luit ; perdez-vous dans la foule des songes,
Vous trouverez encor des peuples aveuglés,
Ardens à soutenir vos temples ébranlés :
Mais, malgré leurs efforts, des hommes indomptables
Au bout de l'univers démentiront vos fables ;
N'épargnez pas leurs jours, frappez en liberté ;
Des vapeurs de leur sang naîtra la vérité.

Et vous, rives du Gange, ô terres fortunées,
De perles, de saphirs, de rubis couronnées ;
Où l'or, de tous nos maux la source et l'aliment,
Réunit sa richesse aux feux du diamant,
Indes, qui nourrissez notre luxe et nos modes,
A qui consacrez-vous vos superbes pagodes ?
Vous refusez un culte au Dieu juste, au Dieu bon,
Pour prodiguer l'encens et vos vœux au Démon !
Les déserts africains, que le soleil embrase,
Adorent Ariman, négligent Oromase : *
L'Amérique aux enfers ouvre encore ses bras ;
La crainte et l'intérêt sont les dieux des ingrats.

O foiblesse de l'homme ! ô misère profonde !
Un seul Être, un seul Dieu peut gouverner le monde :
Seroit-il souverain s'il avoit un rival ?
Seroit-il infini s'il avoit un égal ?

---

* Le bon et le mauvais principe.

Non : l'orgueil, en créant l'affreux polythéisme,
Voulut sans doute ouvrir la porte à l'athéisme :
Il n'admit tous ces Dieux, insensés et jaloux,
Que pour avoir le droit de les proscrire tous.
L'homme, désabusé des erreurs de la fable,
Se soumet avec peine au culte véritable ;
Libre du joug honteux de la prévention,
Il tremble de rentrer dans son illusion ;
Il prodiguoit l'encens devant des dieux de plâtre ;
Il renonce au vrai Dieu, crainte d'être idolâtre ;
Sorti de l'ignorance, il s'en croit le vainqueur ;
En vain la vérité parle au fond de son cœur,
Il méconnoît sa voix, étouffe le scrupule ;
Il crut trop aisément, il devient incrédule :
C'est ainsi que l'orgueil dirige les humains,
Il leur fait adorer les œuvres de leurs mains ;
Et proscrivant toujours l'erreur la plus grossière
Par un autre, à l'instant il leur rend la première ;
Il les conduit enfin jusqu'à l'impiété
Par les sentiers obscurs de la crédulité.

L'ATHÉISME.

CHANT TROISIEME.

ARGUMENT.

Examen des principes de nos erreurs et de nos préjugés. L'idée de Dieu ne dérive point de ces principes. Preuves morales et physiques de l'existence de Dieu. Opinion de Bayle réfutée. L'Ile des athées.

Ainsi que sur ces monts qui bordent l'Italie
Le rideau de la nuit s'élève et se replie
Au moment que l'aurore, à son premier réveil,
Annonce à l'univers la marche du soleil;
Déjà de l'orient la rive est éclairée,
Le midi s'ouvre aux traits d'une clarté dorée,
Le couchant s'embellit et s'anime à son tour;
Mais la nuit vers le nord conserve encor sa cour;
Un feu pur cependant fait pâlir les étoiles;
L'obscurité s'enfuit en déchirant ses voiles;
Les parfums du matin s'exhalent dans les airs;
L'éclat de l'orient réfléchit sur les mers;
Enfin le jour triomphe; et la nature entière
S'abandonne au soleil, qui lui rend la lumière:
Ainsi ta clarté pure, auguste Vérité,
Perce insensiblement la triste obscurité

Que répandit jadis l'erreur du paganisme;
Devant toi disparoît le vain polythéisme;
Et tes rayons, croissans comme l'astre des cieux,
Des peuples aveuglés vont éclairer les yeux.
L'orgueil qui voit en paix finir l'idolâtrie,
Par des excès nouveaux signale sa furie;
Il triomphe toujours : les sages abusés
Ont refusé l'encens à des Dieux supposés;
Mais ! s'ils ont rejeté des fables contestées,
Ils lèvent aujourd'hui l'étendard des athées;
Ils refusent un maître aux élémens divers :
C'est la fatalité qui régit l'univers;
L'intelligence en vain réclame l'harmonie,
Ils ne reconnoîtront de Dieu que leur génie !
Je t'annonce aux mortels, pardonne, Être puissant;
Ton nom seul prouve un Dieu; qui te nomme, te sent!
Pourquoi par des discours confondre l'imposture ?
L'esprit devroit se taire où parle la nature :
Qu'on démasque le faux par le raisonnement;
Pour connoître le vrai cédons au sentiment !
C'en est donc fait, grand Dieu, je sors de la carrière!
Mais ton bras m'y retient et ferme la barrière :
Tu veux que de l'orgueil j'abatte les remparts;
Que sur toi, malgré lui, je fixe ses regards;
Que je lève le voile étendu sur ta gloire;
Qu'il l'adore lui-même, en refusant d'y croire;
Qu'offusqué, poursuivi par l'éclat de tes yeux,

Il regrette l'horreur qui règne aux sombres lieux,
Surpris de ne pouvoir enfanter des systèmes
Qu'au sein même de Dieu qu'attaquent ses blasphèmes.
J'obéis à tes lois ; guide mes pas tremblans,
Et réunis ta force à mes foibles talens.
Si l'homme veut sonder la source intarissable
De toutes les erreurs dont le fardeau l'accable,
Il verra surnager dans ce gouffre profond
La croyance d'un Être éternel et fécond.
Cette foi qui remplit le ciel, la terre et l'onde
Plus vieille que l'erreur, touche au berceau du monde ;
Inaccessible aux sens, elle naît de l'esprit ;
La raison la soutient et le cœur la nourrit ;
Rien ne peut arracher ses profondes racines,
Ses rameaux se font jour à travers les ruines
Des empires, des mœurs, des âges inconstans ;
Elle embrasse le cours de la marche du temps ;
Et son trône repose au sein de la nature.
L'ordre de l'univers, sa superbe structure,
Ses membres assortis, en tout temps, en tout lieu
Appelés à témoins, nous annoncent un Dieu :
Nous, nos biens et nos maux, nos vertus et nos crimes
Attestons les effets de ses décrets sublimes ;
Enfin par les devoirs de la société,

Par la rigueur des lois, par leur nécessité
On voit que, si jadis nos voisins, nos ancêtres,
Forcés par le besoin, se donnèrent des maîtres,
L'assemblage étonnant de tant d'êtres divers
Demande et reconnoît un maître à l'univers.
Cherchons si cette foi, cette antique croyance
Dans nos vains préjugés a pu prendre naissance.
La raison, ce flambeau que le souffle divin
Alluma pour guider chaque homme vers sa fin,
Ne nous trompe jamais quand l'objet qu'elle éclaire
Limité, naturel, répond à sa lumière,
Et quand à notre esprit clairement présenté,
Par l'erreur de nos sens il n'est point infecté.
Notre âme ambitieuse excède sa puissance,
Et nos sens quelquefois offusquent l'évidence:
Ainsi quand la raison nous égare et se perd,
Son objet est toujours trop grand, ou mal offert.
Trop peu voir est le sort de l'humaine nature;
Juger mal est en nous l'effet de l'imposture:
De ce double défaut naissent les préjugés,
Dont depuis six mille ans nous sommes assiégés.
L'existence d'un Dieu, constamment reconnue,
De ces sources d'erreurs est-elle descendue?
Seroit-ce des humains surpasser le pouvoir
Que d'adorer un Dieu, d'y croire sans le voir?
Il est vrai que l'objet est immense et suprême,
Qu'il ne sera jamais compris que par lui-même.

Mais, sans nous arrêter à des subtilités,
Séparons l'existenee et les propriétés.
Je sens une âme en moi, que je ne puis comprendre;
Des doutes vainement cherchent à me surprendre,
Son action me frappe, et dans ses attributs
Mon esprit égaré ne se retrouve plus.
Leibnitz, qui parcourut d'une rapide vue
Le sein de l'infini, vit-il son étendue,
Et put-il asservir aux lois de son compas
L'espace qui renaît et s'étend sous nos pas ?
Il suffit donc, grand Dieu, pour t'aimer, te connoître,
De sentir le besoin que le monde a d'un maître !
Terrassé par l'éclat de la Divinité,
L'orgueil même souscrit à sa nécessité.
Ainsi ton existence, offerte à nos lumières,
N'a jamais excédé nos facultés grossières;
L'objet leur étoit propre; a-t-on pu l'altérer ?
Ou l'a-t-on obscurci pour mieux nous égarer ?
Deux principes d'erreur ont couvert d'un nuage
Les différens objets que notre âme envisage :
L'un séparé de nous, tel que l'illusion
Que produisent l'exemple et l'éducation,
Les faux raisonnemens, l'habitude commode,
Et le torrent enfin du siècle et de la mode;
L'autre inhérent à nous, tel que l'effet trompeur
Des images, des sens, des passions du cœur.
Principes des erreurs dont l'univers abonde,

Est-ce vous qui donnez un souverain au monde ?
La seule instruction a-t-elle en mon berceau
Éclairé mon esprit sur cet être nouveau ?
Je le sais ; les discours, l'exemple de nos pères
Impriment dans nos cœurs de profonds caractères
Qui résistent au temps et même à la raison ;
Le vice et la vertu, dans la jeune saison,
Peuvent facilement par la voix de nos maîtres,
Nous rendre à nos devoirs ou fidèles, ou traîtres.
L'instruction commande au reste de nos jours ;
Dans le bien ou le mal elle fixe leur cours :
Mais comme elle dépend et des mœurs et des âges,
Que des états divers elle suit les usages,
Seule auroit-elle pu conserver en tout lieu
Ce sentiment commun qui nous attache à Dieu ?
De l'éducation la méthode est errante,
Elle suit de nos mœurs la forme différente ;
Sauvage chez le Scythe, et molle à Sibaris,
Elle endurcit les cœurs, énerve les esprits ;
Ici par ses leçons nous devenons féroces,
Elle érige en exploits nos vengeances atroces,
Et, soumettant la gloire aux décrets des hasards,
Proscrit l'humanité, qui fuit avec les arts ;
Plus loin elle forma ces nations barbares
Qui s'enivrent d'un sang dont les rois sont avares,
D'un sang sur qui Dieu seul et l'État ont des droits
Et qui ne doit couler que pour venger les lois.

C'est elle en même temps qui dans les murs de Rome
Éclairoit les humains sur la grandeur de l'homme,
Qui, pour former les cœurs des Catons, des Brutus,
Paroissoit inventer de nouvelles vertus.
Pourquoi donc tour à tour ses diverses maximes
Ont-elles protégé l'innocence ou les crimes ?
C'est qu'imparfaite en soi, sujette au changement,
Elle n'est pas toujours unie au sentiment :
L'instruction varie, et non pas la nature,
On ne peut l'effacer quoiqu'on la défigure ;
Vivante au fond des cœurs, malgré tous nos mépris,
Elle épouvante encor le vice par ses cris.
L'instruction, la mode et la fausse éloquence
Sur des peuples entiers étendent leur puissance ;
Mais leur foible pouvoir n'est jamais général,
Étranger à leur cœur, il s'y soutiendra mal.
Toute la terre a cru qu'il est un premier Être ;
L'univers est toujours soumis à ce grand maître,
Ce sentiment commun ne s'est point démenti ;
Des sources de l'erreur il n'est donc point sorti :
Les peuples ont changé de mœurs et de langage ;
Dieu seul, toujours connu, subsiste d'âge en âge :
La nature l'offroit à nos premiers aïeux ;
Elle doit l'annoncer à nos derniers neveux :
Notre œil s'ouvre aux rayons de sa gloire éternelle,
Notre âme le publie ; et l'âme est immortelle !

Qu'on ne dise donc plus que nos législateurs,

Pour nous donner un frein, devenus imposteurs,
Nous ont transmis d'un Dieu la fable politique :
Nous connoissons l'auteur de chaque république ;
L'âge brillant des arts ne s'est point effacé ;
Et le culte d'un Dieu se perd dans le passé.
Ainsi Numa, Lycurgue ont vu son existence
Sur l'univers soumis régner sans résistance ;
Leur adresse abusa de la foi des humains,
Ce trésor précieux s'altéra dans leurs mains :
Par là l'instruction, loin de donner l'idée
D'un Être universel, l'a souvent dégradée.
Le principe éloigné de nos faux jugemens
N'a donc pas de son culte assis les fondemens.
Voyons si les erreurs, dont la cause est prochaine,
Ont pu rendre de Dieu l'existence incertaine.
L'illusion des sens, les penchans de nos cœurs
Ont soumis l'univers à leurs charmes trompeurs ;
Rien n'a pu résister à leurs armes fatales ;
C'est par eux qu'ont régné les erreurs générales.
Ainsi, sur le rapport de nos sens effrayés,
Nous n'avions pu comprendre un monde sous nos piés ;
Cette grossière erreur agita des synodes,
Et la raison bien tard sauva les antipodes.
Ainsi, de siècle en siècle et dans tous les pays,
Par l'erreur de leurs sens les peuples éblouis
De l'obscure ignorance ont respecté les voiles,
Et cru l'astre du jour plus grand que les étoiles.

Qu'on ajoute à ces traits le long aveuglement
Que Copernic reproche à notre entendement :
Chaque jour nous arrache à nos erreurs premières
Et répand sur nos yeux de plus pures lumières.
Passions de nos cœurs, prestiges de nos sens,
Contre l'Être éternel vous êtes impuissans.
Invisible ! Les yeux ont refusé d'y croire ;
Immense ! Notre esprit s'est perdu dans sa gloire ;
Juste ! Nos passions ont rejeté ses lois :
Malgré tant d'ennemis déchaînés à la fois,
Il triomphe toujours, et sa brillante image
De nos sens obscurcis dissipe le nuage.
Il est vrai que long-temps son culte révéré
Dans le sein de l'erreur languit défiguré :
Nos sens, trop attachés à des signes frivoles,
Chargèrent les autels de bustes et d'idoles ;
L'imagination, craignant de rassembler
Des attributs qu'à peine elle peut démêler,
Peupla les élémens de déités nouvelles ;
La fable les rendit faciles ou cruelles ;
Bientôt l'autorité consacra nos désirs,
Et la Religion s'unit à nos plaisirs.
Partout les préjugés ont voulu te détruire,
Dieu puissant ! Croyons donc qu'ils ne pouvoient produire
Un sentiment commun à tant de nations,
Si contraire à nos sens, si dur aux passions.

Que

Que l'incrédulité renonce à son système !
La vérité se montre et s'accroît d'elle-même :
On l'obscurcit en vain ; sitôt qu'elle a parlé,
L'illusion n'est plus, et son temple a croulé.
Nous avons de l'erreur éclairé l'origine,
Suivi les vains détours que l'impie imagine ;
Ainsi, sans dévoiler par des trais plus nouveaux
L'autorité du vrai, l'illusion du faux,
Cherchons Dieu dans nos cœurs, et non dans l'imposture ;
Il est toujours sans voile où règne la nature :
Des sources de l'erreur il est tems de sortir,
Et de sonder notre âme où Dieu se fait sentir.
Quoi, la fatalité gouverneroit le monde !
Le destin régneroit sur cette terre immonde !
L'injuste impunément de son pied fastueux
Écraseroit le front de l'homme vertueux !
La crainte, qui retient la licence effrénée,
Et l'espoir qui nourrit l'innocence enchaînée,
Ce charme de nos cœurs, la douce humanité,
S'éteindroient sous le joug de la nécessité !
Quel monstre a pu vomir ces affreuses maximes,
Qui chassent les vertus et couronnent les crimes ?
C'est l'orgueil, l'ennemi de l'ordre et de la loi ;
Il a su tout corrompre, il veut seul être roi !
Si la Religion est cette union pure
De l'Être créateur avec la créature,

Où Dieu se manifeste aux yeux de notre esprit,
Où l'homme connoît Dieu, l'adore et le chérit ;
Il ne faut que nous voir dans un miroir fidèle
Pour croire qu'elle existe et qu'elle est naturelle.
Je suis, je vis, je sens, je raisonne, et je veux,
Attributs séparés, que l'homme unit entre eux :
S'il n'existe ici bas que pour traîner son être,
Quelle aveugle puissance a pu le faire naître ?
S'il n'a dû que penser, d'où vient le sentiment ?
S'il n'a dû que sentir, d'où part l'entendement ?
Quel est donc le destin de l'homme sur la terre ?
Faut-il qu'à sa raison il déclare la guerre ?
Qu'il s'éloigne toujours de la voix qui l'instruit,
Pour suivre aveuglement l'erreur qui le séduit ?
Odieuse chimère, erreur insoutenable !
Ton destin, ô mortel ! est d'être raisonnable.
Mais quel sera l'emploi de ce flambeau serein
Qu'une main invisible a caché dans ton sein ?
Où tendront tes projets, tes soins ? A te connoître,
A sentir le rapport du serviteur au maître,
A comparer les biens par l'esclave reçus
Au peu d'encens qu'il offre, à ses foibles tributs ;
A comprendre surtout qu'une main étrangère
A tissu de tes jours la trame passagère,
Qu'accident fortuit Dieu te fait subsister.
Sur le bord du néant tu daignes m'arrêter,
O principe éternel, dont j'ai conçu l'idée !

Chaque instant par tes loix ma mort est retardée :
Si l'aurore à mes yeux annonce encor le jour,
Si je jouis des biens qu'enfante son retour,
Si mon sang dirigé par des lois immuables,
Parcourt de mes vaisseaux les branches innombrables,
Si j'existe, en un mot, je le dois à tes soins !
Tu veux que mes plaisirs tiennent à mes besoins,
Que mes goûts soient liés à mon foible génie,
Que les biens et les maux forment une harmonie
D'où résulte en mon cœur plus de simplicité,
Moins d'orgueil, plus de force et plus d'humanité.
Je vois que mes penchans ont trop de violence,
Qu'il faut que la vertu pèse dans la balance ;
Que je désire moins, que je raisonne plus :
Loin de la pauvreté, loin des biens superflus ;
J'aperçois que l'amour devenu légitime
Unit les citoyens par les nœuds de l'estime ;
Que les impressions d'une pure amitié
Réveillent dans nos cœurs cette douce pitié,
Cet intérêt, connu des âmes délicates,
Par qui l'heureux Titus, plus grand que les Socrates,
Montra qu'il étoit homme, et qu'on ne l'est jamais
Qu'en soumettant les cœurs à force de bienfaits ;
Je sens par mes besoins qu'il faut que ma tendresse
Pour mes concitoyens s'alarme et m'intéresse ;
Que la société demandera de moi
Le zèle, l'union, l'honneur, la bonne-foi.

Alors, sans consulter les leçons des Chrysippes,
Je vois mon cœur rempli des plus sages principes ;
Et je m'écrie : ô Dieu ! s'il est si naturel
De rendre aux bienfaiteurs un tribut solennel,
Dois-je donc épargner l'encens et les guirlandes ?
Craindre de trop charger l'autel de mes offrandes ?
Pour toi, par qui ces biens m'ont tous été remis !
Pour toi, qui m'as donné la vie et des amis !
Non, le fils ne doit pas tant d'amour à son père,
La fille tant de soins au salut de sa mère,
Les peuples tant de zèle et d'honneurs à leurs rois
Que je rends de respects et de culte à tes lois :
Mon père est l'instrument par qui ta main féconde
Du néant où j'étois me plaça dans le monde ;
Le roi qui me gouverne est un ambassadeur
Chargé de tes bienfaits, chargé de ta grandeur ;
De l'encens des Français heureux dépositaire,
Je vois qu'il le rapporte au pied du sanctuaire ;
Tous les honneurs qu'on rend en ces terrestres lieux,
Échappés aux mortels, retournent dans les cieux.
A la Religion la nature enchaînée,
En servant son auteur, remplit sa destinée
Quand elle vient en nous par de cuisans remords
Réveiller nos devoirs et susciter nos torts ;
Il n'est point de sauvage enterré sous sa hutte,
Dont le cœur ne se trouble au moment de sa chûte,
Une affreuse lueur l'éclaire tristement,

Un sentiment confus le presse sourdement ;
L'une lui peint l'horreur du crime qu'il médite,
L'autre, plus vif encor, l'alarme sur sa suite :
D'où sortent ces lueurs et cette émotion ?
Sont-ce les fruits tardifs de l'éducation ?
Errant dans les forêts, il n'a connu de maître
Que l'aveugle besoin d'une guerre champêtre ;
Né libre, il est lui seul sa justice et sa loi ;
Cependant près du crime il est saisi d'effroi :
Ah ! sans doute il respecte une voix qui le guide,
Une main qui lui lâche ou lui retient la bride ;
Sans doute Dieu caché dans le cœur des méchans
Présente le miroir à leurs affreux penchans ;
Esclaves révoltés, ils ont brisé leurs chaînes ;
Il les effraye alors par la crainte des peines,
Les poursuit en courroux, et sur leurs noirs forfaits
Ouvre des yeux vengeurs qu'il ne ferme jamais :
Tout remord avertit qu'en tombant dans le vice
On trahit la nature, on arme la justice.
Ainsi notre âme annonce un principe éternel
Reconnu par le juste et par le criminel.
Si je sors de mon cœur pour mieux te reconnoître,
Quel spectacle éclatant devant moi va paroître !
Quel ordre ! quels rapports ! les prodiges des cieux
T'annoncent à la terre, et la terre à nos yeux !
Dévoile donc, Seigneur, dévoile ton ouvrage,
Et que l'aveugle même y trouve ton image !

Dans ce cercle infini de principes nombreux,
De ressorts différens qui s'unissent entre eux,
N'est-il aucun dessein, aucune fin prochaine?
Nulle main qui soutienne et dirige la chaîne
De tant de corps brillans dans les airs suspendus,
De tant d'êtres divers et jamais confondus?
Partout où les effets émanent de leurs causes,
Où l'on voit rayonner le principe des choses,
Croyons, sans examen, qu'un habile artisan
D'un chef-d'œuvre pareil a dessiné le plan:
Ainsi quand nous sondons l'étonnante nature
Du corps, dont notre esprit anime la structure,
Nous jugeons que nos yeux, voilés par le sommeil,
Se ferment quand la nuit a chassé le soleil;
Qu'inutile au repos du corps, qui se délasse,
La lumière du jour s'obscurcit et s'efface;
Mais lorsque du sommeil le voile est déchiré,
Mon œil cherche le ciel, et le trouve éclairé.

Prodige encor plus grand! mon estomac digère,
Et change en ma substance une sève étrangère,
Qui dilate mon cœur, anime mon cerveau:
L'onde, que ce matin j'ai bu dans le ruisseau,
Vient de grossir un sang dont les flots invisibles
Chargent mes nerfs d'esprits et les rendent flexibles;
Semblables au Méandre, ils paroissent errer;
Mais je ne vivrois plus s'ils pouvoient s'égarer.
Quel auteur, quelle main a dirigé l'enceinte

Et les détours subtils de ce grand labyrinthe ?
Si nous considérons l'accord harmonieux
Des autres corps placés sous la voûte des cieux,
L'air, ce pur aliment de la nature entière,
En rayons colorés nous porte la lumière,
Il rafraîchit la terre, il émaille les fleurs,
De l'arc brillant d'Iris nuance les couleurs,
Il nourrit les accords des modernes Orphées
Et les accens flatteurs de ces trompeuses fées
Qui chantent nos plaisirs, nos passions, nos cœurs,
Et tracent dans les airs l'histoire de nos mœurs :
Otez l'air, à l'instant la nature appauvrie
Est sans sève, sans fruits, sans chaleur et sans vie.
D'où viennent ces rapports, ce commerce établi
Entre les corps divers dont le monde est rempli ?
Pourquoi les cieux, roulant dans leur vaste étendue,
Animent-ils un point qui s'échappe à la vue ?
Et pourquoi ce ciron, cet atome impuissant
Est-il lui-même un monde, instructif, agissant ?
L'ordre le plus exact sur toutes ses parties
Règne sans intervalle et les tient assorties ;
Mille insectes vivans nagent dans ses vaisseaux ;
Eux-mêmes habités par d'autres animaux :
Mécanisme certain dont l'heureux Fontenelle
Donne au sexe étonné la première nouvelle.
Les astres, l'air, le feu, jusqu'aux marbres glacés
Renferment dans leur sein des mondes enchassés ;

Tout est peuple, tout vit ; tout parle donc, tout crie
Qu'il est un être, un Dieu, dont la sage industrie
Façonna ces ressorts, régla ces mouvemens,
Et par des nœuds secrets lia ces élémens.
Mais toi, qui sur le front portes le nom d'athée,
Écoute la nature en ton cœur révoltée :
Il est un Dieu, dit-elle, apprends qu'il est un Dieu,
Les prodiges du ciel l'annoncent en tout lieu ;
La terre qui te porte, et l'air que tu respires,
Toi, ton corps, ton esprit, même quand tu conspires
Contre l'auteur divin qui prolonge tes jours,
Soulevés contre toi, te l'annoncent toujours ;
Ce concert éternel de toute la nature
N'est pas, ainsi que nous, sujet à l'imposture ;
C'est le cri général des êtres arrangés,
Exempts de passions, exempts de préjugés.
Tu vois étinceler ces brillans météores,
Rayonner vers le nord ces nouvelles aurores,
Ces globes enflammés qui traversent les airs ;
D'un maître universel ils respectent les fers :
Sans lui, comme un torrent on les verroit descendre,
S'abîmer sur la terre et la réduire en cendre.
Tu vois ces vastes mers, dont les flots écumans
Semblent vouloir s'unir aux autres élémens ;
Une montagne d'eau roule vers le rivage,
Tous les écueils blanchis annoncent le naufrage,
Cependant l'onde approche et menace ses bords :

Mais un bras invisible en soutient les efforts ;
La mer, à son aspect soumise et consternée,
Abaisse devant lui son onde mutinée.
Si le monde physique exige un créateur,
Dans le monde moral il faut un conducteur,
Un juge intelligent qui par sa vigilance
Excite la langueur, calme la violence ;
Et qui, toujours armé, ne laisse au criminel
Que le fragile espoir d'un bonheur temporel :
Sans le culte établi de ce juge suprême,
Toute société se détruit d'elle-même.
Non loin d'un bord connu des nochers effrayés,
On voit sortir encor sous des murs foudroyés,
Restes trop malheureux d'une île consumée,
D'effrayans tourbillons de soufre et de fumée ;
La nature, autrefois prodigue en ces climats,
Prévenoit les humains, répandoit sur leurs pas
Les faveurs du printemps, les trésors de l'automne,
En bannissoit les soins que la culture donne.
Un peuple d'écrivains, de l'Europe proscrit,
Aveuglés, corrompus par l'erreur de l'esprit,
Et lassés des erreurs dont l'univers abonde,
Pour sauver leur raison cherchoient un nouveau monde,
Où, loin des tribunaux, on put en liberté
Asseoir les fondemens de l'incrédulité,
Et sur des bords exempts du pouvoir monarchique

Établir sans péril leur folle république ;
Bayle leur enseignoit qu'avec de sages lois,
On se passe aisément de prêtres et de rois ;
Qu'un sénat composé d'hommes incorruptibles
Retient mieux que la peur des enfers invisibles ;
Que la crainte est un frein inutile aux méchans ;
Que la raison suffit pour régler nos penchans.
Les voilà rassemblés dans un coin de cette île.
Maîtres indépendans d'une terre fertile
Ils jouissent d'abord avec sobriété
Des commodes abus d'une ample liberté :
Mais leurs cœurs amoureux d'une gloire trop vaine,
Étrangère aux vertus et toujours incertaine,
Entraînés à la fin par l'aimant naturel
Se lassèrent bientôt d'un bien si peu réel.
D'abord la volupté, mère de tous les vices,
Peupla ces bords heureux de Phrinés, de Narcisses
De leurs propres attraits lâches adorateurs,
Tour à tour corrompus, tour à tour corrupteurs,
Qui, fiers de n'encenser de Dieu que la nature,
Loin d'écouter sa voix, étouffoient son murmure ;
Alors les passions, s'animant par degrés,
Brisèrent du devoir les nœuds les plus sacrés ;
L'orgueil, sous le manteau de la philosophie,
Déroboit ses hauteurs ; l'orgueil se déifie :
Tel le chêne, caché sous l'écorce du gland,
S'élève et porte au ciel son feuillage ondoyant.

Tout change ; plus de lois, plus de patriotisme ;
La bienfaisance expire au sein de l'égoïsme :
A qui se plaindre alors ? quel est le tribunal
Réformateur d'un peuple où chaque homme est égal ?
Des maîtres, disoient-ils, dans la terre où nous sommes!
Nous aurions quitté Dieu pour adorer des hommes ?
Non, non, notre destin est enfin éclairci ;
On est esclave ailleurs, nous sommes rois ici ;
Le pouvoir est commun, tout est dans l'équilibre ;
Qui respire notre air est sûr de vivre libre.
Mais comment se soustraire aux fureurs d'un jaloux ?
Contre un traître, un ingrat qui nous défendra ? Nous,
Nous-mêmes, juges nés de nos propres injures,
Sans secours étranger punirons les parjures.
Tels étoient leurs discours. Mais par l'impunité,
Le vice en peu de temps surprit l'autorité ;
Et la licence enfin, rompant toutes les digues,
Inonda leur pays de pièges et d'intrigues,
De trahisons, de vols, de meurtres et d'excès,
Qui, par les citoyens réprimés sans succès,
Désolèrent bientôt ces plaines fortunées,
Et rougirent de sang leurs rives étonnées.
Alors un citoyen, moins fou, moins criminel,
Élevant ses regards vers le trône éternel,
Je reconnois, dit-il, ô toi, dont mon ivresse
M'a caché trop long-temps la profonde sagesse !
Que Dieu seul est l'appui de toutes les vertus ;

Nos cœurs par nos désirs sont trop tôt combattus ;
La raison luit trop tard, sa lumière obscurcie
Pénètre sans succès dans une âme endurcie ;
La probité vulgaire est un masque flatteur,
Peu nécessaire au juste, utile à l'imposteur ;
Le fantôme des lois est un géant d'argile
Dont on trahit souvent la puissance fragile :
Toi seul, présent à tout, pèses nos actions,
Enhardis nos vertus, brides nos passions ;
On échappe aux mortels, mais non pas à ta vue ;
L'âme qui fuit tes bras y retombe éperdue ;
Il faut (et j'aurois dû, grand Dieu ! moins différer)
Pour être vertueux, t'aimer et t'adorer.
Éclaire donc, Seigneur, cette coupable terre.
Il dit. Dieu l'éclaira par le feu du tonnerre.
Un seul, sauvé des traits lancés du haut des cieux,
Dans un fleuve brûlant vit fondre ces beaux lieux ;
La flamme les dévore, et cette île charmante
Sous les coups de la foudre est encore fumante.
Le démon du blasphème est enfin étouffé,
L'athéisme est vaincu, le ciel a triomphé !
Découvrons si jadis la matière agissante
Put rendre par degrés la matière pensante ;
Ou si l'intelligence, unie à tous les corps,
De l'univers entier fait mouvoir les ressorts.

LE MATÉRIALISME D'ÉPICURE.

CHANT QUATRIEME.

ARGUMENT.

L'orgueil, ne pouvant établir le pur athéisme, invite les Philosophes à chercher Dieu dans les seules forces de la nature. Réfutation du système des atomes, embelli par Lucrèce. Éloge du cardinal de Polignac. Spiritualité, immortalité de l'âme. Le matérialisme des anciens Philosophes de la Grèce est renouvelé par Spinosa.

Forcé de reconnoître un principe suprême
Qui ne dut son pouvoir et son rang qu'à lui-même,
Le superbe ennemi de la Divinité,
L'orgueil, alloit plier sous son autorité,
Quand de nouveaux auteurs, instruits à son école,
Ivres des vains succès d'une étude frivole,
S'érigèrent en Dieux, et, le compas en main,
Aux mondes débrouillés tracèrent un chemin :
Leucippe, Démocrite, Épicure, Lucrèce,
Cratès, Straton, Zénon partagèrent la Grèce ;
Leur système eût péri dans la nuit du tombeau,
Mais le chantre romain leur prêta son pinceau ;

Enflé du fol espoir d'arranger la nature,
Lucrèce osa tracer les effets, la figure
Des atomes roulans dans le vide des airs,
Et de leur sein confus arracher l'univers ;
L'âme cessa pour lors d'être immatérielle ;
La matière essaya de se croire éternelle ;
Et l'enfer, ranimé par ce nouveau poison,
A l'Être tout puissant ne laissa qu'un vain nom.
O vous! Si nos accens touchent encor les ombres,
Si ma voix peut percer dans les royaumes sombres,
Disciple séduisant d'un maître dangereux,
Lucrèce, abandonnez le séjour ténébreux,
Contemplez vos lauriers épars, et mis en poudre :
Polignac le premier y fit tomber la foudre ;
Votre règne est passé, votre empire est détruit.
Vous trompiez les mortels, Polignac les instruit.
Vénus devant vos pas faisoit marcher les grâces ;
Minerve avec fierté les conduit sur ses traces :
Aussi brillant que vous, plus sage, plus profond,
Du gouffre où vous errez il a percé le fond.
Que les arts réunis consacrent sa mémoire
Et couvrent son tombeau des rayons de leur gloire!
En saisissant les traits à sa muse échappés,
J'assurerai les coups que sa main a frappés :
La matière apprendra qu'aveugle et fortuite
De l'horreur du néant l'Eternel l'a conduite
Jusqu'à ce jour serein qui l'éclaire aujourd'hui ;

Qu'impuissante, inactive, elle a besoin d'appui.
Quoiqu'esclave des corps, exempt de leur ruine,
L'esprit reconnoîtra sa céleste origine ;
Et, secouant enfin ses fers embarrassans,
Volera vers le Dieu qui l'enchaînoit aux sens :
L'incrédule, partout éclairé dans son doute,
Verra luire sur lui le flambeau qu'il redoute.
Heureux, en combattant vos principes pervers,
Si ma muse empruntoit le charme de vos vers !
Je vis : mais quelle main, animant la poussière,
A mes yeux étonnés fait briller la lumière !
Retiré tout-à-coup des ombres du néant,
Me suis-je précédé moi-même en me créant !
Non : la terre échauffa dans ses veines profondes
Des divers animaux les sémences fécondes,
Et s'ouvrant aux efforts d'un feu trop concentré
Me laissa voir le jour qui m'étoit préparé ;
Heureux, si les glaçons d'une prompte vieillesse
Sur mon front à jamais respectoient la jeunesse :
Mais le sort des humains m'assure assez mon sort,
Tout en moi doit payer un tribut à la mort ;
Assis tranquillement sur un trône de sable,
L'espoir annonce en vain un terme invariable :
La nature est un gouffre où tout court se plonger,
Où tout meurt pour renaître et renaît pour changer ;
Constante, variée et toujours immortelle,
Elle est tout à la fois uniforme et nouvelle ;

Les diverses couleurs dont brillent ses attraits
Raniment sa beauté sans altérer ses traits.
Mais quel heureux hasard, ou quelle intelligence
Des atomes errans a fixé l'inconstance ?
Sans doute dans ce vide, où, poursuivant leur cours,
Ils se cherchoient sans cesse et s'évitoient toujours,
Le temps détermina leur course vagabonde
Et bannit pour jamais la discorde du monde ;
A l'instant d'un cahos, si long-temps répandu,
Sortit ce globe immense où rien n'est confondu,
Où tout marche, où tout vit, et sans aucun obstacle
Le miracle toujours est suivi du miracle.
Qu'ai-je dit ! quel démon, quel fantôme odieux
A charmé mon esprit et fasciné mes yeux !
Vaines illusions, cessez de me séduire :
Un Dieu, mortels, un Dieu pouvoit seul nous produire!
Eh ! quel autre que lui, par des liens puissans,
Uniroit à nos corps la reine de nos sens,
Notre âme ? A ce grand nom mes doutes volontaires
Vont céder sans efforts aux rayons salutaires
Que sur moi la raison s'empresse de lancer
Et que la sombre erreur ne sauroit effacer.
Croirai-je qu'un amas d'atomes invisibles,
Étendus, figurés, sans être divisibles,
Toujours prêts à s'unir et toujours séparés,
Par les jeux du hasard furent incorporés ?
Puis-je, sans la trahir, assurer que mon âme

Soit l'ardente vapeur d'une subtile flamme,
Que son activité fait mouvoir en tout sens ;
Esclave de la mort, tributaire des sens,
Elle se juge en vain immuable, éternelle ;
Jusqu'à ses jugemens tout est matière en elle;
L'âme n'est qu'un tissu d'invisibles ressorts.
Mais quoi ? le mouvement fait-il penser les corps ?
Il donne, j'en conviens, la stérile puissance
De remplir, parcourir l'espace et la distance ;
Mais j'ignorois encor que son vaste pouvoir
Nous fît douter, juger, comparer et vouloir ;
Qu'il fût l'auteur des lois, l'inventeur des maximes,
L'orateur des vertus, le scrutateur des crimes ;
J'ignorois qu'un léger ou fort ébranlement
Semât dans nos écrits la force ou l'agrément,
Que l'agitation d'une poussière fine
Guidât le grand Corneille et le tendre Racine,
Et que d'un tourbillon, imperceptible aux yeux,
Sortissent les projets des hardis Richelieux.
O honte ! il est encor dans le siècle où nous sommes
Des hommes empressés à dégrader les hommes,
A priver lâchement toute l'humanité
D'un bien qui l'associe à la Divinité !
Qui put leur inspirer ces horribles systèmes ?
Narcisses indulgens, ils s'adorent eux-mêmes !
Ah ! que ne viennent-ils, puisqu'ils savent s'aimer,
Apprendre à se connoître, apprendre à s'estimer.

Je vais de leurs erreurs dissiper les fantômes,
Définir le hasard, proscrire les atomes
Qui, dans le vide immense émus comme les flots,
Ne pouvoient en effet enfanter qu'un chaos.
Quand je jette les yeux sur la nature entière,
Je vois parmi les corps soumis à la lumière
Que la moitié s'agite et se meut par degré;
L'autre pense, raisonne et décide à son gré.
Si la terre n'a pu de sa propre substance
Tirer ce mouvement et cette intelligence,
Il faut qu'un bienfaiteur, prompt à la soulager,
Ait caché dans son sein ce trésor étranger.
Examinons d'abord, en suivant ce système,
Si la matière a pu se mouvoir d'elle-même.
Le globe que j'habite a-t-il toujours été?
Doit-il son existence à la nécessité?
Dirois-je avec raison de tout corps, de tout être,
Ce corps est éternel, s'il est, il devoit être?
Ainsi que le néant existe sans secours,
Uniforme en ce point l'être exista toujours?
Étrange aveuglement des modernes sophistes!
Inutile détour des matérialistes!
On parle du néant: à rien il ne faut rien.
Mais quel être ici bas existe sans soutien?
Nommez l'esprit de l'homme accident ou substance;
Un certain mouvement lui donna l'existence:
Par qui fut imprimé ce mouvement nouveau?

Quel être antérieur alluma ce flambeau ?
La matière auroit-elle une essence divine ?
Mais tout annonce en elle et marque une origine ;
Indigente et prodigue, elle acquiert chaque jour
Tous les biens qu'elle absorbe, et répand tour à tour ;
Cette terre brillante étoit hier obscure ;
Brute, elle se polit, immonde, elle s'épure ;
Elle emprunte ses dons, subsiste de bienfaits ;
En un mot elle rend et ne donne jamais :
Qu'on sonde sa nature, aujourd'hui moins cachée,
Y verra-t-on jamais l'existence attachée ?
Son mouvement enfin, commun ou différent,
Est à son sein stérile encor moins inhérent :
Dans un profond repos je conçois la matière ;
Docile, elle obéit à la cause première
Qui d'un souffle étranger agitant ses ressorts,
Communiqua la vie et l'âme à tous les corps.
Mais comment expliquer le monde d'Épicure
Où tous les mouvemens naissent de la nature ?
S'ils sont essentiels, que devient le repos ?
Écoutons son disciple ; il l'explique en ces mots :
Au sein des corps, dit-il, qu'on appelle sensibles
Le mouvement produit des guerres invisibles,
Où l'atome subtil, à l'abordage enclin,
Tourne autour de l'atome et le surprend enfin ;
De cet effort égal de toutes leurs parties,
Par des liens communs fortement assorties,

Naît le calme apparent, le repos simulé
De ce peuple inquiet dans les corps rassemblé.
Quel paradoxe absurde et quel honteux système!
Laissons les corps à part : mais l'atome lui-même :
Mais les points différens dont il est composé
Ou sont dans un repos follement supposé,
Ou dans un mouvement aveugle et nécessaire
Aux lois de l'univers l'un et l'autre est contraire ;
S'ils sont dans le repos, tout se livre au sommeil
Et rien ne peut du monde assurer le réveil ;
Il faut pour le hâter qu'un moteur plus habile
Ébranle le premier la matière immobile ;
S'ils sont en mouvement, ils portent dans le sein
De la corruption le principe certain :
De ce raisonnement achevons de conclure
Qu'un mouvement reçu fait durer la nature ;
Mais s'il est à son sein par elle-même uni,
La nature s'altère et le monde a fini.

Le hasard, qui du peuple a fasciné la vue,
N'est que le simple effet d'une cause inconnue :
Ainsi quand, pour ranger le monde avec tant d'art,
On emprunte les noms de destin, de hasard,
On convient que le monde a reçu l'harmonie,
Sans vouloir remonter à sa source infinie.
Quand on ignore tout, pourquoi donc enseigner ?
Quand on porte des fers, pourquoi vouloir régner ?
L'homme, si pénétrant, est pour l'homme un problème :

Il sonde l'univers ; qu'il se sonde lui-même :
Le néant nous entoure, il nous presse, il nous suit,
Et nous voulons percer l'infini qui nous fuit !
Quelle étrange fureur d'ennoblir la matière,
Et d'enchaîner l'esprit au sein de la poussière !
Assurons le haut rang d'où l'on veut le chasser,
Et dépouillons le corps du pouvoir de penser.
La matière n'a pu se donner la pensée ;
Maxime que je trouve en mon âme tracée :
Est-ce de son repos ou de son mouvement
Que partent les rayons de notre entendement ?
Son repos est l'effet d'un état léthargique,
Inhabile à répondre à la force énergique
De l'esprit, qui s'élance au milieu des éclairs,
Et qui, dans un clin d'œil, embrasse l'univers :
Est-ce le mouvement devenu plus rapide
Par les chocs redoublés d'un tourbillon fluide,
Qui pourroit triompher, par ses efforts hardis,
De la stupidité de nos sens engourdis ?
Quel prodige inoui ! quelle métamorphose !
L'effet de la matière est plus grand que sa cause !
Le pouvoir de s'étendre et de changer de lieu
Enfanteroit l'esprit, cette image d'un Dieu !
Mais comment le transport de l'espace à l'espace,
Le droit d'avoir deux bouts, un centre, une surface,
De fuir, de retourner avec célérité,
Donneroit-il au corps cette sublimité ?

L'atome, renfermé dans son court atmosphère,
Peut-il, comme mon âme, étendre sa carrière,
Échapper sans efforts aux chaînes de mes sens,
S'ouvrir même les cieux par ses regards perçans ?
Peut-il dans le passé chercher les faits célèbres,
Du profond avenir éclairer les ténèbres,
Créer, ressusciter les arts et les talens,
Et fixer en un point l'immensité du temps ?
Peut-il, pour dire plus, recourbé sur lui-même,
Réfléchir, consulter s'il me hait, ou s'il m'aime,
Revenir sur ses pas, et, variant toujours,
D'un mouvement physique interrompre le cours ?
Dans des abstractions, où l'esprit le plus sage
S'enfonce avec frayeur et souvent fait naufrage,
Pourroit-il démêler jusqu'aux linéamens,
Qui nuancent entre eux nos divers sentimens,
Diviser des degrés obscurs, métaphysiques,
Et suivre des calculs profonds, géométriques ?
L'homme de ses plaisirs, comme de ses douleurs,
Dans un prisme épuré sépare les couleurs ;
Une teinte de plus en fait la différence,
Il saisit finement cette foible nuance ;
Il perce la nature avec sagacité
Et sonde ses replis avec subtilité ;
Le compas à la main, il mesure, il divise
Jusqu'au point idéal que l'esprit analise :
Mais quel est le compas habile à mesurer

Le doute, le remords qui vient me déchirer ?
Ajoutons à ces traits ces élans de notre âme,
Ces désirs infinis d'un bonheur qui l'enflamme,
Ce vide de nos cœurs, cette ardeur de chercher,
Cette soif qui demande un Dieu pour l'étancher :
De là ce sentiment, cette intime assurance
De voir finir le corps ; et non pas l'espérance,
Ce gage précieux de l'immortalité,
Cet enfant de nos cœurs et de la vérité !
L'être simple n'a rien qui puisse le dissoudre :
Tout être composé doit se réduire en poudre.
Il faudroit que Dieu même anéantit l'esprit ;
Pur, il est séparé du germe qui périt ;
Dans les êtres vivans la mort est la rupture
Du pivot qui soutient leur foible architecture ;
Qui n'a point de ressorts l'un dans l'autre enchassés
Ne craint point de les voir rompus et dispersés :
L'âme est inaltérable ; et, grand Dieu ! ta justice
Demande qu'elle vive, ou pour punir le vice
Des tributs des mortels et d'honneurs entouré,
Ou pour aider le juste indigent, ignoré,
Qui, fui par les grandeurs, les méprise en silence,
Et borne à la vertu toute son opulence.
Ainsi s'annonce à nous l'éternel Créateur,
De l'esprit et des corps sage modérateur.
Des êtres dispersés la terre est la semence :
Tout change, dit Lucrèce, ainsi que tout commence,

Plus la fatale mort ensanglante ses mains,
Plus les tombeaux féconds reproduisent d'humains;
Ainsi tout est sorti du sein de la nature,
Et tout ce qui périt devient sa nourriture :
Lucrèce, ouvre les yeux, vois l'immense grandeur
Du gouffre dont tu veux sonder la profondeur,
Vois ce globe étonnant dont tu n'es qu'un atome,
Ces astres où se perd l'orgueil de l'astronome;
Et toi-même, égaré dans l'abîme des cieux,
Tremble d'avoir proscrit leur maître impérieux :
Ah! si des passions la voix séditieuse
N'eût armé contre lui ta muse ambitieuse;
Si l'orgueil, cet opprobre et ce fils des talens,
N'eût guidé dans l'erreur tes pas encor tremblans,
Tu n'eusses point osé, dans des écrits impies,
Vomir contre le ciel le poison des harpies;
Au rang des animaux abaisser les mortels,
A la face des Dieux foudroyer les autels;
Et pour combler enfin ta vanité profonde,
Te nommer l'architecte et le moteur du monde.
Puissance du Très-haut, foiblesse des humains,
Que vous distinguez bien les œuvres de leurs mains!
Quel œil, si fasciné, pourroit y méconnoître
La marque de l'esclave et l'empreinte du maître!
Dieu créa l'univers : l'univers a duré,
Dans ses vieux fondemens il n'est rien d'altéré.
Le temps, qui détruit tout, ne sauroit le détruire :

Mais

Mais si la même main qui daigna le produire
Brise de ses ressorts les liens mutuels,
Ou retire un instant ses secours actuels,
La nature aussitôt, ardente et consumée,
Se détruit d'elle-même et s'exhale en fumée.
Tel est l'abîme immense où Lucrèce est entré;
Le flambeau dans les mains, il s'y trouve égaré:
Trop vain pour recourir au principe suprême,
Il cherche un créateur dans la nature même,
Des atomes flottans il combine le cours;
Mais la nuit du cahos l'environne toujours;
Renfermé sans espoir dans ce dédale énorme
La nature à ses yeux paroît toujours informe;
Il n'a jamais conçu les ressorts différens
Qui guident vers leur fin les atomes errans.
Quel souffle répandu sur cette masse aride
Fit mouvoir tant de corps suspendu dans le vide?
S'ils furent séparés, qui put les réunir?
S'ils furent assortis, qui put les désunir?
Partout où la raison ne tient pas la balance,
D'un aveugle pouvoir règne la violence;
Il n'est plus de rapports, de penchant, ni de choix,
L'immuable destin dicte toutes les lois.
Ainsi par un seul coup l'on renverse Epicure:
Le cahos, qui régna sur toute la nature,
Et que Lucrèce en vain s'imagina percer,
N'a dû jamais finir, ni jamais commencer.

Le hasard est un nom qu'inventa l'ignorance
Et qui de nos esprits marque l'insuffisance ;
Enfant de la discorde et de l'aveuglement,
Pouvoit-il imprimer ce sage mouvement,
Cet ordre, cet accord et cette sympathie
Qui depuis six mille ans ne s'est point démentie ?
Mais c'est trop dissiper la ténébreuse horreur
Où cherche à s'engloutir le démon de l'erreur ;
Cessons de l'attaquer dans ses retraites sombres ;
Le soleil est-il fait pour éclairer les ombres !
Qu'on préfère au grand jour la lueur du tombeau ;
Enfans de la lumière, adorons son flambeau :
Que des mortels, nourris dans le sein de l'ivresse,
Révèrent le cahos où s'est perdu Lucrèce ;
Que l'orgueil, si docile à ce Législateur,
Elève des autels au hasard créateur ;
Plus sage et moins hardi, j'aime mieux reconnoître
Un esprit éternel, que le destin, pour maître :
Si tout par le hasard fut jadis assorti,
Tout par lui désormais peut être anéanti :
Qui fut assez puissant pour mouvoir, pour produire,
Doit l'être encor assez pour dissoudre et détruire.
Enfin, par mes vertus et mes déréglemens,
Je monte jusqu'au Dieu, juge des sentimens,
Qui sans cesse m'instruit, me corrige et m'éclaire ;
Objet de ses bontés, objet de sa colère,
Je lui dois tour à tour, mon trouble, mes remords,

Ma crainte, mon espoir, mes succès, mes efforts :
En cherchant ce qu'il est, je vois ce que nous sommes ;
Et par l'abaissement et la grandeur des hommes,
Je dois avec transport reconnoître aujourd'hui
Qu'on est tout avec Dieu, mais qu'on n'est rien sans lui.
Telle qu'on vit jadis, dans les marais de Lerne,
L'hydre exhaler au loin les vapeurs de l'Averne ;
Sept dragons s'élevoient de son corps tortueux,
Le fer frappoit en vain ce monstre impétueux,
Du fils de Jupiter la massue impuissante
Écrasoit sans succès sa tête renaissante,
Son sang donnoit la vie à des dragons nouveaux,
Même, en les partageant, la mort brisoit sa faux ;
Alcide ne soumit cette hydre révoltée
Qu'en opposant la flamme à sa rage indomptée.
Telle on a vu l'erreur, dans des siècles obscurs
Répandre le venin de ses dogmes impurs :
Rien ne put arrêter ses funestes ravages,
Son poison circula dans les veines des âges,
Y porta le levain de la corruption,
Le germe de la fraude et de l'illusion.
En tout temps, en tout lieu l'erreur fut combattue,
Jamais exterminée, et toujours confondue.
La seule vérité, par son feu pénétrant,
Peut consumer enfin ce monstre dévorant.
Ainsi Cratès, Zénon et leur superbe école,
De l'immense nature avoient fait leur idole ;

Une âme universelle agitoit ce grand corps :
Spinosa, remuant la poussière des morts,
Ressuscita l'erreur d'une substance unique ;
Il osa rejeter tout mal, même physique,
Du terrible avenir écarter les horreurs,
Étouffer des remords les utiles terreurs ;
Tout fut Dieu, tout fut bien ; et cet affreux système,
Embelli de nos jours, corrompt la raison même.
De cette secte impie ébauchons le tableau.
Sublime vérité, prête-moi ton pinceau !
Loin du faste et du bruit, viens dans la solitude
Transformer en lauriers les ronces de l'étude :
Il faut, et je le sens, pour entendre ta voix,
Unir la paix du cœur au silence des bois.

LE SPINOSISME.

CHANT CINQUIEME.

ARGUMENT.

Exposition poétique du Spinosisme. Absurdité de ses principes. Conséquences de ce système par rapport à la morale. Portrait de la Cour. Puissance de la vertu. Réfutation de l'Optimisme. L'orgueil, ne pouvant déterminer les hommes à l'Athéisme, leur fait embrasser le système plus spécieux des Déistes.

Enfin je vous revois, bois antique et sauvage,
Lieu sombre, lieu désert, qui dérobez le sage
Au luxe des cités à la pompe des cours,
Où, quand la raison parle, elle convainc toujours,
Où l'âme, reprenant l'autorité suprême,
Dans le sein de la paix s'envisage elle-même;
Esclave dans Paris, ici je deviens roi,
Cette grotte, où je pense, est un Louvre pour moi;
La sagesse est mon guide, et l'univers mon livre,
J'apprends à réfléchir pour commencer à vivre.
C'est ici que la saine et profonde raison
De mon esprit captif élargit la prison,
Quand armé du flambeau de la philosophie,
Je démasquai l'erreur, que l'orgueil déifie,
Que toléra long-temps le Batave séduit,

Et que jusqu'en nos murs le mensonge a conduit.
Vous donc qui me suivez dans cette solitude,
Qui par des nœuds de fleurs, m'attachez à l'étude,
Muse, rappelez-moi le mémorable jour
Où la vérité même, éclairant ce séjour,
Du Dieu de Spinosa m'offrit la vive image;
Elle étoit sans bandeau : peignons-la sans nuage.
Loin du faste imposant et toujours onéreux,
En d'utiles plaisirs couloient mes jours heureux;
Tout entier à l'étude, à mes vœux, à moi-même,
Du profond Spinosa je creusois le système,
Et, de son athéisme éclairant les détours,
A Dieu, qu'il outragea, j'adressois ce discours :
Descends, grand Dieu, descends dans ma retraite obscure;
Pénètre mon esprit de cette clarté pure
Dont les sages, témoins de ta félicité,
Partagent avec toi l'heureuse immensité,
Contre tes ennemis viens armer ma jeunesse, *
Enflamme mon esprit et mûris ma sagesse :
Viens à moi, je t'implore.... Un feu pâle et soudain
De ma grotte à ces mots remplit le vaste sein :
Je crus être témoin de la chûte du monde;
Les astres égarés dans une nuit profonde,
Sous le grand arc du ciel vainement suspendus,

* L'auteur n'avoit alors que vingt-deux ans.

Roulèrent dans les airs, ensemble confondus !
Tout parut s'abîmer ! moi seul, calme et tranquille,
Je vis l'affreux cahos entourer mon asile :
Tu me donnois, grand Dieu, cette intrépidité !
Plongé dans le silence et dans l'obscurité,
Le jour me fut rendu par un coup de tonnerre ;
Je vis sortir alors des débris de la terre
Un énorme géant ; que dis-je ? un monde entier ;
Un colosse infini, mais pourtant régulier :
Sa tête est à mes yeux une montagne horrible,
Ses cheveux des forêts, son œil sombre et terrible
Une fournaise ardente, un abîme enflammé ;
Je crus voir l'univers en un corps transformé ;
Dans ses moindres vaisseaux serpentent les fontaines ;
Le profond océan écume dans ses veines ;
La robe qui le couvre est le voile des airs ;
Sa tête touche aux cieux, et ses pieds aux enfers :
Il paroît ; la frayeur de mon âme s'empare ;
Mais dans le trouble affreux où mon esprit s'égare,
Plus tremblant que soumis, moins saisi qu'agité,
Je cherche en lui les traits de la divinité ;
Lorsqu'abaissant vers moi sa paupière effrayante,
Il m'adresse ces mots d'une voix foudroyante :
« Cesse de méditer dans ce sauvage lieu ;
» Homme, plante, animaux, esprit, corps, tout est Dieu ;
» Spinosa, le premier, prouva mon existence ;

» Je suis l'être complet, et l'unique substance ;
» La matière et l'esprit en sont les attributs ;
» Si je n'embrassois tout, je n'existerois plus ;
» Principe universel, je comprends tous les êtres ;
» Je suis le souverain de tous les autres maîtres :
» Les membres différens de ce vaste univers
» Ne composent qu'un tout, dont les modes divers,
» Dans les airs, dans les cieux, sur la terre et sur
l'onde
» Embellissent entre eux le théâtre du monde :
» Et c'est l'accord heureux des êtres réunis
» Qui comble mes trésors et les rend infinis.
» Cesse donc de borner ma puissance divine.
» Je suis tout : tout en moi puise son origine :
» Ma grande âme circule, agit dans tous les corps,
» Et selon leur structure anime leurs ressorts :
» Mais le feu de l'esprit ne s'échappe et n'émane
» Qu'à travers le bandeau que m'oppose l'organe ;
» Si le voile est épais, l'esprit éclate moins ;
» S'il est plus délié, libre alors de tous soins,
» Il brise le tissu de ses liens rebelles,
» Et jusques dans le ciel lance ses étincelles.
» De cet être ignoré, de cet être puissant,
» Admire, reconnois le principe agissant.
» Mon corps est le monceau de toute la matière ;
» L'union des esprits forme mon âme entière. »
Il dit. Mais de cent coups à l'instant foudroyé,

Comme un foible cristal le colosse est broyé.
L'obscurité s'enfuit : le jour enfin m'éclaire,
Et tout s'offre à mes yeux dans la forme ordinaire.
Je vois, ô vérité ! dans ce hardi tableau
Que l'erreur sur le trône est près de son tombeau ;
Tu peux seule briller et plaire toute nue :
La fraude découverte est déjà confondue,
Elle doit son prestige à son obscurité :
Mais ton juste pouvoir dépend de ta clarté :
Que ta flamme en tous lieux me guide et m'accompagne !
De mes premiers travaux sois la digne compagne !
Le colosse est tombé : mais ses vastes débris
Dérobent les serpens que son sein a nourris.
Spinosa, si vanté, puisa son imposture
Dans les membres épars du monde d'Épicure :
Le maître séducteur est déjà terrassé ;
Et je vois le disciple à demi renversé :
Qu'il convienne en ce jour qu'un énorme assemblage
Ne peut jamais d'un Dieu nous présenter l'image ;
Que la Religion règne au fond de nos cœurs,
Qu'elle maintient les lois, qu'elle sauve les mœurs ;
Et qu'enfin la vertu, qu'il traite de chimère,
Est de nos vrais plaisirs la compagne et la mère.
Tout est Dieu, m'a-t-on dit ! L'ai-je bien entendu !
Le vice le plus bas, la plus noble vertu
Auroient le même auteur et la même naissance !

Dieu pourroit réunir le crime et l'innocence ;
Et poussant le contraste au degré le plus haut,
Remplir tout à la fois le trône et l'échafaut !
Tout est bien dans un siècle où la misère abonde,
Où l'orgueil, la folie ont envahi le monde,
Où la chûte est toujours voisine du succès,
Où l'excès est sans cesse à côté de l'excès !
Tout est Dieu, disons-nous ! Eh ! le siècle où nous sommes
A peine a-t-il produit, non des Dieux, mais des hommes !
Quel étrange système et quel aveuglement !
D'unir en un seul tout un long enchaînement
D'êtres, qui, séparés par diverses essences,
Existent sans soutien, sont autant de substances.
Je veux que l'univers compose un même tout ;
Mais ses membres distincts sont divisés partout ;
Le cercle et le triangle ont diverse nature.
Grand Dieu ! Vous n'êtes plus cette substance pure
Que le souffle du temps ne pouvoit altérer ;
Mais un vaisseau léger qu'Éole fait errer ;
Vous prenez en un jour mille formes nouvelles ;
Vos biens sont passagers, vos peines éternelles ;
Vous êtes impassible, et toujours vous souffrez ;
Vous êtes immortel, et, grand Dieu, vous mourrez !
Spinosa confondit et l'esclave et le maître.
Séparons Dieu de l'homme, et le néant de l'être :

Cessons de l'avilir en unissant à lui
Un monde dont il est le principe et l'appui :
Il seroit moins puissant s'il avoit nos richesses ;
Et pour lui nos vertus ne sont que des foiblesses.
Suivons de l'univers les ordres différens ;
Parcourons les états ; et mesurons les rangs :
Le monde est une mer dont en tous temps les sages
Ont contemplé de loin le calme et les orages.
Du cahos de la cour sondons la profondeur ;
Des Dieux qu'on y révère observons la grandeur ;
Démêlons la droiture, ou démasquons les vices
Des modernes Burrhus et des nouveaux Narcisses ;
Au politique habile arrachons le bandeau ;
Au fourbe ténébreux présentons le flambeau :
Et nous verrons alors si Dieu, si la sagesse
Unit tant de grandeur avec tant de bassesse.
Heureux qui n'a point vu le dangereux séjour
Où la fortune éveille et la haine et l'amour ;
Où la vertu modeste et toujours poursuivie,
Marche au milieu des cris qu'elle arrache à l'envie !
Tout présente en ces lieux l'étendard de la paix ;
Où se forge la foudre il ne tonne jamais ;
Les cœurs y sont émus, mais les fronts y sont calmes ;
Et toujours les cyprès s'y cachent sous les palmes ;
Théâtre de la ruse et du déguisement ;
Le poison de la haine y coule sourdement :
Il n'est point à la cour de pardon pour l'offense ;

Hommes dans leurs arrêts, et Dieux dans leur vengeance,
Les courtisans cruels restent toujours armés
Contre des ennemis que la haine a nommés :
Partout j'y vois errer la sombre jalousie,
Qui, cachant le poignard dont elle s'est saisie,
Imprime sur son front les traits de l'amitié ;
Appelle sur ses pas l'amour et la pitié,
Redouble les sermens, s'abandonne aux alarmes
Et prépare son fiel en répandant des larmes ;
La rage dans le cœur et la paix dans les yeux,
Même en les invoquant, elle trahit les Dieux :
Elle attaque à la fois le rang et la fortune ;
La gloire l'éblouit ; la grandeur l'importune.
Fuyez de ce dragon les yeux étincelans,
Il vous perdra, mortels ! s'il connoît vos talens.
A ces traits que penser d'un horrible système
Où Dieu, tout à la fois, favori de lui-même,
Rival ambitieux, et Ligueur inconstant,
Fonde, élève et détruit son empire flottant :
Tantôt adroit Ulysse, imprudent Salmonée,
Ajax blasphémateur, religieux Énée ;
Objet de son estime, objet de ses mépris,
Il est Thersite, Hector, Ménélas et Pâris :
Assemblage imparfait de force et de foiblesse,
Infâme dans Tarquin et chaste dans Lucrèce,
Fauteur de l'ignorance, inventeur des beaux arts,

Foible comme Vénus, effrayant comme Mars,
Il fait voler ensemble et l'aigle et la colombe :
C'est un ruisseau qui fuit ; c'est un torrent qui tombe :
Hardi dans ses projets, tremblant dans les revers,
Il a du vil esclave et l'orgueil et les fers :
Image de la paix, image de la guerre,
Réunissant en lui l'enfer, le ciel, la terre,
Protecteur du mensonge et de la vérité,
Quel trait lui reste-t-il de la divinité ?
Sortez, sortez enfin de ce cahos énorme,
Abandonnez un Dieu moins puissant que difforme,
Qui, malheureux auteur des vices des mortels,
Blasphème et s'avilit jusques sur ses autels.
Spinosa n'a fondé son nouvel athéisme
Que sur l'antique erreur du matérialisme :
Si l'âme qu'il unit à tant d'êtres divers,
Est un esprit distinct des corps de l'univers,
Il faut qu'alors frappé du feu de l'évidence,
Il reconnoisse au moins une double substance :
Si cette âme est matière, il tombe enseveli
Dans les sombres erreurs dont Lucrèce est rempli.
Le trouble de nos cœurs s'oppose à l'optimisme ! *
Le cri des malheureux en détruit le sophisme.
Le bonheur fugitif, dans ces terrestres lieux,
Échappe à nos désirs, et ne règne qu'aux cieux :

---

* Le roman de *Candide* a rendu ce système ridicule.

Cette félicité que notre cœur espère,
Dont il ne jouit pas, à l'homme est étrangère.
Que répond Spinosa ? Libre de préjugés,
Il méprise le joug dont nous sommes chargés :
« Maintenez, nous dit-il, le frein des lois civiles,
» La rigueur des sénats, la police des villes ;
» Dans le sang et les pleurs n'osez tremper vos mains ;
» Plus polis que les Grecs, plus grands que les Romains,
» Soyez le germe heureux et la tige féconde
» Des vertus des héros et du bonheur du monde ;
» Vos titres, non vos jours, deviendront immortels :
» Mais qu'importent aux morts l'encens et les autels !
» Dois-je m'inquiéter qu'un reste de ma cendre
» Occupe avec éclat le tombeau d'Alexandre ?
» Le faste nous suit-il dans la nuit du cercueil ?
» La gloire est-elle utile à qui n'a plus d'orgueil ?
» Osez braver des lois que vous pouvez enfreindre :
» Otez la foudre aux Dieux, en cessant de la craindre :
» L'homme dans l'univers ne doit aimer que lui ;
» Son bonheur est sa loi, sa règle et son appui ;
» Ainsi que la vertu, le crime est chimérique,
» Tous deux sont les enfans de notre politique :
» L'audace et la valeur nous ont donné les rois ;
» L'ignorance les Dieux ; et la crainte les lois :
» Mais devant la raison rien n'est illégitime :
» Le cruel assassin, ainsi que sa victime,

» Par des moyens divers satisfont au devoir ;
» L'un doit porter le coup, l'autre le recevoir :
» Pourquoi donc distinguer les saints et les profanes ?
» Toutes les passions dépendent des organes ;
» Que l'homme en soit esclave, ou qu'il en soit vainqueur,
» Leur germe est dans les sens, et non pas dans le cœur.
» Disons mieux, tous les maux dont notre orgueil murmure
» Sont des trésors cachés dont se sert la nature ;
» Et pour tout renfermer dans un trait plus frappant,
» Le bien est l'existence, et le mal le néant.
» Effacez donc les noms de vertus et de crimes ;
» En est-il.... » Arrêtez : je connois vos maximes.
Selon vous tout est Dieu ; selon vous tout est bien ;
La vertu n'est qu'un nom, et le crime n'est rien.
Mais si de tous les deux j'établis l'existence,
Dieu pourra réunir le vice et l'innocence.
L'être simple et parfait aura le droit affreux
D'unir et d'allier les contraires entre eux.
Il est une vertu : qui méconnoît ses charmes
Vivra dans les douleurs, gémira dans les larmes,
Et devant elle un jour, malgré tous ses efforts,
Portera pour tribut le poids de ses remords :
Il est une vertu, dont la puissance active
Commande aux passions, les calme, ou les captive,
Arrache enfin notre âme à la séduction,

Au sein de ses erreurs désabuse Ixion
Et, d'un plaisir plus vrai lui présentant l'image,
Dans ses bras enchantés dissipe le nuage :
Qui connut son pouvoir, qui sentit sa douceur
Pourra-t-il la confondre avec son oppresseur,
Avec le vice impur, ce complaisant barbare
Qui souffle dans nos sens le poison qu'il prépare,
Nous laisse moissonner quelques stériles fleurs,
Sûr, après nos plaisirs, d'éterniser nos pleurs ?
Ouvrez, de la nature, ouvrez le sein fidèle,
Vous y verrez briller une loi digne d'elle,
Dont le pouvoir s'étend sur les peuples divers,
Et que le ciel rendit commune à l'univers.
La nature établit trois principes durables,
Du devoir des mortels règles invariables :
L'un est cette équité qui, la balance en main,
Pèse d'un poids égal les droits du genre humain ;
De la séduction redoutable ennemie
Elle prévient l'erreur de Thémis endormie ;
L'autre est ce frein heureux que l'homme modéré
Oppose aux passions dont il est dévoré,
Ce calme de l'esprit qui conserve un cœur libre,
Et de l'égalité rassure l'équilibre ;
Le dernier est enfin ce sentiment flatteur
De notre âme qui s'ouvre aux dons du bienfaiteur,
La sensibilité de la reconnoissance
Qui, doublant le bienfait, double la jouissance :

Ces lois ont précédé celles que nos auteurs
Reçurent les premiers de nos législateurs ;
Qui les suit constamment écoute la nature ;
Qui les méprise est fou ; qui les trahit, parjure ;
Qui détruit leur pouvoir blesse l'humanité
Et brise tous les nœuds de la société.
Il est si naturel d'embrasser des maximes
Que l'intérêt commun doit rendre légitimes !
Spinosa pouvoit donc, par ce simple moyen,
Et distinguer le mal et concevoir le bien.
La vertu n'est qu'un nom ! Pourquoi donc l'innocence
A-t-elle sur nos cœurs conservé sa puissance ?
D'où vient qu'une bergère, assise sur les fleurs,
Simple dans ses habits, plus simple dans ses mœurs,
Impose à ses amans surpris de sa sagesse ;
Sévère avec douceur et tendre sans foiblesse,
Elle a l'art de charmer, sans rien devoir à l'art ;
Son devoir est sa loi, sa défense un regard
Qui, joint à la fierté d'un modeste silence,
Fais tomber à ses pieds l'audace et la licence ?
D'où vient qu'un villageois, assis sous cet ormeau,
Juge des différens qui naissent au hameau ?
Pauvre, foible et courbé sous le fardeau de l'âge,
Qui peut l'avoir rendu le roi du voisinage ?
Les pasteurs rassemblés viennent autour de lui
Chercher dans ses leçons leur joie et leur appui :
Eh ! ne voyez-vous pas qu'amant de la sagesse,

Il est juste sans faste et prudent sans finesse,
Et que, l'intégrité conduisant ses projets,
De ses concitoyens il s'est fait des sujets?
La vertu sous le chaume attire nos hommages :
Le crime sous le dais est la terreur des sages.
Qui foule aux pieds les lois, le trône et les autels,
Est l'opprobre du monde et l'horreur des mortels.
Dire que tout est bien, c'est dire aux parricides :
Frappez ; ensanglantez vos armes homicides ;
Sujets, révoltez-vous ; rois, soyez des tyrans ;
Fiers vainqueurs, insultez aux vaincus expirans :
C'est rompre tout lien, franchir toute barrière ;
C'est d'opprobre et de sang couvrir la terre entière.
Tout est bien, dites-vous ! Qui peut le concevoir
Est un monstre rebelle à la gloire, au devoir ;
Aussi froid pour l'honneur qu'insensible à la honte,
Est-il d'affreux excès, où sa fureur ne monte ?
Teint du sang de ses rois, teint du sang paternel,
Il se refuse encor le nom de criminel :
Aux meurtres, à l'inceste ajoutez le blasphême,
Enfoncez le poignard dans le sein de Dieu même,
Faites rougir l'honneur, la nature et l'amour,
Far des crimes nouveaux épouvantez le jour ;
Déjà tout votre sang se glace dans vos veines :
Mais son cœur est tranquille, et vos terreurs sont vaines.
O toi ! viens enchaîner ce monstre furieux,

Auteur de la vertu, descends du haut des cieux !
Pour confondre l'orgueil de ces sectes frivoles
Il faudroit un tonnerre et non pas des paroles.
Mais, hélas ! l'amour-propre égare leurs esprits ;
Contempteurs de la foudre, ils craignent le mépris.
Achevons d'éclairer l'adresse et l'imposture
Dont ils voilent l'horreur de leur morale impure :
« Faire Dieu créateur d'un monde malheureux
» Où les jours les plus purs sont des jours ténébreux,
» Où le travail, la faim, les pleurs et l'esclavage
» De la mort, qui les suit, offrent partout l'image,
» N'est-ce pas lui ravir l'amour et la bonté,
» Attributs éternels de la divinité ! »
Quoi donc ! vous refusez à ce juge équitable
Le pouvoir de punir un esclave coupable !
Et vous pensez que Dieu, prisonnier dans nos corps,
Partage nos douleurs, nos craintes, nos remords !
Vous êtes si surpris des malheurs de la terre,
Et vous y soumettez le maître du tonnerre !
Non, vous ne croyez pas à ces folles erreurs,
L'intérêt de tout homme est de sauver les mœurs.
Soutenez hardiment que les loix font le crime ;
Que, sans nos préjugés, tout seroit légitime ;
Qu'ainsi le bras sanglant d'un barbare assassin
Sans blesser la vertu se plonge dans mon sein :
Mais quel voile aurez-vous pour couvrir la misère
De Dieu même abreuvé d'une douleur amère,

Qui sent le fer aigu pénétrer dans son flanc,
Et le poison corrompre et dévorer son sang ?
Non, l'antique Straton ; non, Spinosa lui-même
N'ont jamais dans leur cœur adopté ce système :
Un Dieu les effrayoit : et n'osant le nier,
Ils ont à la nature osé l'associer.
Ainsi, pour étouffer un remord trop funeste,
L'orgueil leur fit admettre une erreur manifeste.
Mais le fier ennemi de la divinité
Voit tomber leurs écrits sans être épouvanté :
Il devoit peu de gloire à ces obscurs sophistes :
Il aime mieux armer les modernes Déistes,
Et nous prêcher un Dieu qu'on ne peut définir,
Trop grand pour se venger, trop bon pour nous punir;
Qui rempli de sa gloire, insensible à nos vices,
Regarde avec dédain nos foibles sacrifices.
Tel l'aigle impérieux, planant au haut des airs,
Des timides oiseaux méprise les concerts.

LE DÉISME.

CHANT SIXIEME.

ARGUMENT.

Le Déisme n'est qu'un Athéisme déguisé. Ce système, inventé par l'orgueil, est défendu par la volupté. Portrait de la volupté et de l'attrait. Exposition, réfutation du Déisme. L'orgueilleuse philosophie conduit au Pyrrhonisme et à l'Incrédulité.

L'athéisme, autrefois si fier et si superbe,
Humilié, proscrit, rampe aujourd'hui sous l'herbe :
Mais, par le châtiment, moins vaincu qu'effrayé,
Il ronge le carreau dont il est foudroyé ;
Et s'élevant encor du sein de la poussière,
Il vomit sur lui-même une vapeur grossière,
Qui déguise l'horreur de sa difformité
Et le rend dangereux avec impunité ;
C'est là, c'est dans le sein de la nuit la plus sombre
Qu'il enfante à loisir des systèmes sans nombre,
Que l'erreur aussitôt répand dans l'univers,
Et dont notre ignorance embrasse les travers :
C'est ainsi que, changeant et de nom et de formes,
Ce monstre vit toujours dans ses enfans difformes ;
Soit que, de la licence orateur dangereux,

Il abandonne tout au hasard ténébreux
Qui, du vaste univers architecte commode,
Produisit sans puissance et régla sans méthode ;
Soit que, ne gardant plus ni borne, ni milieu,
Il dise effrontément l'univers seul est Dieu,
La matière et l'esprit composent son essence,
Lui ravir un seul don, c'est borner sa puissance ;
Soit qu'enfin plus adroit et non moins dangereux,
Il s'écrie : O mortels, vivez, soyez heureux,
La nature y souscrit, Dieu même le commande,
Les plaisirs sont l'encens qu'à nos cœurs il demande...
Ciel ! quel funeste encens ! quels infâmes tributs !
N'offrez point vos plaisirs, mais offrez vos vertus ;
Apportez-lui des cœurs guidés par son exemple,
Tel est le pur encens qu'on brûle dans son temple.
C'est donc pour être heureux que les foibles mortels
Refusent à leur maître un culte et des autels !
Honteux de soutenir l'horreur de l'athéisme,
Mais fiers d'avoir levé l'étendard du Déisme,
Ils nous peignent un Dieu trop grand pour se venger
Sur d'humbles vermisseaux qui n'ont pu l'outrager :
Voilà sous quels dehors l'âme voluptueuse
Cache de ses erreurs la source tortueuse ;
Elle confesse en vain un Être créateur,
Cette foi chimérique est un voile imposteur
Qu'a tissu de ses mains l'adroite hypocrisie,

Et qui des passions nourrit la frénésie.
Le plaisir est le Dieu qu'on adore aujourd'hui ;
Mais le remord vengeur s'élève contre lui :
Il faut, pour écarter ce censeur trop austère,
De la religion changer le caractère,
D'une foi sainte et pure abaisser la grandeur,
Rejeter de ses lois l'auguste profondeur,
Et pour se délivrer de leur joug incommode,
Changer insolemment de Dieu comme de mode ;
Il faut de l'avenir anéantir l'espoir,
Et jouir du matin sans réfléchir au soir.
Il est une Vénus ; non celle qu'Idalie
Vit allaiter l'amour et nourrir la folie,
Que Neptune admira, que couronna Pàris,
Et que sous ses berceaux adoroit Sibaris ;
Mais celle qui remplit les airs, la terre et l'onde,
Fantôme du bonheur et Déesse du monde ;
Ses lois sont nos penchans ; ses armes, nos désirs ;
Ses biens, l'illusion ; ses chaînes, les plaisirs ;
Vivante dans nos cœurs, avec eux elle change ;
De nos goûts variés elle suit le mélange,
Paroît, en les guidant, ne pas les conseiller,
Et s'endort avec eux pour mieux les réveiller ;
Sous sa main, qui répand le fard de l'imposture,
Tout mal peut s'embellir, tout bien se défigure ;
Elle imprime avec art sur le front des vertus
Ce dégoût révoltant qui naît de leur abus ;

Tandis que dans les yeux de la fière licence,
Elle offre tous les biens qu'assure l'innocence;
Douce erreur ! dont l'espoir nous trompe et nous nourrit,
Donne de l'âme aux sens, et des sens à l'esprit;
Belle, mais dangereuse; aimable, mais frivole;
Telle est la volupté, notre fatale idole :
Invisible partout et présente en tous lieux,
Elle est tout ce qui charme et nos cœurs et nos yeux;
De la concupiscence esclave et protectrice,
Tout s'arrange ici bas au gré de son caprice;
Elle forme nos mœurs, règle nos actions,
Et soumet à ses lois nos fières passions.
« Pourquoi vous plaisez-vous à répandre des larmes,
» Mortels ? Ouvrez les yeux, dissipez vos alarmes;
» L'avenir est un songe, un fantôme effrayant,
» Dit-elle : qu'avez-vous à craindre du néant ?
» Et vous, du cœur humain aimable souveraine,
» Dangereuse beauté, redoutable Sirène,
» Qui dans vos foibles bras étouffez la raison,
» Comptez bien les momens de la jeune saison,
» Aimez en apprenant qu'ici bas tout vous aime,
» Soyez un Dieu pour nous, soyez-le pour vous-même;
» Esclave de la mode et non de la vertu,
» Oui, tout vous est permis puisque tout vous est dû. »
Voilà par quels discours et par quelles maximes
La volupté séduit tous ces esprits sublimes
Qui,

Qui, libres, disent-ils, du joug des préjugés,
D'une foule d'erreurs languissent assiégés.
Voilà la source impure où l'orgueilleux Déisme
Prit naissance et donna la vie au Pyrrhonisme.
L'erreur conduit au doute, et le doute à la mort.
Mais l'incrédule enfin, l'impie et l'esprit fort
Oseroient-ils d'un Dieu nier la providence?
Si Dieu ne gênoit pas leur fière indépendance,
S'ils étoient vertueux, craindroient-ils son pouvoir?
Leur incrédulité naît de leur désespoir;
Ils savent que le ciel, en profonds caractères,
Grava dans tous les cœurs des règles salutaires,
Qu'ils ont la liberté d'en observer les lois:
Mais le vice et l'erreur déterminent leur choix:
Ils cherchent vainement les antres les plus sombres,
Un œil infatigable en dissipe les ombres;
Ils voudroient obscurcir le jour qui les poursuit;
Leur doute vient du cœur, et non pas de l'esprit:
Dieu leur laisse entasser injure sur injure,
Leur foiblesse est certaine et sa vengeance est sûre;
Pourroient-ils se soustraire à son bras tout-puissant
Et franchir des enfers l'abîme renaissant?
Leur âme, assurent-ils, substance passagère,
Se perdra dans les airs comme une ombre légère;
Dieu la conservera pendant l'éternité
Pour punir par justice et sauver par bonté.
« Devant Dieu, disent-ils, que sont de vains atomes,

» Occupés en naissant à suivre des fantômes,
» A travailler sans cesse, en cherchant le loisir,
» A vivre dans les pleurs, en cherchant le plaisir ?
» Un roi, poursuivent-ils, sur son trône superbe,
» Laisse en paix s'égarer les insectes sous l'herbe,
» L'orgueil d'un vermisseau pourroit-il le blesser ?
» Quand on ne sauroit nuire, on ne peut offenser. »
Foible raisonnement d'une orgueilleuse secte !
Dieu fut le créateur de l'homme et de l'insecte ;
Dirigé vers un bien, créé pour une fin,
Chacun d'eux est soumis à son ordre divin ;
L'un, privé de raison, n'est jamais punissable ;
L'autre, libre, éclairé, peut devenir coupable ;
En remplissant le plan de la création,
L'un suit l'aveugle instinct, et l'autre la raison.
Dieu, père universel, veille sur chaque espèce,
Il soumet l'univers aux lois de sa sagesse ;
De l'homme elle s'étend jusqu'au vil moucheron :
Il falloit tout un Dieu pour créer un ciron !
Mais vous, qui prétendez que l'arbitre suprême
Ne peut être occupé, rempli que de lui-même,
Expliquez-nous ce Dieu que vous reconnoissez,
Ce Dieu trop peu connu puisque vous l'abaissez :
Que fait-il dans les cieux rayonnant de sa gloire ?
Quels soins, quels intérêts occupent sa mémoire ?
Au sommet de l'olympe arrêtés par respect,
Les astres, dites-vous, tremblent à son aspect ;

Ils n'osent, sans son ordre, entrer dans la carrière,
Ni franchir de ses lois l'immuable barrière :
Nous voici, disent-ils, ouvrez-nous les chemins,
Et laissez-nous encore éclairer les humains :
Dieu parle : et dans l'instant sur l'éternelle voûte
Les astres attentifs vont reprendre leur route ;
Et tous les élémens tranquilles et soumis
Respectent l'esclavage où sa main les a mis.
Quoi donc ! Il fait marcher la foudre et les tempêtes,
Les mondes lumineux qui roulent sur nos têtes,
Son compas immortel règle leurs mouvemens;
Est-il le Dieu des corps et non des sentimens ?
Content de nos vertus, insensible à nos vices
Il verroit du même œil nos divers sacrifices ?
Et le sang des taureaux, versé sur ses autels,
Auroit autant de prix que le cœur des mortels !
L'eau, par qui Mahomet efface les souillures,
Mériteroit autant que les pleurs des parjures !
Les soupirs de l'hostie immolée aujourd'hui
Ne pourroient l'honorer, ni monter jusqu'à lui !
Ah ! rejetez un Dieu dont la fausse sagesse
S'abandonne aux langueurs d'une oisive mollesse ;
Créateur sans dessein, juge sans équité,
Monarque sans puissance, et père sans bonté,
Des mortels pervertis il entend les blasphèmes
Et confond les vertus avec les vices mêmes :
Sous son règne indolent bientôt tout va changer ;

Le bien s'y fait sans gloire, et le mal sans danger ;
L'audace autorisée entraîne la licence ;
Et l'équité sans glaive est aussi sans balance.
Mais toi, fantôme obscur de la Divinité,
Qui, pour charmer l'ennui de ton oisiveté,
Ou peut-être exercer ta puissance féconde,
Fis naître, d'un seul mot, et le temps et le monde,
Pourquoi par des liens, flexibles et si forts,
As-tu de ton ouvrage affermi les ressorts ?
Pourquoi fis-tu sortir sa profonde harmonie
De la simplicité, cet enfant du génie ?
Falloit-il distinguer le règne des saisons,
Tirer du même sein les fruits et les poisons,
Les remèdes, les maux, les besoins, l'abondance,
Le tumulte éclatant et le morne silence,
Accidens, dont l'accord si juste et si nouveau,
De ce grand univers nuancent le tableau ?
Pourquoi nous donnois-tu de si vastes lumières,
Si tu vois sans courroux nos erreurs meurtrières ?
Pourquoi dans notre cœur, tristement abattu,
Conserver et nourrir ces restes de vertu,
Ces remords dont la voix épouvante le crime
Et souvent de son sein arrache la victime ?
Quoi donc ! quand tu créas ce monde industrieux
Tu ne voulois qu'offrir un spectacle à tes yeux,
Contempler les acteurs de ce vaste théâtre,
Regarder d'un même œil le Chrétien, l'Idolâtre,

Le Mage, le Bramine et le Bonze orgueilleux,
Du grand Confucius les disciples nombreux,
L'Américain soumis aux Dieux de Zoroastre,
Le Guèbre humble et tremblant à l'aspect du grand astre,
Les sages éclairés, les savans éblouis,
Les Nérons, les Cromwels, les Titus, les Louis ?
Aussi foible censeur des excès et des crimes
Qu'approbateur muet de nos vertus sublimes,
Pourquoi nous créas-tu ? Pourquoi si vigilant,
Ton bras arrête-t-il le glaive étincelant
Dont la fatale mort tranche nos destinées ?
Tu caches dans ton sein le fil de nos années :
Et sans toi, ces esprits dont les douces chaleurs
Font des roses du teint éclore les couleurs,
Et qui, rendant aux nerfs la force et la souplesse,
Dans l'hiver de nos ans ramènent la jeunesse,
Ces esprits, trop hâtés ou trop lents dans leurs cours,
Détruiroient au berceau la trame de nos jours ?
Pourquoi, partant de dons, mériter nos hommages,
Si, père également et des fous et des sages,
Tu n'exiges de nous ni devoirs, ni tributs,
Et méprises enfin jusques à nos vertus ?
Un Dieu qui ne hait rien, un Dieu que rien ne touche,
N'est en effet qu'un monstre insensible et farouche !
Qu'on ne me vante plus ton oisive bonté !
Laisser à nos penchans un cours illimité,

Au crime audacieux abandonner les rênes,
Ne l'effrayer jamais par la crainte des peines,
Est-ce aimer les mortels ? Dis que c'est les punir :
C'est rompre tous les nœuds dont tu crus les unir ;
C'est de leurs propres mains déchirer leurs entrailles,
Et des flots de leur sang inonder leurs murailles !
Es-tu moins ennemi, moins vengeur des forfaits
Que ceux qui lâchement ont gémi sous leurs faix ?
Demande quel supplice un criminel endure
Lorsqu'au fond de son âme il entend la nature
L'appeler fourbe, lâche, envieux, imposteur,
Et surtout infidèle aux lois de son auteur ?
Si la mort est le terme où finit la justice,
C'en est fait ! l'univers voit triompher le vice ;
L'avenir n'offre plus un tribunal armé,
Effroi de l'oppresseur, espoir de l'opprimé.
Insensible témoin des crimes de la terre,
Dieu laisse au gré des vents promener son tonnerre !
Quoi donc ! est-il moins pur, ou moins juste que nous ?
La justice nous garde et nous dirige tous ;
Le zèle de nos rois lui consacra des temples,
Où l'exacte équité, bien moins que les exemples,
Des sénateurs zélés qui dictent ses arrêts,
Des vertus dans nos cœurs assurent le progrès :
Vous seul, ô Dieu puissant ! spectateur de nos crimes,
Par leur impunité les rendrez légitimes !
Vous, lumière, sagesse, innocence, bonté,

Sourirez dans les cieux à notre iniquité ;
Tandis que les mortels, même les plus féroces,
Punissent les forfaits par des tourmens atroces,
Et qu'un crime conçu produit plus de remords
Qu'un acte vertueux ne nous coûte d'efforts !
Fille des passions, vaine philosophie,
Dont l'homme en même temps s'enivre et se défie,
Vous annoncez la paix, vous chantez le bonheur,
Et vous portez le trouble et la mort dans le cœur !
Vos plaisirs, enchaînés à l'aile du mensonge,
Brillent comme un éclair et passent comme un songe ;
Vous ôtez à l'honneur sa noble impulsion ;
Sans l'immortalité, plus d'émulation ;
Le courage s'éteint, la mollesse respire
Et le génie actif a perdu son empire.
Vainement aujourd'hui des esprits plus adroits
De l'immortalité rétablissent les droits ;
Notre âme, après la mort, vertueuse ou coupable,
Doit jouir, disent-ils, d'un sort presque semblable ;
Quelle erreur ! Si l'on croit à l'immortalité
Pourroit-on, sans rougir, croire à l'impunité ?
Si l'on dit que l'esprit meurt avec le corps même,
Du matérialisme on reprend le système.
L'espoir est le seul bien des cœurs infortunés :
Ce ciel doit un enfer aux vices couronnés :
Ce salutaire effroi, cette juste espérance
Troublent le crime heureux, rassurent l'innocence ;

De leurs impressions étouffer le pouvoir,
C'est livrer l'univers au crime, au désespoir;
C'est enlever à Dieu la bonté, la justice,
Et de tous ses desseins renverser l'édifice.
Mais, hélas! du bonheur le trône est abattu!
Mortels, il est encore au sein de la vertu:
C'est là qu'il établit un empire durable,
De la foible innocence asile favorable;
C'est là que l'homme juste apprend à concevoir
Que tous les vrais plaisirs sont enfans du devoir.
Comme on voit, au moment où règnent les ténèbres,
Où la nuit couvre l'air de ses voiles funèbres,
Un feu pâle et tremblant, émané du tombeau,
Présenter de la mort le lugubre flambeau;
A sa triste lueur tous les oiseaux nocturnes
Remplissent les déserts de leurs chants taciturnes;
Le voyageur craintif, de sa route écarté,
Voit luire devant lui cette vaine clarté,
Il y vole, elle fuit, il la joint, elle échappe;
Mais, toujours attiré par l'éclat qui le frappe,
A travers les rochers et les ravins affreux,
Il suit obstinément ce guide dangereux;
La flamme disparoît sur le bord d'un abîme,
Et le gouffre écumant engloutit sa victime.
Ainsi quand de nos sens le voile ténébreux
Obscurcit de l'esprit les rayons lumineux,
Lorsque des passions la flamme mensongère

Fait luire devant nous sa clarté passagère,
Nous quittons la vertu, non sans quelque terreur,
Pour suivre aveuglement le faux jour de l'erreur;
Elle guide nos pas aux bords des précipices,
Et nous entraîne enfin dans le gouffre des vices.

Le Déisme est tombé de son char triomphant:
C'est en vain que l'orgueil l'exalte et le défend;
Sur sa chûte en secret il verse encor des larmes;
Mais, toujours intrépide, il choisit d'autres armes:
Déjà du Pyrrhonisme arborant le drapeau,
A l'évidence même il ôte le flambeau,
Et charmé d'une erreur, si facile à détruire,
Il aime mieux encor douter que de s'instruire.

LE PYRRHONISME.

CHANT SEPTIEME.

ARGUMENT.

Tableau du Sceptique mourant. Réfutation de l'ancien et nouveau Pyrrhonisme. Objection des Sceptiques. Portrait de Bayle. L'orgueil n'ayant pu détruire la Religion par le Pyrrhonisme et l'Incrédulité, veut la défigurer par l'Hérésie.

La nuit d'un voile épais enveloppoit les cieux,
Et l'ange du sommeil avoit fermé mes yeux,
Quand sur un char paré de l'éclat des étoiles
Je vis la vérité sans nuage et sans voiles;
Le silence et le temps lui frayoient un chemin;
L'étude la suivoit un compas à la main;
Une foule d'erreurs, à sa voix étouffées,
De son char lumineux augmentoient les trophées:
Lève-toi, me dit-elle. A l'instant transporté,
Je me vois, non sans trouble, assis à son côté.
Le char vole. « Il est temps que l'univers connoisse
» Où l'esprit a puisé sa force, ou sa foiblesse:
» Regarde ce mortel qu'un Pyrrhonisme affreux
» Rendoit depuis long-temps impie et malheureux;
» Devenu zélateur du culte véritable:

» Vois le pouvoir du vrai ; vois l'erreur de la fable. »
Elle dit. J'aperçois sous un humble berceau
Un jeune homme éclairé par un pâle flambeau :
Il expire : à ses pieds une femme troublée
Soutient entre ses bras sa tête échevelée ;
Sur son front, assiégé des ombres de la mort,
La jeunesse aux abois fait un dernier effort.
Il se lève, il s'écrie, et ses mains convulsives
Voudroient rompre les nœuds qui les tiennent captives ;
Le cristal de son œil rougit de mille feux ;
Une foible sueur coule dans ses cheveux :
Il retombe, il palpite, et sa voix pénétrante
Rejette les secours d'une beauté mourante
Qui voudroit de l'amant, qu'elle mouille de pleurs,
S'approprier les maux et ravir les douleurs.
« Laissez-moi, lui dit-il, je touche au dernier terme...
» Mon corps est accablé... mais mon esprit est ferme...
» Hélas ! auriez-vous cru qu'au sein de nos amours
» La mort osât trancher le fil de mes beaux jours !
» La mort ! nom odieux, dont frémit la nature :
» Mais enfin c'est un nom qu'inventa l'imposture ;
» Des frayeurs de l'enfer mon esprit dégagé
» Ne craint que la douleur, et non le préjugé.
» O douleur ! laisse-moi ; tu consumes mes veines,
» Un moment de ton règne est un siècle de peines :
» Douter, souffrir, mourir, quel sort humiliant !

» Mais la terre s'éloigne, et je touche au néant ;
» L'astre du jour recule, et je perds sa lumière ;
» Entre le monde et moi quelle immense barrière !
» Tout me fuit ; jusqu'à vous qui possédiez mon cœur !
» Terre, jeunesse, amour, arrêtez.... quelle erreur !
» Je suis, je vois, je sens, je veux et je raisonne,
» Mon amante est ici : c'est moi qui m'abandonne,
» Une terreur secrète a dérangé mes sens :
» Mais quel surcroît de maux ! quels transports renaissans !
» Ah ! s'il étoit un Dieu ! quel trouble ! je m'égare :
» Croyez qu'il n'en est point ; il seroit trop barbare
» De jouir si long-temps des maux que j'ai soufferts ;
» Pour effrayer le peuple on creusa les enfers :
» Un Dieu ! Pourquoi ce nom m'arrache-t-il des larmes !
» Pourquoi réveille-t-il mes premières alarmes !
» Ma raison l'a proscrit, et mon cœur l'a chassé :
» Quelle flamme à mes yeux éclaire le passé !
» J'adorois, j'aimois Dieu ; mais l'amour de moi-même
» A détruit dans mon cœur son empire suprême :
» Le plaisir et l'amour m'ont promis dans vos yeux
» Les biens que je perdrois en renonçant aux cieux ;
» Ils ont trompé l'espoir de mes vœux infidèles,
» Entre le ciel et nous ils étendoient leurs ailes :
» Mais le trait de la mort tout-à-coup m'a percé ;

» Coupable dans vos bras je tombe renversé :
» Je voudrois éviter un aveu qui vous blesse :
» Mais Dieu, plus fort que moi, brille dans ma foiblesse ;
» Il étouffe mes cris, enchaîne mes efforts,
» Et s'annonce à mon cœur par la voix des remords.
» Achève, Dieu puissant, de frapper ta victime ;
» Dévore par ton feu le germe de mon crime ;
» Irriter mes douleurs, c'est hâter mes plaisirs :
» Que ma foi dans ton sein emporte mes soupirs !
» Mon âme vole à toi ; mon corps vole après elle ;
» Ils s'offrent aux rayons de ta gloire immortelle :
» Épure-les tous deux ! Tu combles tes bienfaits ;
» Tu me frappes ; je meurs, mais je meurs dans la paix. »
A ces mots il succombe : et l'amante éclairée
Offre à Dieu les remords dont elle est déchirée :
L'air s'entr'ouvre et reçoit cet encens précieux.
Je m'éveille et le char s'envole dans les cieux.

Telle est des passions l'influence ordinaire :
Le doute de l'impie est toujours volontaire :
On méprise les flots tant qu'on est dans le port ;
Mais on perd son audace à l'aspect de la mort.
Combattre l'évidence est une foible gloire ;
La honte est de douter : le bonheur est de croire.

Laissons donc s'égarer dans l'ombre de la nuit
Le doute universel, par lui-même détruit.
Pyrrhon osa douter de sa propre existence,
De tous nos sentimens étouffer l'évidence ;

Mais dans le doute même il étoit assuré
Que son esprit superbe, ignorant, égaré,
Rejetoit constamment les secours de l'étude,
Et qu'il croyoit du moins à son incertitude.
Le doute est défini l'embarras passager
De l'esprit qui perçoit et qui craint de juger.
Mais cette crainte enfin, vague ou déterminée,
Démontre avec clarté que notre âme bornée
A besoin d'examen pour juger sainement.
Un Grec osa jadis nier le mouvement!
Le Portique attentif écoutoit son sophisme
Et buvoit à longs traits l'erreur du Pyrrhonisme;
Un sage détrompa le portique ébloui,
Au lieu de disputer, il marcha devant lui.
De ce Grec insensé méprisons la manie,
Et livrons son système à sa propre folie.
Mais, dédaignant le père, enchaînons les enfans,
Proscrivons, flétrissons les écrits triomphans,
Dont Montaigne, Lamothe * et Bayle leur émule
Empoisonnent l'esprit du vulgaire crédule.
Bayle, qui de ce siècle est le nouveau Pyrrhon,
Libre comme Pétrone, instruit comme Varron,
Des vices de nos cœurs flatte la tyrannie
Et prête aux passions le feu de son génie;
Qui l'écoute, entraîné dans un doute profond,

* Lamothe le Vayer.

Erre sur une mer sans rivage et sans fond ;
Tout devient, par son art, incertain et probable ;
L'erreur change en ses mains et devient soutenable ;
Ce peintre, séducteur avec aménité,
Prodigue le mensonge, et tait la vérité,
A la philosophie unit le badinage,
Enivre la raison d'un doux libertinage :
Eh ! comment échapper à son stile vainqueur ?
Qui fait rire l'esprit est le maître du cœur ;
Ce n'est pas la raison qui rend l'homme incrédule ;
Le solide plaît moins qu'un piquant ridicule :
L'esprit a prévalu sur le raisonnement ;
Un bon mot en ce siècle est un fort argument.
De toutes les erreurs par l'orgueil inventées
Nulle n'étoit encor digne des vrais Athées ;
Le doute leur manquoit, ce doute immodéré
Qui dégrade notre âme et sappe par degré
Les mœurs, les lois, les arts, les vertus des grands hommes ;
Trouble l'ordre et la paix de la sphère où nous sommes ;
Nous rend foibles, hardis, superbes, nonchalans ;
Et place l'ignorance au trône des talens.
Qui ne voit d'un coup d'œil l'erreur de ce système ?
Ouvrage de l'orgueil, il détruit l'orgueil même,
Disperse, anéantit les trésors fortunés
Dans le sein de l'étude à grands frais moissonnés ;

Les auteurs trop fameux du nouveau Pyrrhonisme
Nous plongent sourdement au sein de l'Athéisme ;
Et, de l'ordre public brisant tous les liens,
Nous enlèvent l'espoir, ce dernier de nos biens.

« Quelle route tenir dans cette nuit obscure
» Qui règne d'âge en âge et couvre la nature ?
» Le flambeau qui nous luit offre divers rayons ;
» Pour peindre un même objet, quel amas de crayons !
» Quelle diversité ! quels étranges contrastes !
» Quel centre réunit des lumières si vastes ?
» L'homme marche sans guide, et, toujours incertain,
» Il établit le soir et détruit le matin ;
» Son génie appauvri s'épuise en découvertes ;
» Et nos foibles trésors sont les fruits de nos pertes :
» La mer s'enfle, s'émeut par les vents opposés,
» Image des auteurs follement divisés :
» Ils ont cru nous tracer des règles immortelles,
» Tandis qu'ils n'ont saisi que des erreurs nouvelles.

» Voyez, par un ruisseau, deux états séparés ;
» L'onde admire en fuyant des hommes égarés
» Qui, différens d'habits ainsi que de visages,
» Enseignent d'autres lois, suivent d'autres usages ;
» Le ruisseau s'en étonne et dans son lit constant
» Il insulte aux erreurs de ce monde flottant.

» Ouvrez des écrivains les brillans sanctuaires,
» Lieux où les nations en divers caractères
» Déposent leur esprit sur le vélin tracé ;

» Où le présent est peint, ainsi que le passé ;
» Qu'y verrez-vous ? des fous, des flatteurs, ou des traîtres.
» Qui, de la vérité s'étant rendus les maîtres,
» Guidés par leurs penchans, ou par leurs intérêts,
» Altèrent sa splendeur, ou déguisent ses traits :
» Aux préjugés reçus chaque âge sacrifie :
» Le doute est le seul bien que la philosophie
» Puisse assurer à l'homme avide de savoir.
» Croire, c'est se tromper; chercher, douter, c'est voir;
» L'histoire est un cahos, l'éloquence un problême,
» La physique un roman, la nature un emblême,
» Les marbres, les tableaux, sur l'univers épars,
» Prouvent moins la beauté que le vice des arts ;
» Ils s'offrent embellis du voile de l'adresse :
» Mais l'ignorance perce et marque leur foiblesse :
» Qu'on nous montre ici bas la vraie autorité
» Qui captive l'orgueil de l'esprit indompté ;
» Quel principe constant force à la reconnoître ?
» Est-ce l'enthousiasme, ou la fureur d'un prêtre
» Qui dispose à son gré de l'empire des cieux,
» Qui réveille, assoupit la colère des Dieux ;
» Aux cris de la raison oppose des mystères
» Et traite leurs censeurs de monstres réfractaires,
» Que le feu du tonnerre auroit dû consumer,
» Si le bras qui le lance eût daigné l'allumer ?
» Toute religion à l'homme est impossible ;

» Elle n'offre à nos yeux qu'un objet invisible ;
» Elle demande un cœur, elle exige un encens
» Que la nature doit au plaisir de nos sens :
» Pourquoi donc préférer les trompeuses ténèbres
» Qu'ont répandu jadis douze prêtres célèbres
» Aux faciles douceurs du beau jour qui nous luit,
» Au charme de saisir la volupté qui fuit ? »

De nos Pyrrhoniens tel est l'affreux langage :
Vérité triomphante, écarte le nuage,
Allume le flambeau qui va les éclairer ;
Déchaîne le lion qui va les déchirer !

En vain du Pyrrhonisme on répand l'imposture ;
Un doute universel n'est point dans la nature :
Elle nous porte à croire et non pas à douter.
Quel principe inconnu pourroit donc exciter
Un sentiment contraire à l'esprit trop crédule,
Un sentiment enfin impie et ridicule ?
L'orgueil en fut le père, ainsi que l'instrument ;
Les passions du cœur en sont le fondement.

Tout juge doit d'abord assurer sa balance,
Discuter, constater, peser la vraisemblance ;
Ce doute volontaire, à l'esprit étranger,
Ne jette sur le vrai qu'un voile passager ;
Réfléchi, libre et sage, il mesure, il compare,
Il refuse, il accorde, il unit, il sépare,
Et ramène sans cesse un esprit emporté
Au sein de la méthode et de la vérité.

Mais quand le cœur commande à notre incertitude,
Que le moindre intérêt préside à notre étude,
On découvre bientôt que, fier ou paresseux,
L'homme ne peut long-temps lutter contre ses vœux;
Qu'il croit avec ardeur à l'objet qu'il désire,
Mais, qu'injuste agresseur, il s'élève, il conspire
Contre la vérité qui condamne ses goûts;
Nos penchans, nos désirs sont des tyrans pour nous.
Ainsi quand on proscrit les sciences, l'histoire;
Que des arts, des talens on étouffe la gloire;
Que d'un pied dédaigneux on foule les autels,
Et qu'on éteint l'encens qu'y brûlent les mortels,
On ne rejette alors des vérités trop claires
Que pour se dérober à des lois salutaires,
Dont la solidité se feroit trop sentir
Si l'âme à leur rigueur avoit pu consentir:
La honte de plier sous un joug légitime,
L'effort de renoncer aux douceurs de son crime,
Excitent l'incrédule à secouer ses fers;
S'il les redoutoit moins, il croiroit aux enfers;
Retranchez les tourmens, laissez-lui tous ses vices,
Rassasiez son cœur d'un torrent de délices;
Les mystères alors cessent d'être confus,
Dieu caché sur l'autel ne l'embarrasse plus.
Mais si vous conservez un trône invariable,
Où l'innocent assis confondra le coupable,
Pour sauver les plaisirs où son cœur est plongé,

De la Religion il fait un préjugé,
Il détruit le pouvoir des lois les plus antiques,
Alors il combattra, rendra problématiques
Jusques aux vérités qui frappent tous les yeux;
L'autel sera sans prêtre et les temples sans Dieux;
L'insensé se croira couvert d'un nouveau lustre
Si la vertu gémit, si le crime est illustre,
Si le culte divin tombe défiguré,
Si l'homme est plus coupable, et Dieu moins adoré.
Vous doutez si l'esprit, captif dans sa carrière,
Sur les objets divers porte assez de lumière;
Il faut donc hors de vous lui trouver un appui,
Consulter dans le ciel l'astre qui s'offre à lui.
Le doute suit les pas des sciences humaines:
Ouvrez donc par la foi des routes plus certaines;
L'esprit vous a trompés, cherchez Dieu, non l'esprit;
L'un a blessé vos cœurs et l'autre les guérit.
Soleil, divin flambeau, qui répands dans ta course,
Qui prodigues tes feux sans épuiser leur source,
Qui pénètres la terre et colores les airs,
Astre dont la clarté suffit à l'univers,
Je connois tes effets, j'ignore ta nature,
Je te sens, je me perds dans ta lumière pure;
Si l'œil est éclairé, l'esprit est confondu;
Dans ton foyer brûlant je m'égare éperdu;
Honteux de ne pouvoir te saisir, te comprendre,
Faut-il qu'en un tombeau résolu de descendre,

Je renonce aux splendeurs de ta vive clarté
Pour jouir d'une triste et sombre obscurité ?
Grand Dieu ! dont le soleil n'est que la foible image,
Ta puissance étincelle à travers ton ouvrage :
Mais, plus je sens le poids de ton bras créateur,
Moins je puis de ton être atteindre la hauteur ;
Lassé d'approfondir ton sein impénétrable,
Faut-il que je préfère à ta loi secourable
Un conducteur aveugle, un guide infortuné
Qui prétend être libre, et qui marche enchaîné ?
Faut-il que du présent adorateur frivole
Je perde l'avenir pour l'instant qui s'envole,
Et que, d'Anacréon disciple libertin,
J'abandonne au hasard ma gloire et mon destin ?
Quoi ! l'homme raisonneur, et si peu raisonnable,
Ne comprendra jamais que, fini, périssable,
Il ne peut manier ce compas immortel
Qui mesure à la fois l'infini, l'éternel !
Dieu seul peut à son choix dispenser les lumières
Et les approprier à nos foibles paupières.
Douter de ce qu'on voit par ce qu'on ne voit pas,
C'est le raisonnement des fous et des ingrats.
« Mais est-il, direz-vous, si facile de croire ?
» L'avenir est caché dans la nuit la plus noire ;
» Un voile impénétrable enveloppe mes yeux ;
» La foi que l'on m'ordonne est un présent des cieux,
» Elle est le libre effet du Dieu qui la commande ; »

Oui, mais pour l'obtenir il faut qu'on la demande;
Que, malgré le bonheur résultant de ses lois,
On ne s'obstine pas à rejeter sa voix;
Chérissez moins les nœuds d'une chaîne infamante;
Qu'en vous l'orgueil s'abaisse, et la vertu s'augmente;
Que de l'amour du bien vos cœurs soient enivrés;
Soyez humbles, soumis, justes, et vous croirez.

Les nuages sacrés, les sublimes mystères,
Dont l'Éternel couvrit ses préceptes austères,
Par leur pure lumière et leur obscurité,
Assurent sa justice, annoncent sa bonté.
Dieu plus voilé m'échappe, et mon cœur insensible
Éteint les feux mourans d'un amour impossible;
Le ciel plus élevé se perd à mes regards,
Et mon œil affoibli se couvre de brouillards:
Dieu visible m'entraîne où brille sa lumière;
Pour voler dans son sein il n'est plus de barrière;
Je m'y plonge, il m'attire, et mon activité,
En montrant son pouvoir, détruit ma liberté.
Il falloit donc, ô Dieu! que ta brillante image
Affoiblit ses rayons au travers d'un nuage;
Pour rendre l'homme libre il falloit te cacher,
Et lier le mérite au soin de te chercher.

Quand j'observe ces nuits si pures, si tranquilles,
Où le ciel est semé d'escarboucles mobiles,
Où la lune annonçant le calme et la fraîcheur,
Ranime l'univers par sa douce blancheur,

Je sens d'un saint respect mon âme pénétrée ;
Mon œil embrasse l'arc de la voûte azurée ,
Des astres de la nuit admire la splendeur ,
De l'empire des airs mesure la grandeur ,
Et , se perdant enfin dans cet espace immense ,
S'arrête et se confond où l'infini commence.
Mais l'esprit, plus perçant, découvre au haut des cieux
Ce monarque éternel qui se voile à mes yeux.
Si mes regards charmés s'abaissent sur la terre ,
J'y vois l'ordre et la paix naître au sein de la guerre.
J'y vois le mouvement , fécond et destructeur ,
Porter avec la mort un germe créateur ;
Tout périt , tout renaît , tout languit , tout s'anime ,
Tout marche sur un plan uniforme et sublime ;
Le monde , invariable et toujours varié ,
Ne rompt jamais les nœuds dont le ciel l'a lié :
Les montagnes , les bois , les lacs , la mer profonde ,
M'annoncent de concert le souverain du monde ;
Je lis son nom gravé sur la terre et sur l'eau ;
Et tout , jusqu'à l'atome , est marqué de son sceau.
Cette foi de nos cœurs , cette intime assurance
Réveille le courage et nourrit l'espérance ;
Par elle l'avenir nous ouvre un ciel serein :
Nés de Dieu , chaque instant nous ramène à son sein ;
Tels les fleuves , lassés de leur pénible course ,
Enfantés par la mer , retournent à leur source.
La foi double nos biens , en les rendant plus purs ;

Elle éclaire, embellit nos jours les plus obscurs :
La foi compense tout ; et sa main libérale
De l'inégalité sait remplir l'intervalle.
Croire, c'est vivre heureux, c'est jouir en effet
Et du bien qu'on espère et du bien que Dieu fait.
Quel bonheur de penser, de sentir et de croire
Que, né dans la poussière, on marche vers la gloire !
Que, si le corps périt, l'âme échappe à la mort ;
Et que Dieu, non les rois, dispose de son sort !
Douter, c'est endurer les tourmens de Tantale ;
C'est perdre tous les biens que la nature étale ;
C'est vivre sans jouir ; c'est ramper tristement ;
C'est déchirer son âme et mourir lentement.
Le doute au cœur de l'homme arrachant l'espérance,
Empoisonne la joie, irrite la souffrance,
Et n'offre à nos regards qu'un abîme effrayant
Où la mort nous conduit et nous livre au néant !
Quel abus de l'esprit dans le siècle où nous sommes !
Est-ce donc pour douter que Dieu créa les hommes ?
Sa féconde lumière assure tous nos pas ;
Le doute a des périls, et la foi n'en a pas.
Mais la crédulité n'a-t-elle point d'entraves ?
Les hommes sont-ils faits pour penser en esclaves ?
Non : avant que de croire on doit examiner ;
Mais l'examen fini, cessons de raisonner.
Si l'erreur est le fruit du doute fanatique,
Le vrai sort plus brillant du doute méthodique :

Ainsi

Ainsi d'antiques bois par le fer reproduits,
Poussent des rameaux verts qui se couvrent de fruits.
Ne permets plus, grand Dieu! que les mortels s'égarent!
Fais tomber devant toi les murs qui nous séparent!
Nos doutes sont enfans de nos divisions,
Et toutes nos erreurs naissent des passions.
De l'incrédulité les remparts sont en poudre:
S'il en subsiste encor, j'y porterai la foudre.
Sainte Religion, vos temples abattus
Vont être relevés par la main des vertus:
Que l'orgueil frémissant enfante l'hérésie;
Que du libertinage il arme la furie;
Que, par le souffle impur de l'indocilité,
Il redonne la vie à l'incrédulité,
Qu'il présente aux mortels l'appas de l'Optimisme,
L'insociable erreur du superbe Égoïsme,
Les songes, les écarts d'un esprit égaré,
Et des fantômes vains d'un cœur désespéré!
De tous ces fiers dragons j'écraserai la tête,
Et du monde éclairé Dieu fera la conquête.
Muse, venez encor, par vos douces chaleurs,
Dans des champs si déserts faire naître des fleurs!

L'HÉRÉSIE.

CHANT HUITIEME.

ARGUMENT.

L'orgueil arme l'Hérésie dès la naissance du Christianisme. L'Hérésie est la cause principale de la décadence et de la chûte de l'empire d'Orient. Portrait de Mahomet. En différens temps l'Hérésie a déchiré les états de l'Europe. Éloge du Cardinal de Fleury. Danger de la nouveauté.

Elles ne règnent plus ces sectes infidèles
Qui lançoient contre Dieu leurs flèches criminelles :
L'Athée anéanti, le Déiste éperdu,
Pyrrhon persuadé, Spinosa confondu
Ne laissent après eux que de foibles sectaires,
Du joug de la raison ennemis volontaires.
Mais il reste toujours des armes à l'orgueil ;
Dans la vérité même il nous cache un écueil :
Défenseur simulé du culte véritable,
S'il abjure un moment les erreurs de la fable,
Si dans le sanctuaire il porte un pied tremblant,
On le verra bientôt novateur turbulent,
Précédé par la ruse et suivi par la force,
Lever avec éclat l'étendard du divorce ;
De l'Église naissante assaillir le vaisseau,

Obscurcir de la Foi le céleste flambeau,
Au vainqueur de la mort disputer la puissance,
Altérer, avilir, confondre son essence,
Partager le pouvoir entre l'enfer et Dieu,
Réveiller la magie expirante en tout lieu!
Unir, associer l'or pur avec l'argile,
Le mensonge et le vrai, l'erreur et l'Évangile.
Patriarches, pasteurs, ministres de la Foi,
Du fond de vos tombeaux tournez les yeux sur moi:
Vous, Pontifes sacrés de la nouvelle Rome,
Vous, Vicaires du Christ et serviteurs de l'homme,
Confiez à ma main ces redoutables traits
Que le fiel ni le sang ne souillèrent jamais.
Je ne viens point briser des lances inutiles
Contre un monstre accablé sous le poids des Conciles,
Ramasser les carreaux que vous lanciez sur lui,
Ni joindre à vos décrets mon impuissant appui.
De nos jours, comme alors, l'erreur est terrassée;
Dieu s'est fait voir à Trente, ainsi que dans Nicée;
Au pontife d'Hippone il donna des rivaux,
Arma les Bossuets, suscita les Arnauds *;
Ses yeux, toujours ouverts, veillent sur son Église.
Un objet différent guide mon entreprise:
Je veux au fanatisme arracher le bandeau,
Éclairer, démasquer l'erreur en son berceau;

* Ouvrages de Bossuet et d'Arnaud contre les Protestans.

Démontrer qu'en tout temps les fiers hérésiarques
Ont soulevé le peuple, ont trahi les monarques ;
Et qu'enfin l'hérésie entraîne sur ses pas
La ruine des mœurs, la chûte des états.
Oracles de l'Église et lumières du monde,
Venez guider mes pas dans cette nuit profonde,
Et pour mieux retracer vos exploits éclatans
Ouvrez à mes regards les archives du temps.
L'Église des chrétiens, à peine à son aurore,
Croissoit dans le silence et commençoit d'éclore,
Quand l'orgueil, endormi dans le sein de l'erreur,
S'éveille, voit la Croix, et pâlit de fureur ;
Il se joint à l'instant à ce monstre livide,
A ce monstre jaloux, insatiable, avide,
Qui ronge la vertu qu'il ne peut déchirer,
Et noircit les talens qu'il craint de célébrer :
Fier de cette union, l'orgueil étend ses ailes
Et fond comme un éclair dans le cœur des fidèles ;
Il y trouva la foi, la paix, la vérité ;
Il y sema le trouble et l'indocilité.
On vit naître aussitôt la discorde et le schisme,
L'enthousiasme ardent, et le noir fanatisme
Qui ne connoît ni frein, ni digue, ni rempart,
Sur les marches du trône aiguise son poignard ;
Frappe sans discerner, ni compter les victimes,
Et croit servir le ciel en entassant les crimes ;
Il traîne sur ses pas la superstition

Qui présente son glaive à la Religion.
Ainsi dans un moment le vaisseau de l'Église,
Voguant avec effort sur une mer conquise,
Renferma dans son sein d'orgueilleux matelots,
Plus à craindre pour lui que les vents et les flots :
Ivres du vain espoir de s'arroger l'empire,
Ils briguent sourdement le timon du navire,
Corrompent l'Évangile, en voulant l'éclaircir,
Et surchargent son joug, en pensant l'adoucir.
Qui croiroit que la Foi dans ces siècles de grâce,
Eût pu dès sa naissance être en butte à l'audace
De ces mêmes Chrétiens qu'elle entraînoit au port,
Triomphans de l'erreur et vainqueurs de la mort ?
Qu'on eût joint l'Évangile aux songes hébraïques ?
Qu'on eût ressuscité les fables chaldaïques ?
Ainsi que Zoroastre admis deux créateurs,
Ainsi que Pythagore annoncé deux moteurs ?
Que la mysticité qui s'exalte et s'embrase,
Eût quitté la prière en faveur de l'extase,
Du corps et de l'esprit rompu tous les accords,
Et pris le corps pour l'âme et l'âme pour le corps !
Misère des humains ! ô délire, ô foiblesse !
Leurs écarts sont toujours voisins de leur sagesse !
D'un abîme profond l'homme à peine sorti
Retombe dans le gouffre, y demeure englouti.
Voyez dans ce vallon bouillonner deux fontaines ;
L'une, en se divisant, fertilise nos plaines

Et répandant ses eaux sur un sable argenté,
Rajeunit la nature et nourrit la santé ;
Tandis que dans le sein d'une terre fangeuse
L'autre, roulant à peine une onde limoneuse,
Va se perdre et croupir dans un marais bourbeux,
De la froide couleuvre asile dangereux.
Ainsi l'on voit sortir du sein de la nature
La vérité brillante et la noire imposture :
Ainsi de siècle en siècle un esprit infernal
A la source du bien ouvre une route au mal.
Mais toutes ces erreurs que l'orgueil éternise,
Attaquoient vainement la barque de l'Église ;
Elles venoient bientôt ramper sous cette Croix
Qui devoit s'élever sur le trône des rois :
La vertu des Chrétiens effaçoit les prestiges,
Le mensonge fuyoit à l'aspect des prodiges.
Falloit-il que l'enfer, aux Apôtres soumis,
Dans des jours moins obscurs armât des ennemis
Plus cruels mille fois que ces Préteurs avares,
Du sang de nos Chrétiens dissipateurs barbares !
La terre avoit gémi sous le fer des tyrans,
Elle cachoit encor des martyrs expirans,
Qui, dans les noirs détours des grottes reculées,
Déroboient aux bourreaux leurs têtes mutilées.
Oppresseurs d'un Sénat maître de l'univers,
Qui demandiez un temple, et qui donniez des fers,
Colosses monstrueux, orgueilleuses idoles,

Qui du monde conquis surchargiez les deux pôles,
Tremblez : le jour approche où l'Empire romain,
Persécuteur du Christ, va crouler sous sa main.
Rome voit transporter dans le sein de la Grèce
Les trésors et les arts dont elle étoit maîtresse ;
Et l'aigle humilié cède ses étendards
A l'arbre de la Croix planté par les Césars.
Constantin triomphoit : Dieu, du sein de sa gloire,
Au char de ce héros enchaînoit la victoire ;
Il étoit dans ce temple où les saints inclinés
Viennent courber leurs fronts de rayons couronnés ;
Devant lui sont le temps, l'espace, la mesure,
Le jour, la nuit, la mort, la vie et la nature,
Les ressorts des esprits, les rênes des états,
Les désirs des sujets, les vœux des potentats ;
La splendeur de son front à peine est-elle émue
Que jusques dans ses flancs la terre se remue :
Il dirigeoit alors le cœur de Constantin,
Qui, monarque absolu de l'empire latin,
Sur les débris sanglans de l'erreur étouffée
Lui dressoit à Bysance un superbe trophée.
Pour éprouver le cœur de ce jeune héros,
Dieu permit qu'Arius dévoilât ses complots ;
Homme vain qui, pétri d'orgueil et de souplesse,
Unissoit du serpent la fureur et l'adresse,
Et qui, tendant partout les filets de l'erreur,
Embarrassa le monde et surprit l'empereur :

Ce fut alors, mortels, qu'on connut l'Hérésie ;
Une fausse pudeur couvroit sa frénésie ;
Mais sitôt que le masque, à son front arraché,
Laissa voir la laideur de ce monstre caché,
Par les cris des Latins la Grèce réveillée,
Rejeta le poison dont elle étoit souillée ;
Et Rome aux Ariens annonçant des revers,
Centre de la lumière, éclaira l'univers ;
Elle sera toujours le flambeau de l'Église.
Constantin, revenu d'une longue surprise,
Des Pères de Nicée adopta les arrêts,
Et fut l'heureux vengeur de leurs sages décrets.
Quel bonheur si son règne eût servi de modèle
Et de ses successeurs éclairé le faux zèle !
Mais son indigne fils, l'ingrat Constantius,
Héritier de son sceptre et non de ses vertus,
Oublia que le Christ, en proie aux hérétiques,
De nouveau déchiré par leurs mains fanatiques,
Avoit placé son père au faîte des grandeurs,
Ranimé des Romains les antiques ardeurs ;
Que Dieu, premier auteur de toutes leurs conquêtes,
Sous un sceptre de fer écrasera les têtes
Des premiers oppresseurs de la foi des Chrétiens :
Nous sommes leurs sujets et les rois sont les siens.
Bientôt Constantius, assailli par les Perses,
Trop foible pour porter le fardeau des traverses,
Rassasié d'ennuis, dévoré de remords,

D'un trône chancelant descendit chez les morts.
Julien, oppresseur de l'Église enchaînée,
Poursuivit sur l'autel cette mère étonnée
Qu'un fils osât plonger le poignard dans son flanc
Et tarir sans pitié la source de son sang.
Sous d'autres empereurs l'Église se repose ;
Mais, pour la délivrer, il falloit Théodose ;
Un seul de ses regards vainquit ses ennemis :
Pourquoi fut-il si grand ? c'est qu'il fut plus soumis :
Moins jaloux d'acquérir une gloire profane,
Il crut que de Dieu seul toute grandeur émane ;
L'Église respira sous son autorité ;
Son règne fut celui de la Divinité.
Ame de ce héros, contemple ton empire ;
Vois dans son sein ouvert l'erreur qui le déchire ;
Écoute des Romains les lamentables cris ;
Et parcours de leurs murs les immenses débris :
Tu verras des combats, tu verras des ravages,
Et, parmi les lauriers qui bordoient tes rivages,
Tu verras des cyprès et des tombeaux ouverts :
Quel principe étranger causa tant de revers ?
Comment Héraclius, suscité par Dieu même,
Plus grand par ses vertus que par son diadême,
Tomba-t-il tout-à-coup dans les plus grands excès,
Et perdit-il sa gloire au milieu des succès ?
C'est qu'infidèle à Dieu, soumis à l'Hérésie,
La terreur s'empara de son âme obscurcie ;

Que cherchant dans l'erreur son guide et son appui,
Le glaive de la mort s'appesantit sur lui.
Pourquoi les Sarrasins, les Sclavons, les Bulgares,
Ce déluge de Huns, de Goths et de Barbares,
Vinrent-ils arborer leurs étendards sanglans
Jusqu'au pied du palais des empereurs tremblans ?
C'est que l'état en proie aux guerres intestines,
Agité par le vent des nouvelles doctrines,
Partagé, dévoré, dégradé par l'erreur,
Ne put de ses voisins repousser la fureur :
Ainsi l'Isaurien, chef des Iconoclastes,
Perdit en moins d'un an les états les plus vastes ;
Trompé par les Lombards, trahi par ses sujets,
Il vit évanouir sa gloire et ses projets.
Que la terre, de crainte et de honte saisie,
Se rappelle en ce jour ce que peut l'Hérésie :
Un pasteur de chameaux, un obscur séducteur,
Ambitieux, hardi, fourbe, adroit, imposteur,
Du monde oriental médite la défaite ;
Législateur, guerrier, souverain et prophète,
Cet Arabe insolent, descendu d'Ismaël,
Altère, travestit les dogmes d'Israël,
Et mêle quelques traits de morale chrétienne
Avec l'impureté de la Vénus païenne ;
L'extase épileptique ouvre à ses yeux le ciel ;
Il reçoit l'Alcoran des mains de Gabriel ;
Exilé de la Mecque, il soulève Médine ;

Il conduit sur ses pas la mort et la ruine;
Le monde avec frayeur adore son tyran,
Et courbé sous le sabre embrasse l'Alcoran.
Élevé dans les camps et nourri dans la guerre,
Le Musulman paroît, et subjugue la terre!
Pontife dans le temple, amant dans le sérail,
Un Calife absolu tient seul le gouvernail:
Tout tremble sous le joug du sombre despotisme,
Qui lui-même est soumis aux lois du fanatisme:
Mahomet proscrivit la douce liberté,
Et ne vit de bonheur que dans la volupté.
Cette erreur, qu'enfanta le délire du spasme,
S'établit par le fer et par l'enthousiasme:
La victoire long-temps suivit ses étendards,
Ébranla, renversa le trône des Césars;
Et malgré ses revers elle captive encore
Le Grec et le Persan, l'Indien et le More.
Quiconque énorgueilli des forces d'un état,
S'endort tranquillement sur la foi du soldat,
Qui s'admire, enivré de sa vaste puissance,
Qui des événemens méprise l'inconstance,
Qui, s'éloignant du ciel, compte sur ses trésors,
Et dans l'iniquité respire sans remords,
Doit tourner ses regards sur ces villes en poudre,
Sur ce port si souvent éclairé par la foudre,
Où le Croissant impie, élevé sur la Croix,
Donne un exemple au peuple, une leçon aux rois.

Les Grecs, toujours instruits et toujours infidèles,
Secouèrent enfin ces chaînes mutuelles,
Qui, liant leur église aux Pontifes latins,
Assuroient leur croyance, ainsi que leurs destins :
Un déluge de maux vint fondre sur leurs têtes,
L'Orient excita de nouvelles tempêtes,
Qui, sur Constantinople épuisant leurs fureurs,
En firent un séjour de scandale et d'horreurs.
Connoissez maintenant, vous qui jugez la terre,
D'où descendent sur nous et la paix et la guerre ;
Quel bras fonde et détruit les empires fameux ;
Quelle main nous énerve, ou nous rend belliqueux :
Et sachez que la foi, la piété des princes
Sont les seuls boulevards qui couvrent leurs provinces ;
Tout empire leur doit sa force et son éclat ;
La foi défend les mœurs, les mœurs sauvent l'état.
Tels sont les fruits amers qu'enfante l'Hérésie.
De quel trouble en Europe a-t-elle été suivie !
Quel sang a fait couler l'erreur des Albigeois,
Dans cette portion de l'empire Gaulois,
Que Cérès enrichit, que le soleil contemple,
Mais où la vérité ne trouvoit plus de temple !
Dieu ! quel temps, quelles mœurs, quelle corruption,
Quel excès, quel faux zèle, et quelle ambition !
Le sage, toujours juste et jamais fanatique,
Punit l'hérésiarque, éclaire l'hérétique,

Il épargne le sang.... Mais quel siècle de fer
S'ouvrit devant les pas du farouche Luther
Quand, de son fanatisme exhalant l'amertume,
Sous le poids des marteaux il fit gémir l'enclume ;
Du Saxon, du Landgrave ensanglanta les mains,
Et divisa la force et le cœur des Germains !
Quelle dissension, quelle fureur marâtre
Enfanta de Calvin la secte opiniâtre !
Les peuples, ces appuis, ces victimes des grands,
Combattoient pour le ciel, et servoient leurs tyrans.
Au sein de ses roseaux la Seine épouvantée,
Tremble de voir encor son urne ensanglantée ;
Elle a toujours présens ces jours infortunés
Où nos concitoyens, l'un sur l'autre acharnés,
Insultant à l'honneur, étouffant la nature,
Déshonoroient la foi, sans venger son injure.
Parcourez des Henri les fastes immortels ;
Vous verrez ce que peut le zèle des autels ;
Le sang encor bouillant fume dans ma patrie ;
Tous les monts d'alentour retracent la furie
De ces peuples errans dans leurs déserts glacés,
A l'instant réunis, à l'instant dispersés.
La révolte et l'erreur ont la même origine ;
L'intérêt les unit, l'orgueil est leur racine.
L'humble soumission rend les rois des Titus,
Elle soutient leur trône, et nourrit nos vertus.
Mais de ces novateurs quelle est donc la réforme ?

Le corps de leur doctrine est-il plus uniforme,
Le dépôt de leurs lois plus sacré, plus divin ?
Le peuple suit encor les dogmes de Calvin,
Tandis que ses docteurs livrés à l'égoïsme,
Sociniens masqués, inclinent au Déisme :
Chacun d'eux en secret interprète la loi ;
Chacun est son pontife et juge de sa foi :
De tout frein, de tout joug la réforme affranchie,
Erre sans gouvernail et vit dans l'anarchie :
Qu'attendre d'une secte où l'orgueil, l'intérêt
Examinent la cause et prononcent l'arrêt ?
Contemplez maintenant l'Église catholique :
Elle fixe et prescrit la croyance publique ;
Ses décrets sont portés, ses dogmes définis
Par le corps des pasteurs sous un chef réunis ;
Rien ne coupe le fil de sa tige féconde ;
Sa naissance remonte aux élémens du monde ;
Sa tête est dans les cieux, et ses bras triomphans
Embrassent les deux bouts de la chaîne du temps.
O vous donc qui, frappés d'une fausse lumière,
Voulez ou trop étendre, ou borner la carrière
Dans laquelle, guidés par la tradition,
Nous suivons nos pasteurs, sans rompre l'union,
Réprimez les écarts de vos plumes critiques ;
La nouveauté désigne et fait les hérétiques :
Vous voulez de l'Église être les correcteurs,
Retranchez les écrits, corrigez par vos mœurs ;

Éteignez le flambeau de vos haines fatales ;
Humiliez l'orgueil ; dissipez les cabales :
Une mitre enlevée à vos désirs ardens,
Des honneurs échappés à vos vœux imprudens ;
Que sais-je ! le désir de remplir un théâtre,
D'attirer sur vos pas une foule idolâtre
Qui reconnoisse en vous un envoyé du ciel,
Serve votre vengeance, ou verse votre fiel ;
Voilà les grands motifs, les raisons lumineuses
Pour vous débarrasser de ces chaînes heureuses,
Qui, du Catholicisme unissant les ressorts,
De l'univers entier ne composent qu'un corps :
Assez, sans vos fureurs, la discorde et la guerre
Ont fait gémir la paix qui régnoit sur la terre ;
L'intérêt a déjà rallumé leurs flambeaux ;
L'Océan s'est courbé sous le poids des vaisseaux ;
L'Asie est menacée, et l'Europe est en armes ;
Gardez-vous de grossir la source de nos larmes.
Mais non, France, le Dieu protecteur de ta foi
Est monté sur ton trône et règne avec ton roi ;
Louis, législateur de l'Europe soumise, *
Mérite le grand nom que lui donne l'Église ;
Sa justice a plus fait que les cent mille bras
Que la gloire et Villars guidoient dans les combats :
Le succès est souvent le fruit de l'artifice ;

* La paix de Vienne.

On résiste à la force et non à la justice ;
L'une asservit le corps, l'autre enchaîne l'esprit ;
La force nous soumet, mais son joug nous aigrit.
Poursuis, grand Roi, poursuis tes hautes destinées ;
Le repos général dépend de tes années :
Nos beaux jours sont venus, nos destins sont remplis,
L'olive et les lauriers croissent avec les lis :
Regarde ce vieillard * que la pourpre environne,
Au paisible palmier suspendant ta couronne ;
Consulte ce Nestor, ce symbole du temps,
Dont l'hiver mémorable efface le printemps,
Qui dure sans changer, qui renaît de lui-même,
Et dont les jours, comptés par un peuple qui l'aime,
Semblent servir les vœux et l'espoir des mortels,
Et pour notre bonheur devenir éternels ;
Actif, mais patient, modéré, mais sévère,
Il termine toujours le projet qu'il diffère,
Dans un double repos tient l'Église et l'État,
Chérit l'ordre, la paix, et redoute l'éclat.
Puissent tous les François, par leurs vœux unanimes,
Conserver à la cour ses mœurs et ses maximes !
Vainement de l'erreur on éteint le flambeau ;
Elle sort de sa cendre et renaît du tombeau :
L'orgueil pourroit encor armer le fanatisme,
Nourrir l'enthousiasme, et fomenter le schisme :

* Le Cardinal de Fleury.

Mais la corruption des cœurs et des esprits,
Le poison des discours, l'audace des écrits,
Le venin déguisé de la philosophie
Dont s'arment aujourd'hui l'incrédule et l'impie,
Voilà le vrai trésor des armes de l'orgueil :
Évitons le naufrage en découvrant l'écueil.

LA CORRUPTION
DE L'ESPRIT ET DES MŒURS.

CHANT NEUVIEME.

ARGUMENT.

La Religion gardienne des mœurs sous le règne de Louis XIV. L'orgueil et la volupté corrompent les mœurs sous la Régence. Licence de l'Imprimerie. Elle est la source principale de l'incrédulité et de la fausse philosophie qui règnent aujourd'hui. Rien à gagner et tout à perdre en détruisant la Religion. Le Christianisme, vainement attaqué par l'impiété, triomphe enfin de l'orgueil.

Comment te reconnoître, ô France, ô ma patrie,
Asile de l'honneur, centre de l'industrie,
Où la noble franchise et l'active bonté
Du courage imprudent tempéroient la fierté ;
Où l'amour pour nos rois, ardent, patriotique,
Animoit les ressorts du pouvoir monarchique ;
Où la religion, où le zèle, où la foi
Déployoient ton enseigne, et marchoient devant toi !
Que ton lustre est terni ! que tes mœurs sont changées!
Les antiques vertus, proscrites, outragées,
Expirent dans le sein du luxe, ton vainqueur ;

Le cœur gâta l'esprit, l'esprit changea le cœur.
D'un tel renversement découvrons l'origine ;
Et des mœurs, s'il se peut, prévenons la ruine.
Ce grand roi n'étoit plus, qui dix lustres entiers
De la guerre et des arts moissonna les lauriers ;
Qui sur les vrais talens de sa main triomphante
Répandit les trésors que le commerce enfante ;
Qui construisit un temple * aux savans studieux,
Géographes des airs, historiens des cieux ;
Qui suspendit les eaux de la seine étonnée **,
Consacra des deux mers l'incroyable hyménée (*) ;
Éleva des palais, ornés par tous les arts,
A la pauvreté noble (**), aux victimes de Mars *) ;
Proscrivit du duel les sanglantes maximes ;
Instruisit la valeur, et lui sauva des crimes :
Trop fier dans les succès ; mais grand dans les revers,
Il éclaira l'Europe, étonna l'Univers.
Ce grand roi sur l'autel établit sa puissance ;
Il savoit que la foi nourrit l'obéissance ;
Que l'audace et l'erreur se tiennent par la main ;
Que l'infidèle à Dieu peut l'être au souverain :
Le faux zèle une fois trompa sa politique ;
Le vrai zèle affermit la sûreté publique ;
La gloire ne cessa de briller devant lui ;

---

* L'Observatoire. ** La machine de Marly. (*) La jonction des deux mers. (**) St. Cyr. *) Les Invalides.

L'honneur fut sa boussole, et la foi son appui.
Du cœur et de l'esprit l'ardent libertinage,
Qui séduit, qui corrompt, qui dégrade notre âge,
N'osa jamais paroître aux yeux de ce grand roi ;
L'impie, à son aspect, étoit saisi d'effroi :
Tels aux rayons du jour tous les oiseaux funèbres
Rentrent dans le silence et cherchent les ténèbres.
A la cour de Louis on n'osoit pas encor
Balancer les devoirs avec le poids de l'or ;
On craignoit de former ces unions obscures
Qui, liant la noblesse à des races impures,
Énervent la valeur, corrompent les vertus,
Immolent la patrie aux autels de Plutus.
De l'égoïste altier la fière indépendance,
Du sophiste inquiet l'audace et l'imprudence
N'osoient encore armer ni le cœur ni l'esprit ;
La presse repoussoit tout dangereux écrit ;
Et les mœurs et la foi, maîtresses souveraines,
De l'état florissant tenoient en main les rênes.
A la mort de Louis, un prince ingénieux,
Pour le vice indulgent bien plus que vicieux,
Avide de savoir, curieux de connoître,
Aimant la vérité, la redoutant peut-être,
Flatta des libertins les écrits séducteurs :
Vit la corruption, sourit aux corrupteurs ;
Du Pyrrhon de nos jours caressa la licence,
Honora trop les arts, et trop peu l'innocence :

La modestie alors déchira son bandeau ;
Et la foi conjugale éteignit son flambeau :
Philippe connut trop la misère où nous sommes ;
Il ne crut pas assez à la vertu des hommes ;
Et suivant de son cœur la facile bonté ,
Il flatta trop l'essor de l'incrédulité.
Sanctuaire des arts , utile Imprimerie ,
Qui chasses devant toi l'erreur , la barbarie ,
Et transmets au papier , par des traits subsistans ,
Les progrès de l'esprit et la marche du temps ;
Ton art industrieux enchaîne à la parole
Le son , le foible son qui dans les airs s'envole ;
Il forme nos accens , il les peint sous nos yeux ;
Il colore l'espace et rapproche les lieux ;
Art divin , qui des ans répare la furie ,
Art , qui trompe la mort et redonne la vie ,
Qui , fixant sur l'airain tous les talens divers
Rassemble des trésors épars dans l'univers ;
Pourquoi les passions , les erreurs , les mensonges
Gravent-ils sous ta main leurs fraudes et leurs songes ?
Pourquoi , toujours soumis à la cupidité ,
Prêtes-tu ton burin à la perversité ?
Pourquoi conserves-tu de coupables maximes
Qui troublent les états et fomentent les crimes ?
Philippe , amant des arts , monarque passager ,
Des livres corrupteurs méprisa le danger ;
Et croyant que l'esprit s'étend lorsqu'il s'exerce ,

Fit de l'imprimerie un rameau de commerce :
Il voyoit le Batave, au négoce assidu,
Imprimer à la hâte un écrit défendu,
Trafiquer son poison sans cesser de bien vivre ;
Sans doute ; mais pour lui qu'est-ce qu'un mauvais livre ?
Un florin du trésor qu'il vide et qu'il remplit ;
Le Batave le vend, et le François le lit.
Quels maux l'impression causa sous la Régence !
Philippe reconnut sa coupable indulgence ;
Mais il punit trop tard de lâches imprimeurs ;
L'audace des écrits avoit frappé les mœurs :
Bayle, qui circuloit dans le sein du grand monde,
De l'incrédulité sema le germe immonde ;
L'esprit brisa ses fers, le cœur se révolta ;
Le frein des mœurs rompu, la licence éclata ;
Et bientôt la satyre, infernale, égarée,
Attaqua du Régent la personne sacrée ;
L'épigramme darda son aiguillon mortel,
Et, de sa dent cruelle, osa ronger l'autel :
Alors Religion, pouvoir, lois, politique,
Honneur, devoir, vertu, tout fut problématique ;
L'esprit d'indépendance agita tous les corps,
Et de la monarchie affoiblit les ressorts :
Pour rendre de nos mœurs la ruine totale
Law ouvrit le trésor de sa banque fatale.
Tel qu'Ovide a dépeint ce cahos monstrueux

Des divers élémens mélange infructueux,
Où l'onde bouillonnante, où la terre stupide,
L'immobile repos, le mouvement rapide,
Les ténébres, le jour, confondus par le sort
Flottoient dans l'inertie et régnoient dans la mort:
Tels on vit à Paris l'ivresse et le délire
Changer, bouleverser les ordres de l'empire,
Avilir les états en rapprochant les rangs,
Ennoblir la bassesse et dégrader les grands.
D'un billet circulant l'amorce enchanteresse
Fit préférer à l'or une fausse richesse
Qui, haussant sans mesure et baissant sans degrés,
Élevoit, renversoit les mortels égarés;
Portés sur les rayons de cette agile roue,
Ils se croyoient au ciel, et tomboient dans la boue;
Le maître, repoussé derrière un char roulant,
S'étonnoit de servir son esclave insolent;
Jamais du sort trompeur la fatale injustice
N'avoit tant exercé ses jeux et son caprice;
La banque, dont la cour régloit le balancier,
Utile au débiteur, funeste au créancier,
Du luxe et de l'orgueil exaltant l'arrogance,
Acheva de corrompre et d'énerver la France.
De ce débordement de vices et d'erreurs
Fleuri, sans l'arrêter, appaisa les fureurs;
Fit succéder la règle au désordre fantasque;
Et força l'indécence à reprendre son masque;

L'honneur avec succès ne fut plus combattu ;
Sans être vertueux on chanta la vertu ;
La débauche effrénée et l'erreur incrédule
Tremblèrent sous la main de ce nouvel Hercule ;
L'audace n'osa plus se montrer qu'à demi ;
L'autel fut respecté, le trône raffermi.

Regardez ce lion, dont la tête hautaine
Se courbe et se soumet au maître qui l'enchaîne ;
S'il est libre, il rugit, il provoque ses flancs,
Il arme la fureur de ses ongles sanglans ;
Il excite au combat sa gueule convulsive ;
Fuyez, ou rendez-lui le frein qui le captive :
L'homme est ce fier lion, et sa chaîne est la foi.

Amant de la faveur et singe de son roi,
Du courtisan léger imitateur fidèle,
Le François à la cour va chercher son modèle ;
Elle seule à ses mœurs donne l'impulsion ;
Tout, jusqu'à nos vertus, est imitation.

Ainsi quand de Fleury la lenteur réfléchie
Rétablit dans l'état l'ordre et l'économie ;
Qu'il chassa loin du trône, avec sévérité,
Le luxe, la licence et l'incrédulité,
De son gouvernement l'état reçut l'empreinte ;
Sage par son exemple, encor plus que par crainte,
La France vit régner la modération,
Et réformer l'audace et la corruption.
Mais sitôt que le temps de sa main meurtrière

Du

Du Nestor de nos jours eut fermé la paupière,
Ces serpens fugitifs, ces dragons endormis,
Ces vices de nos cœurs, vaincus, jamais soumis,
Reprirent par degrés leur rage et leur audace;
L'ordre régnoit partout, le trouble prit sa place,
Le zèle s'éteignit; l'honneur n'eut plus d'autels;
Et l'argent corrupteur fut le Dieu des mortels.
Le luxe est un torrent vagabond dans les plaines,
Qui se grossit d'abord du tribut des fontaines,
Accroît, en s'étendant, ses débiles rameaux,
Et, fier d'avoir reçu l'hommage des ruisseaux,
Les laisse obscurément serpenter sous les herbes
Pour s'unir avec bruit à des fleuves superbes
Qu'il corrompt, qu'il altère, en dépouillant leurs bords
De la fécondité, source des vrais trésors:
Ainsi depuis long-temps sa fureur renaissante
Dessèche chaque jour la France gémissante;
Le luxe a pénétré des villes dans les champs,
Le soldat, indigné, le trouve dans les camps,
Et, copiant bientôt le chef qui le commande,
Des lacs de ses cheveux il fait une guirlande;
Festonné de rubans, et d'ambre parfumé,
C'est le foible Médor par Angélique armé.
Comme on vit autrefois les tribuns de Pompée
Enrichir de saphirs leur casque et leur épée,
Déployer dans le camp le faste de Crésus,

La pompe de Xercès, l'orgueil de Darius ;
De myrtes et de fleurs leur table étoit parée,
Le falerne couloit dans leur coupe dorée,
Et les oiseaux du Phase, à grands frais achetés,
Nourissoient du soldat les molles voluptés :
Tel on voit aujourd'hui le faste sous nos tentes
Étaler la dorure et la pourpre éclatantes,
De Madère et du Cap prodiguer les muscats
Au luxe dédaigneux de nos chefs délicats ;
La voix de la mollesse écarte la victoire ;
Où le faste domine on ne voit point la gloire ;
Tout respire aujourd'hui la recherche et l'orgueil ;
Le solitaire oisif décore son cercueil ;
Le luxe change en fleurs les épis des campagnes,
Tarit les lacs profonds, applanit les montagnes ;
Et sur tous ses travaux la folle vanité
Grave le sceau brillant de la frivolité.

Le village, appauvri par le luxe des villes,
Prend lui-même le goût des choses inutiles ;
Et, malgré son travail, ses sueurs et ses soins,
Le peuple est étonné de ses nouveaux besoins ;
La mère offre à Plutus la beauté de sa fille ;
Le père d'un œil sec voit périr sa famille,
En perdant ses enfans il pense s'enrichir ;
Pour satisfaire au luxe, on ose s'affranchir
Du devoir de l'hymen, du vœu de la nature,
On immole au néant une race future ;

Tandis que pour broder de somptueux habits,
Pour charger vainement sa tête de rubis,
Les grâces, la pudeur vendent leur innocence;
La fureur de jouir éteint la jouissance;
On a moins de richesse en ayant plus d'argent;
L'innocence abondoit; le vice est indigent.
La noblesse, autrefois pauvre, mais généreuse,
Laissoit aux financiers l'avarice honteuse;
Riche de ses vertus, puissante par son rang,
La gloire, et non pas l'or, pouvoit payer son sang:
Elle adopte aujourd'hui le système contraire;
Pour nous le superflu devient le nécessaire;
On détruit un palais pour orner un berceau;
On ravage son champ pour former un jet d'eau;
Le caprice, l'orgueil, l'ennui, la fantaisie
Épuisent les trésors de l'Inde et de l'Asie.
La mode est un tyran des mortels respecté,
Digne enfant du dégoût et de la nouveauté;
Qui de l'état françois, dont elle a les suffrages,
Au-delà des deux mers disperse les ouvrages,
Augmente avec succès leur prix et leur cherté
Selon leur peu d'usage et leur fragilité;
Son trône est un miroir, dont la glace infidèle
Donne aux mêmes objets une forme nouvelle:
Le François inconstant admire dans ses mains
Ces bijoux méprisés du reste des humains;
Assise à ses côtés, la brillante parure

Essaye, à force d'art, de changer la nature;
La beauté la consulte ; et notre or le plus pur
N'achète point trop cher son rouge et son azur ;
La mode assujettit le sage à sa formule ;
La suivre est un devoir, la fuir, un ridicule ;
Depuis nos ornemens jusques à nos écrits
Elle attache à son gré l'estime ou le mépris ;
Et, réglant à son choix tous les rangs où nous sommes,
Son caprice souvent désigne les grands hommes.
Souveraine aujourd'hui des règles et des mœurs,
La mode fait mouvoir les esprits et les cœurs ;
On change chaque jour d'erreur et de système ;
On a réduit l'amour à l'amour de soi-même ;
On ne reconnoît plus ni borne ni milieu ;
On déchire, on trahit sa patrie et son Dieu ;
L'égoïsme répand ses maximes cruelles ;
Il brise sans pudeur ces chaînes mutuelles
Qui liant tous les cœurs, captivent tous les bras :
Au lieu de citoyens, la France a des ingrats ;
Aux préjugés du jour le siècle s'accommode ;
Notre croyance suit l'empire de la mode ;
La jeunesse dévore avec avidité
Des livres pleins du sel de l'incrédulité,
Qui piquent de l'esprit l'audace curieuse,
Et cachent sous des fleurs une morale affreuse.
Toi, qui doit inspirer et parer la vertu,
Sexe foible et charmant, dans quel gouffre cours-tu !

Des écrits dangereux évite la lecture,
En célébrant son culte, ils blessent la nature;
Sur l'aile du plaisir tu te laisses porter;
Crains de perdre des jours dont tu dois profiter;
Ah! renonce à l'éclat d'une fausse lumière;
Et prends garde aux écueils semés sur ta carrière;
Vois l'insecte brillant qui se brûle au flambeau,
Il cherche la lumière, et trouve son tombeau!
Mais vous, fiers écrivains, incrédules modernes,
Vous qui, pour ennoblir des talens subalternes,
Chargez d'impiété votre prose et vos vers,
Parlez : en séduisant le crédule univers,
En dénouant les nœuds de notre dépendance,
En attaquant des lois l'austère providence,
En éteignant la foudre, en brisant les autels,
Quel si grand avantage offrez-vous aux mortels?
Sans espoir dans les maux, et sans frein dans le vice,
L'homme ne craindra plus l'éternelle justice;
En sera-t-il meilleur, plus sage et plus heureux?
Le fanatisme impie est-il moins dangereux,
Moins funeste aux états, que l'essor du faux zèle?
Verrons-nous sous vos lois l'épouse plus fidèle,
Les sujets plus soumis, les rois plus paternels?
Thémis parlera-t-elle aux cœurs des criminels?
Elle n'enchaîne point nos bras dans les ténèbres,
Son glaive ne punit que les crimes célèbres :
L'œil de Dieu, qui toujours nous veille et nous pour-
suit,

Fait seul trembler la main qui s'arme dans la nuit ;
Qui ne craint point l'enfer est maître de ma vie.
Que les législateurs de la philosophie
Choisissent pour instruire un plus heureux moyen :
On respecte la foi quand on est citoyen.
Corneille, Despréaux, et Racine et Molière,
Eux, qui sur nos esprits répandoient la lumière,
Ont-ils contre le Ciel élevé leurs accens ?
Leurs mains chargeoient l'autel et de fleurs et d'encens ;
Animés de l'esprit qu'un roi prophète inspire,
Pour accorder la harpe ils quittèrent la lire :
Quiconque a leurs talens et n'écrit pas comme eux,
Pour nous rendre à la fois meilleurs et plus heureux,
Change en poison mortel la céleste ambroisie
Et corrompt sourdement le sein de la patrie.
L'impie audacieux ébranle les états ;
S'il ne l'est pas lui-même, il fait des scélérats,
C'est en vain que la loi lui prescrit le silence ;
Tout de son fanatisme accroît la violence ;
Au repos de la terre il ne peut consentir ;
Apôtre de l'erreur, il seroit son martyr,
Tant l'orgueil est puissant, tant la raison est vaine !
Esclaves révoltés, reprenez votre chaîne ;
Arborez l'étendard de la religion ;
Sortez du lac impur de la corruption ;
L'instant fatal est prêt, la mesure est comblée ;

Les cris de la vertu dans vos bras violée,
Les plaintes de l'honneur en butte à vos mépris,
Ont enfin pénétré les célestes lambris :
Bientôt un air brûlant consumera la terre ;
Bientôt le Roi des rois, porté sur son tonnerre,
Suspendra dans les airs un miroir éternel,
Espérance du juste, effroi du criminel ;
Dans ce cristal brillant la vérité tracée
Rendra l'esprit sensible et peindra la pensée ;
Alors on connoîtra si les raisonnemens,
Si la mode, l'esprit, l'amour, les agrémens
L'emportent sur la foi, sur l'humble obéissance,
Sur le calme d'un cœur ami de l'innocence.
En attendant ce jour, par Dieu même choisi,
Je vais, de son esprit plus vivement saisi,
Et bravant de l'orgueil la fureur indocile,
Enchaîner l'univers au char de l'évangile.

LE TRIOMPHE
DE LA RELIGION.

CHANT DIXIEME.

ARGUMENT.

La Religion, gravée dans le cœur des hommes, subsista, depuis la création, dans la famille des Patriarches; la loi de Moïse en développa les préceptes; le Christianisme les perfectionna. Portrait de l'homme. Sans la révélation, l'homme seroit inexplicable. Caractères de la Religion chrétienne : elle seule porte l'empreinte de la divinité; elle éclaire l'homme sur l'origine des maux dont il est accablé; elle nous rend plus grands et plus heureux; elle est le fondement du repos public et de la prospérité des empires. Prière à Dieu pour la conversion des infidèles : au Roi pour la défense de la Religion.

Sainte Religion, tes cruels ennemis
Sont enfin confondus, s'ils ne sont pas soumis :
On se dérobe en vain aux rayons de ta gloire ;
On refuse encor plus d'obéir que de croire :
Les temples de l'erreur s'écroulent devant toi ;
L'auteur de la nature est l'auteur de ta loi :
Ton trône inébranlable est assis sur la pierre ;
L'enfer tremble et rugit sous la barque de Pierre :

Le doigt de l'Éternel te grava dans les cœurs,
Tu descendis du ciel pour diriger les mœurs :
L'homme te méconnut, et non le patriarche.
Noé bâtit ton temple en construisant son arche;
Abraham et Jacob, leurs fils et leurs neveux
En Égypte, au désert, t'adressèrent leurs vœux;
Moïse par la voix du maître du tonnerre,
Écrivit tes décrets, les transmit à la terre.
Il falloit qu'un Sauveur, par David annoncé,
Achevât d'élever ton temple commencé.
Salomon ébaucha les desseins de Moïse;
Sion devint alors le berceau de l'église :
Et le Christ, cet espoir des prophètes divers,
Vit le jour lorsqu'Auguste eut calmé l'univers.
Les Hébreux enivrés des grandeurs temporelles,
Trop soumis à la lettre, à l'esprit trop rebelles,
Dans l'humble Rédempteur méconnurent leur roi;
Et son sang éteignit le flambeau de leur foi :
L'arche sainte depuis, proscrite et profanée,
Des esprits infernaux gémit environnée,
En attendant le jour où les mêmes liens
Uniront les Gentils, les Juifs et les Chrétiens.
Ainsi dans tous les temps un sillon de lumière
Montra ton origine et marqua ta carrière :
L'ange et l'homme, par toi, connurent leur auteur;
Et Dieu fut adoré dès qu'il fut créateur :
En vain les passions, l'orgueil et l'imposture

Ont voulu t'arracher du sein de la nature ;
La vérité renaît et s'accroît sous tes pas ;
Si tu perds des sujets, tu gagnes des états :
Les contradictions te rendent plus féconde ;
Ta loi, si combattue, assujettit le monde :
Pour ta cause aujourd'hui qu'importe de s'armer !
Qu'on lève le bandeau, l'univers doit t'aimer :
Redoutable aux méchans, aux malheureux propice,
Tu soutiens l'innocence et fais pâlir le vice ;
Tu corriges le cœur en soumettant l'esprit ;
En éclairant nos maux ton flambeau les guérit :
Toi seule as débrouillé le cahos où nous sommes,
Dévoilé la bassesse et la grandeur des hommes ;
Toi seule de nos cœurs remplis le vide affreux ;
En nous rendant meilleurs, tu nous rends plus heureux :
Permets-moi de tracer tes divins caractères ;
De peindre ta morale, appui de tes mystères,
Sauve-garde des mœurs, fléau des scélérats,
Ressource des sujets, force des potentats ;
Qui, des cœurs résignés effaçant les souillures,
Verse un baume enchanteur sur toutes leurs blessures.

O grâce, ô pur rayon de Dieu même émané,
Doux mobile d'un cœur vers le bien entraîné ;
Toi qui, sans rendre esclave, obtiens l'obéissance,
Toi qui du libre arbitre assures la puissance,

Sois ma Muse aujourd'hui ! Viens embraser mes vers
Du feu des Augustins, de l'âme des Prospers ;
De l'énigme de l'homme explique le mystère,
Et dévoile nos cœurs pour guérir leur misère.
Quel levain corrompit la source de mon sang ?
Je porte le poison et la mort dans mon flanc ;
Le germe des douleurs fermente dans mes veines ;
Tout, jusqu'à mes plaisirs, s'altère par les peines.
Je sens que je suis né pour contempler les cieux ;
Mais un voile accablant les dérobe à mes yeux :
Je trouve dans mon cœur une loi naturelle ;
Et ce cœur révolté se déclare contre elle ;
Elle répand encore un éclat incertain,
Pareil aux premiers feux de l'astre du matin ;
Mais sa foible lueur n'éclaire que mes chutes ;
Ma raison et mes sens s'épuisent par leurs luttes ;
Le doute, qui me suit, redouble mes terreurs ;
Et le jour, qui m'éclaire, augmente mes erreurs.
Cependant dans l'opprobre où gémit la nature
Un air de majesté brille dans sa structure ;
Semblable à ces palais dont les riches lambris
Frappent encor les yeux à travers leurs débris ;
Sous un amas confus de colonnes en poudre,
Où fument tristement les restes de la foudre,
On admire un dessein superbe et régulier,
Fini dans ses détails, frappant dans son entier :
Ainsi l'homme orgueilleux, même dans sa ruine,

De son abaissement recherche l'origine ;
Enflé de sa grandeur, honteux de son état,
Il sent qu'il a perdu de son premier éclat ;
Occupé, fatigué du soin de se connoître,
Il ne sait ce qu'il est, ni ce qu'il voudroit être ;
Pressé de commencer, puni de différer,
Malheureux de savoir, coupable d'ignorer,
Déchiré de remords, rongé d'inquiétudes,
Triste dans ses loisirs, lassé dans ses études,
Il n'a d'autre bonheur que l'art de s'éblouir
Et d'abuser son cœur si facile à trahir :
Cet homme, en même temps libre dans ses entraves,
A la fierté des rois sous l'habit des esclaves ;
Amoureux du bonheur qui s'éloigne de lui,
Enivré, dégoûté de lui-même et d'autrui,
Différent, inégal, et cependant le même,
Fier, timide et rampant, son cœur est un problème ;
Amusé par des riens, les plus vastes projets
N'offrent à son ardeur que de foibles objets ;
Sur la nature entière il cherche à se répandre ;
Son cœur veut s'affranchir, son âme veut s'étendre.
Il s'abandonne en vain à la variété,
Toujours l'ennui le livre à la satiété ;
Tout irrite ses goûts sans remplir son envie ;
Il abrège ses jours et regrette la vie ;
Dans ce vaste univers il se trouve borné ;
Et, de l'illusion jouet infortuné,

Pour appaiser l'ardeur de sa soif téméraire,
Il crée à chaque instant un monde imaginaire ;
Il voudroit, à l'abri des caprices du sort,
Sur les âges futurs régner malgré la mort ;
Au lieu de l'éclairer, ses lumières le flattent ;
Loin d'élever son cœur, ses passions l'abattent ;
La raison lui soumet les lions rugissans ;
Mais lui-même obéit à l'empire des sens ;
Plus il fait remonter sa race renommée,
Plus il touche au limon dont Eve fut formée ;
L'antiquité du nom l'approche du néant,
C'est un pigmée altier qui se masque en géant ;
L'ignorance obscurcit ses lumières hautaines ;
Le roi de la nature est accablé de chaînes :
Les autres animaux usent tranquillement
Des biens appropriés à leur tempérament ;
La chèvre broute en paix l'épine des montagnes ;
La tranquille brebis tond l'herbe des campagnes ;
Le bœuf, en ruminant au pied d'un vert côteau,
N'entend pas aiguiser la hache et le couteau ;
Les soucis dévorans, la sombre inquiétude
Habitent les cités, et non la solitude ;
L'insecte, ainsi que nous, rongé par le remord,
Ne boit pas lentement la coupe de la mort ;
L'homme, lui seul, déchu de sa noble origine,
Marqué visiblement par une main divine,
Pauvre au milieu des biens qui naissent sous ses pas,

Court après les trésors qu'il ne possède pas ;
Effrayé par le temps, dont la marche insensible
De l'avenir obscur rend l'approche terrible,
Il ne jouit de rien, en essayant de tout ;
Le plaisir n'est pour lui qu'un passage au dégoût.
Dans ce cercle éternel d'illusions prochaines,
De biens si peu fondés et d'erreurs si certaines,
Quel être que Dieu seul pourroit me secourir,
Me corriger, m'instruire et surtout me guérir ?
O vérité chrétienne, ô raison salutaire,
Il faut te reconnoître à ce grand caractère !
Nulle secte avant toi ne m'avoit éclairé
Sur la source des maux dont l'homme est dévoré :
Adam, ce premier chef de la nature humaine,
Attenta librement à la loi souveraine ;
Le prix de l'innocence est l'immortalité,
Il pouvoit la transmettre à sa postérité ;
Le poison de l'orgueil infecta sa sagesse ;
En perdant l'innocence il perdit la jeunesse,
Le temps blanchit sa tête ; et ses fils malheureux
Puisèrent dans son flanc un germe dangereux,
Un vice héréditaire, infusé d'âge en âge,
Qui des enfans de Dieu nous ravit l'apanage.
Ainsi le ver rongeur perce au cœur de l'ormeau,
Et, desséchant le tronc, flétrit chaque rameau ;
Une fontaine ainsi, qui se souille à sa source,
Infecte les ruisseaux qu'elle forme en sa course

Et, grossissant toujours, porte ses flots amers
Aux torrens débordés qui corrompent les mers :
Adam fut ce grand arbre et cette source impure
D'où le poison coula sur toute la nature ;
Nous sommes les rameaux de ce tronc malheureux ;
Le vice et la vertu se disputent nos vœux,
L'un, plus fort, nous entraîne ; et la vertu, stérile
Sans le secours du Ciel, nous devient inutile.
Ainsi, tout s'éclaircit ; l'homme n'est plus obscur,
Il se connoît, il marche, et son pas est plus sûr ;
Quoiqu'imbu du venin de l'antique vipère
Et courbé sous le faix du péché de son père,
Il porte sur son front le sceau du Créateur ;
Il reprend l'espérance au sein du Rédempteur ;
Et, lavé dans son sang et dans l'eau du baptême,
Il redevient l'image et l'enfant de Dieu même.
Sans la chute d'Adam, qui pourroit assortir
Les penchans opposés dont l'homme est le martyr ?
Sans la rédemption, quelle est l'âme assez sainte
Pour offrir au Très-haut plus d'amour que de crainte ?
Non, Dieu ne peut créer les hommes vicieux,
Ni fermer sans raison la barrière des Cieux !
Juste sans dureté, plus clément que terrible,
Il ne rendra jamais le salut impossible :
Vérité consolante, âme de notre foi,
Quelle religion découvrit avant toi
Les contrariétés de la nature humaine,

Et nous apprit enfin à bénir notre chaîne ?
Jamais le vrai chrétien ne cède au désespoir,
La souffrance a pour lui tout l'attrait du devoir ;
L'Homme-Dieu, son modèle, excite son courage
Et lui montre pour prix le céleste héritage ;
La douleur du chrétien se change en volupté ;
Son âme échappe au temps, et joint l'éternité ;
La mort, dont le seul nom glace un âme sensible,
N'est pour lui que la fin d'un voyage pénible ;
Le Ciel s'ouvre à ses yeux dans un fatal moment
Où, l'amour-propre éteint, finit l'enchantement,
Où du monde trompeur la scène est éclipsée,
Où l'univers s'enfuit, ainsi que la pensée ;
Ce moment, si terrible, est la fin du malheur ;
Il est pour le chrétien l'aurore du bonheur.
Vaines religions de la Grèce et de Rome,
Élevez-vous ainsi l'homme au-dessus de l'homme ?
L'orgueil, par vos conseils, nous apprit à mourir ;
Mais enseignez-vous l'art de vivre pour souffrir,
D'envisager les maux dont gémit la nature
Comme un creuset ardent où notre âme s'épure ?
Quels secours offrez-vous aux peuples enchaînés,
Du caprice des grands jouets infortunés ?
L'appareil fastueux du courage stoïque
Rendra-t-il le repos à ce paralytique,
Qui jouit de la vie et non du mouvement,
Et dont le lit affreux ressemble au monument ?

Pourra-t-il consoler l'aveugle en sa carrière,
Dont les yeux sont fermés à la douce lumière,
Dont les pas incertains sont conduits par le sort,
Pour qui tout est couvert du crêpe de la mort ?
La foi produit la force où régnoit la foiblesse ;
Elle rend la chaleur à la froide vieillesse ;
Console l'innocence, efface de son front
L'empreinte de la honte et le sceau de l'affront ;
La souffrance du juste est le signe et le gage
De la faveur du Ciel devenu son partage.
Dieu n'offre que la foudre aux coupables heureux :
Mais il ouvre son sein aux foibles vertueux.
Voilà donc cette foi, si terrible et si dure,
Dont le pouvoir révolte et dompte la nature,
Dont le front trop austère écarte les plaisirs,
Épouvante la joie, et glace les désirs !
Qui, mieux que les conseils de la philosophie,
Sait nous rendre léger le fardeau de la vie !
Elle seule est l'appui des mortels abattus,
Pourquoi ? C'est qu'elle seule épure les vertus.
Peignons, sans employer artifice, ni pompe,
La raison qui séduit et la foi qui détrompe.
L'amour-propre est le roi qui gouverne nos cœurs ;
Par lui la volupté domine sur nos mœurs ;
Ensemble et tour à tour ils nous soufflent leurs flammes ;
L'un arme les esprits, l'autre égare les âmes.

Quelle digue élever contre ces fiers torrens ?
Par quel art, par quel frein enchaîner ces tyrans ?
La raison cherche en vain à calmer leur furie ;
Elle excite l'honneur, l'amour de la patrie ;
Oppose la décence au transport violent,
Et l'humble modestie à l'orgueil insolent :
Inutiles vertus, dont le foible artifice
Ne sert qu'à pallier, qu'à travestir le vice ;
Qu'à voiler sa laideur et sauver ses éclats ;
Si l'œil n'est point blessé, le monde ne l'est pas.
Ainsi la douce feinte et la ruse hypocrite
Deviennent des humains la vertu favorite :
L'homme a suivi les lois s'il peut leur échapper ;
L'art de plaire aux mortels est l'art de les tromper.
Comme Armide autrefois, puissante enchanteresse,
Pour attacher l'objet de sa folle tendresse,
Sembloit avoir changé les rochers en forêts,
Les cyprès en lauriers, les déserts en guérets :
Déguisés par son art, tous les monstres difformes
Se montroient à Renaud sous de riantes formes ;
L'adroite illusion, les prestiges flatteurs
Répandoient sur ses yeux leurs charmes séducteurs ;
Les ours et les lions errans dans la prairie
N'offroient que la douceur de l'humble bergerie ;
Les hydres, les serpens, en nymphes transformés,
Se jouoient devant lui sur les flots animés ;
Il trouvoit la beauté, la fraîcheur, l'abondance,

La pudeur enfantine, et jusqu'à l'innocence
Dans un affreux désert, où la stérilité,
Le silence, l'horreur, la mort, la cruauté
Régnoient, avec le crime, en des cavernes sombres,
Effroyable séjour des démons et des ombres ;
Renaud ne voyoit rien en croyant de tout voir :
Enfin la vérité présenta son miroir ;
Son éclat dissipa les erreurs, les mensonges ;
L'enchantement finit où finirent les songes.

Ainsi notre raison, ce guide embarrassé,
Trop savante dans l'art d'Alcine et de Circé,
Ne pouvant nous régir, et voulant nous conduire,
Épuise sur nos cœurs le talent de séduire ;
Elle habille en vertus nos plaisirs les plus chers ;
Elle couvre de fleurs la honte de nos fers ;
Et, s'aidant des secours de la philosophie,
Dérobe à notre cœur la chaîne qui le lie :
Mais l'aspect fulminant de la Divinité,
L'approche de la mort ou de l'adversité,
Du remord dévorant les clameurs énergiques,
Chassent l'illusion de nos songes magiques ;
Et découvrent enfin à nos yeux offusqués
L'effrayante laideur de nos vices masqués.

Vous seule, ô foi sévère, en détruisant les fables,
Enfantez dans nos cœurs des vertus véritables ;
Vous n'offrez qu'au vrai seul l'encens et le tribut ;
Votre modèle est Dieu ; le Ciel est votre but.

Quand la religion, triomphant des obstacles,
Ne s'annonceroit pas par la voix des miracles ;
Quand la Croix, si honteuse et si dure aux pervers,
N'auroit pas subjugué le perfide univers,
A sa morale seule on la croiroit divine ;
Dans l'esprit qui l'anime, on voit son origine :
Eh ! quel autre que Dieu auroit pu nous donner
Le précepte si doux d'aimer, de pardonner !
Aimer ! C'est aimer Dieu comme arbitre suprême,
C'est aimer nos pareils, nous aimer pour Dieu même ;
Sa gloire est le ressort, le motif et l'attrait
D'un sentiment si pur, si noble, si parfait ;
Amour universel, Dieu même est sa racine ;
Il coule de son sein, il s'exerce, il domine
Sur tous nos sentimens et sur nos facultés ;
Il réunit les rois, les peuples, les cités ;
Et, liant d'un seul nœud tous les êtres ensemble,
Il les ramène à Dieu, dont le sein nous rassemble :
Grande et sublime loi ! reine de tous les cœurs,
Qui nous rend plus heureux, et plus grands, et meilleurs :
Qui, mieux que les conseils d'un sénat politique,
Affermit les ressorts de la force publique.
Le prince ne craint plus le choc des passions
Quand Dieu même est l'objet de leurs impulsions ;
Un chrétien né sujet sera toujours fidèle,
Le monarque à ses yeux est l'image immortelle

De l'Être souverain par qui règnent les lois ;
Il croit mourir pour Dieu quand il meurt pour ses rois.
Un Chrétien sur le trône est le meilleur des maîtres;
Il fixe ses regards sur ces hommes champêtres
Que le Ciel a placé dans le rang le plus bas,
Et qui n'ont pour tout bien que l'honneur et leurs bras :
L'amour rapproche, unit, console, élève, épure;
C'est lui qui fit la loi du pardon de l'injure ;
Et qui nous ordonnant d'aimer nos ennemis,
Surmonta la nature, à qui tout est soumis ;
Qu'on ne me vante plus la clémence d'Auguste !
La charité chrétienne est plus noble et plus juste;
L'orgueil n'excite pas sa générosité ;
C'est dans le cœur de Dieu qu'elle prend sa bonté ;
La nature est sensible et non pas magnanime :
Mais la foi du chrétien est active et sublime.
Se croire enfant de Dieu, l'adorer comme fin,
Porter un front scellé de son anneau divin,
N'être qu'un foible atome et tendre vers un être
Dans qui le monde entier roule sans le connoître;
Nourrir un esprit pur dans un temple charnel ;
Obéir à la mort sans devenir mortel;
Être grand sans orgueil et soumis sans bassesse,
Charitable sans faste, indulgent sans foiblesse ;
Vaincre, non des guerriers sous le fer expirans,

Mais l'injuste fureur qui fait les conquérans ;
Perdre, sans murmurer, des couronnes profanes,
Descendre, sans douleur, des palais aux cabanes ;
Du berger, sans orgueil, monter jusques au roi ;
Prodiges réservés au pouvoir de la foi !
O toi, chef des démons, que la rage consume,
Sur qui le feu du ciel en tombant se rallume,
Orgueil, toujours superbe et toujours outragé,
Frémis : la foi triomphe, et le Ciel est vengé :
En vain les esprits-forts, tes fameux tributaires,
De la religion attaquent les mystères ;
L'Humanité divine et la triple Unité
Révoltent leur esprit brillant, mais limité ;
Pourquoi s'étonnent-ils, eux que l'erreur abuse,
Qu'à des êtres bornés l'infini se refuse ?
Ils marchent sur la terre, ils voguent sur les mers,
En ont-ils pu saisir les principes divers ?
Tout est mystère, on voit l'existence des choses,
On connoît les effets, on ignore les causes ;
Ni le corps que je meus, ni l'âme que je sens,
Rien n'est clair pour l'esprit, quand tout frappe les sens.
Soumettons la raison aux vérités terribles
Qu'on voit naître du sein des vérités sensibles ;
Le mystère est un joug pour l'indocilité ;
La morale est un frein pour la cupidité :
Malgré tous les efforts de l'erreur infernale,

Adorons le mystère, et suivons la morale :
L'homme est né pour agir, plutôt que pour savoir,
La science l'occupe, et trompe son espoir,
A moins qu'en remontant à la cause première,
Il ne boive à longs traits ces torrens de lumière
Qui de l'Être éternel nourissent la splendeur,
Et de tous ses desseins dévoilent la grandeur.
Dieu plaça son pouvoir au sein de son église,
Pour qu'en la consultant l'âme lui fût soumise ;
L'église est le soleil qui doit nous éclairer :
En suivant ses décrets on ne peut s'égarer ;
Quel orgueil d'hésiter, au moment qu'elle ordonne,
Entre le Ciel qui parle et l'homme qui raisonne ?
L'imprudent voyageur, qui d'un chemin tracé
Passe dans un sentier obscur, embarrassé,
Rencontre, à chaque instant, des rochers, des épines,
Des torrens débordés et d'affreuses ravines ;
Un guide secourable, en lui tendant les bras,
L'arrache au précipice entr'ouvert sous ses pas.
La clarté qui nous luit trop souvent nous égare ;
Nous volons vers le ciel sur les ailes d'Icare ;
En poussant, comme lui, notre vol incertain,
Craignons de partager son malheureux destin :
Contre tous les dangers l'église nous rassure ;
La raison est douteuse, et la foi toujours sûre:
Laissons à l'esprit-fort la folle vanité
De lever l'étendard de l'indocilité.

Sur les bords enchanteurs que féconde la Loire,
J'ai vu (ce souvenir est cher à ma mémoire)
Un sage studieux, loin du luxe des cours,
De son quinzième lustre achever l'heureux cours.
Son front calme et serein, malgré le froid de l'âge,
De la paix de son cœur offroit la douce image;
Ses regards pleins de feu, d'âme et de majesté
Imprimoient le respect, inspiroient la bonté.
Long-temps imitateur des courtisans serviles,
Il but l'iniquité des palais et des villes;
Mais, jouet de l'amour et de l'ambition,
Il chercha le bonheur loin de l'illusion;
Il reconnut l'orgueil des faux savans du monde
Et de l'impie altier la misère profonde:
Sous un rustique toit de tilleuls ombragé,
Dans un jardin de fleurs et de fruits surchargé,
Il retrouva la paix, la vertu, la constance
Et ce bonheur si pur qui naît de l'innocence.
Son esprit trop superbe et trop présomptueux
Se soumit à la foi dès qu'il fut vertueux.
La voix de la nature et l'aspect des campagnes,
Le silence sacré des bois et des montagnes,
Bien mieux que les écrits d'un orateur subtil,
De ses raisonnemens renouèrent le fil.
Le ciel fut son espoir, le monde fut sa crainte,
Mais jamais la terreur n'agite une âme sainte;
Elle craint de déplaire à l'auteur de nos jours,

Mais

Mais l'adorant sans cesse, elle espère toujours ;
Quand l'amour est ardent, il trouble, mais rassure,
La paix est pour les saints, la peur pour le parjure.
« Vois, me dit le vieillard, vois ce sauvage lieu !
» Pour moi c'est l'empyrée et le temple de Dieu ;
» Tout y croît par ses soins, mes biens sont ses largesses,
» Ces fruits qu'il fait mûrir font toutes mes richesses.
» Sous ses yeux paternels je veille, je m'endors,
» Mon âme vit en lui, c'est lui qui meut mon corps ;
» Mes jours coulent au sein de sa bonté divine,
» Chaque instant me ramène à ma noble origine.
» Apprends à vivre heureux en vivant pour Dieu seul,
» Ne crains pas de la mort le funèbre linceul ;
» Mourir pour Dieu, c'est vivre ; et sa présence auguste
» Est le prix qui t'attend, si tu sais être juste ;
» Au lieu de raisonner, songes à bien agir ;
» L'esprit est un vaisseau qu'il faut savoir régir ;
» En butte aux vents, aux flots l'un à l'autre contraires,
» Il s'égare en s'ouvrant des routes téméraires ;
» Fuis l'espoir dangereux qu'offre la nouveauté
» Et le trompeur appas de l'incrédulité.
» Jeune homme ! la vertu, la paix de l'innocence
» Te rendront plus heureux qu'une vaine science. »
De ce trône élevé sur le sommet des Cieux,

Roi du monde, Dieu fort, daigne tourner les yeux
Vers ces peuples errans qui te cherchent, t'ignorent,
Dont l'esprit t'obscurcit, mais dont les cœurs t'adorent ;
Dissipe leurs erreurs, en leur donnant ta loi ;
S'ils gardent l'innocence, ils méritent la foi !
Inde, Chine, Japon, îles, plages australes,
Habitans malheureux des rives glaciales,
Le voile qui vous couvre, un jour s'entr'ouvrira ;
Pratiquez la vertu, Dieu vous éclairera.

Et vous, Prince chéri, dont les pieux ancêtres
Forment depuis mille ans la chaîne de nos maîtres,
Successeur de Clovis, qui vainquit par la Croix,
Souvenez-vous que Dieu fait seul régner les rois ;
Qu'il vous a couronné pour veiller sur ses temples,
Pour défendre les mœurs, surtout par vos exemples,
Pour chasser la licence, et la remettre aux fers :
L'exemple d'un grand roi peut sauver l'univers.

FIN.

NOTES.

OBSERVATIONS

DE L'ÉDITEUR DE VENISE.

Si un profond sentiment d'admiration, inspiré par la lecture d'un ouvrage digne de l'immortalité, pouvoit tenir lieu de génie et de talent, je ne craindrois pas d'entreprendre l'éloge d'un poëme consacré à la religion, et fait pour assurer à son auteur dans les fastes de l'église une place non moins glorieuse, que celle que l'Anti-Lucrèce a si justement méritée à son illustre confrère et parent, le Cardinal de Polignac. Mais il ne suffit pas de sentir pour peindre : et s'il est quelquefois donné à un amateur d'être vivement frappé à la vue d'un chef-d'œuvre de l'art, il faut être artiste pour en démêler les beautés : et ce n'est pourtant qu'en les exposant en détail et dans leur vrai jour qu'on peut les louer dignement. Puissions-nous toucher au moment, où cet éloge, prononcé dans le sein d'une célèbre Académie, dont l'auteur fut un des plus illustres ornemens, effacera la tache de ces absurdes, ridicules apothéoses, décernées par un honteux fanatisme d'irréligion à des hommes qui ont avili leurs talens par l'abus qu'ils en ont fait pour le

malheur de l'humanité ! L'auteur présente un tableau majestueux où, par une profonde connoissance des hommes et des plus secrets ressorts du cœur humain, il découvre, dans la révolte de l'orgueil contre la religion, la source des maux qui infectent et affligent le genre humain. Rien de plus étonnant que la sagacité avec laquelle il développe, dans son admirable description de l'île des Athées, les affreuses conséquences de l'impie système de Bayle. Ce n'est pas la marche lente d'un froid méthodiste, qui se traîne pesamment en remontant de l'effet à la cause : c'est le coup d'œil d'un génie élevé, qui d'un regard perçant et assuré voit et démêle dans la cause l'énorme complication des effets qu'elle doit produire, et qui en les exposant en détail trace d'avance la lugubre histoire des faits, qui se sont passés sous nos yeux. Dans l'heureux assemblage des dix chants qui composent son poëme, l'auteur présente un plan aussi vaste que régulier, où tout conspire, tout ramène à cette rigoureuse unité d'action qui caractérise l'épopée, et dont on ne peut méconnoître l'empreinte dans la Religion *vengée par la défaite de l'orgueil.*

Un travail aussi sérieux, entrepris à la fleur de l'âge, à l'époque où les talens de l'auteur commençoient à paroître avec éclat dans la carrière des Lettres, prouve combien dès-lors son esprit et son

cœur s'occupoient des plus solides maximes de la religion, et que, s'il continua nonobstant à cultiver encore long-temps, et à cueillir les fleurs et les lauriers du Parnasse, la Providence disposoit dans ses desseins, qu'il s'enrichît ainsi des dépouilles de l'Égypte pour les consacrer à la gloire du Tabernacle, et que d'après des droits acquis à la plus juste célébrité en différens genres, il pût avec d'autant plus de succès opposer la vigueur d'une poésie aussi mâle que brillante, à l'enchantement séducteur de ces muses profanes qui ne respirent que la licence, l'erreur et le vice. Il explique lui-même dans son *Discours sur la poésie* l'objet qu'il avoit en vue en travaillant à perfectionner son poëme contre les différens principes d'irréligion. « Heu» reux, dit-il, (parlant de lui-même sous le voile » de l'anonyme) si en consacrant les loisirs de sa » jeunesse à la défense de la vérité, il avoit pu » embellir par des images intéressantes les systèmes » abstraits de physique et de métaphysique, qui » entrent nécessairement dans le plan qu'il s'est » proposé. » Il s'occupoit à mettre la dernière main à cet important ouvrage, lorsqu'avec le regret d'une perte si justement et si universellement déplorée, il nous a laissé celui de n'avoir pu tenir de sa propre main ce précieux monument avec le surcroît, pour ainsi dire, de sa perfection, qu'il étoit seul

capable de lui donner. Heureusement il déposa en ses derniers momens cette plus noble et plus chérie portion de son héritage dans le sein d'un ancien et respectable ami, digne de ce gage si touchant de l'intime confiance, qui les unissoit, par son zèle à éterniser sa mémoire, non simplement par le moyen de quelque image ou morte inscription gravée sur le marbre ou sur l'airain, mais à le faire en quelque sorte survivre à lui-même, en donnant le jour à cette immortelle production, où tout le feu de son génie, et l'amour du bien, qui inspiroit sa belle âme, ne cessera de respirer et de s'étendre jusqu'à la postérité la plus reculée.

S'agissant d'un poëme consacré à la religion, le sage dépositaire se fit aussitôt un devoir sacré de se conformer pleinement aux intentions de l'auteur, en le soumettant aux lumières et à l'autorité de l'auguste Chef de l'Église, à qui cette offre devoit être d'autant plus agréable, que, juste appréciateur des rares talens et du mérite de l'auteur à tant d'autres égards, il l'avoit toujours honoré des témoignages les plus distingués de son estime et de sa paternelle affection.

Le Saint Père sachant que le défunt cardinal s'étoit réservé de revoir encore son ouvrage avant de le publier, jugea que s'il étoit à craindre qu'une plume étrangère ne vint à le défigurer en voulant

le retoucher, il restoit encore un moyen de seconder ses vues dans la révision qu'il s'étoit proposée, au moyen de quelques notes, où, par le rapprochement de différens traits épars dans le corps du poëme, on pût, en éclaircissant les uns par les autres, développer sa pensée à l'égard surtout de quelques expressions poétiques, qui auroient pu prêter à la malignité l'insidieux prétexte d'en abuser, non moins contre ses sentimens, que contre ses intentions.

Dans la juste défiance de mes forces à pouvoir remplir convenablement la tâche, dont le Saint Père a daigné me charger, je ne puis du moins qu'envisager avec joie la favorable occasion qu'elle m'offre de présenter ce foible essai comme un témoignage public de ma profonde vénération pour la mémoire de l'illustre auteur de la *Religion vengée*, aussi bien que de ma vive reconnoissance des bontés, dont il daigna toujours m'honorer.

NOTES.

LA RELIGION VENGÉE.

CHANT PREMIER.

Page 18, *V.* 8 *et* 9.

J'entreprends de venger les droits de l'Immortel;
Louis, c'est te servir; *ton trône est sur l'autel;*

L'auteur explique nettement sa pensée dans son épitre dédicatoire au roi : « Les peuples ne sont sou-» mis aux Rois, qu'autant qu'ils sont soumis à » Dieu..... La fidélité des sujets, la justice des » Princes dépendent donc du culte que les uns et les » autres rendent à la Religion. » Loin donc qu'on puisse imputer à l'auteur d'avoir voulu placer ou élever le trône au-dessus de l'autel, qu'au contraire il présente l'autel comme le soutien, le plus ferme appui du trône. Il ne pouvoit mieux signaler son zèle pour la religion, ni servir plus dignement son roi, qu'en lui rappelant cette grande vérité qu'il énonce admirablement dans les vers qui suivent :

Les rois n'ont plus de trône où Dieu n'a plus de temple;
. . . . . .

Que la Religion, qui soutient ta couronne,
Reçoive de ton bras l'appui qu'elle te donne :

Page 20, *V.* 9 *et* 10.

De ton sein enflammé fais couler dans ma veine
Cette active chaleur par qui la grâce entraîne ;

L'auteur n'a pas certainement prétendu par cette expression attribuer à la grâce une sorte de contrainte sur la volonté : il n'a voulu que désigner fortement la puissante action de cette grâce, qu'on nomme efficace, qui a toujours son plein effet, sans jamais nuire à l'indifférence de la liberté.

A la fin de cette page l'auteur renvoie par un trait à une feuille détachée ; où il a écrit de sa main 44 vers, qui ont été copiés sur l'original :

Le pr. « Avant le temps, le monde et le jour qui l'éclaire,
Le der. « Les misères de l'homme et la grandeur de Dieu.

Après quoi il indique le vers qui suit dans le manuscrit : « L'orgueil, qui sur la terre, etc. *Page* 22, *V.* 5.

Page 22, *V.* 9 *et* 10.

N'étoit point lorsque Dieu, subsistant par lui-même,
Nageoit dans les trésors de sa grandeur suprême ;

Je n'ose dire si l'expression : *nageoit dans les trésors*, présente une image parfaitement assortie à la haute idée que l'auteur avoit en vue. C'est le seul

endroit dans toute l'étendue de ce beau poëme, qui m'ait paru pouvoir me permettre d'élever un pareil doute.

Page 22, *V.* 19.

Ce fier orgueil à peine.....

Dans la description de la chute des anges, l'auteur déploie toutes les richesses de la poésie, pour peindre le caractère de l'orgueil, qui entraîna dans la rébellion ces esprits célestes. Les images sous lesquelles il présente l'origine, le progrès, les suites de cette funeste révolte, doivent être considérées comme autant d'emblêmes, dont l'objet est d'en relever toute l'énormité, et d'imprimer plus fortement le sentiment d'horreur qu'elle doit inspirer.

Page 26, *V.* 16.

Au sujet de ce vers que l'auteur insère dans le discours qu'il fait tenir à l'ange rebelle,

» C'est nous, anges, c'est nous qui dresserons sa croix.

Il a écrit de sa main la note suivante au bas de la page : « Le mystère de l'Incarnation ne fut point » connu des anges rebelles : mais dans un poëme on » peut supposer qu'ils ont pu en avoir le soupçon. »

Cette note fournit une preuve de la scrupuleuse attention de l'auteur à ne pas vouloir s'écarter des

termes de la plus rigoureuse précision en fait de doctrine. Pour donner une légère idée de l'état de cette question, il suffit d'indiquer, que sans supposer que les anges, dans leur premier état, ayent connu le mystère de la Croix, il est des célèbres théologiens, qui, d'après Saint Augustin, et Saint Thomas, ne font pas difficulté d'admettre qu'ils ont eu, du moins en général, et à certains égards, quelque connoissance du mystère de l'Incarnation.

L'IDOLATRIE.

CHANT SECOND.

Dans la description du jardin d'Eden, *Page* 28, *V.* 6 *et* 7.

Les champs sans laboureur. . . . . .
. . . . . la terre sans culture

l'auteur n'a eu en vue que de bannir de cet heureux séjour le pénible travail d'une fatigante culture : il savoit qu'Adam fut placé dans le paradis terrestre, *ut operaretur, et custodiret illum.* Genes. 2, v. 15.

Page 28, *V.* 12.

Trouvoient la *volupté* sans la craindre, ou l'attendre !

Ce mot ne signifie ici que cette douce affection de l'âme qui accompagne l'innocence.

Page 29, *V.* 13 *et suiv.*

La voix de ce serpent corrompt l'homme infidèle.
Par ses lâches conseils Adam, trop prévenu,
Désira trop connoître;

Adam ne fut pas, à proprement parler, séduit par les conseils du serpent, qui ne lui parla pas. *Et Adam non est seductus : mulier autem seducta in prævaricatione fuit.* I. Timoth. 2. v. 14. On peut dire néanmoins que la prévarication d'Adam fut une suite de la séduction de la femme, en tant que par une coupable complaisance il s'y laissa entraîner, *dum alieno cedit errori*, comme dit Saint Augustin, *De Civit. Dei* l. XIV. c. CXI.

En parlant d'Abel : *Page* 30, *V.* 6 *et* 7.

Toi le premier pontife, et l'heureux inventeur
Du culte solennel qu'on doit au Créateur:

Le sacrifice d'Abel et celui de Caïn sont vraiment les premiers sacrifices, dont il soit fait mention dans l'Écriture : sans qu'on en puisse conclure qu'Abel ait été le premier pontife, et l'inventeur du culte, qui s'exerce par le ministère sacerdotal. Abel ne fut pas l'inventeur du sacrifice offert par son frère ; et cela seul prouve que le sacrifice étoit déjà en usage avant celui d'Abel. Le sacerdoce et le culte religieux, qui en est inséparable, remontent à

l'origine du monde, à la source de la révélation, dont le dépôt primitif fut confié au premier des humains, pour le transmettre à sa postérité.

Page 35, *V.* 2 *et* 7.

Et la houlette en sceptre.....
L'égalité succombe où périt l'innocence,

On sent assez, à la manière dont l'auteur s'exprime en tout ce morceau, qu'il n'entend pas réprouver l'établissement légitime de la royauté, que Dieu même a autorisée, ni approuver cette égalité insensée, qu'un aveugle fanatisme a tenté d'introduire, et d'établir sur les débris de l'ordre social pour le malheur du genre humain.

Page 36, *V.* 7 *et suiv.*

Alors du préjugé.....

V. 25 *et* 26.

De spectres et d'esprits peupla l'air et les cieux,
Et fit un point de foi des erreurs de nos yeux.

Page 37, *V.* 13 *et* 14.

Compagne de la vaine et folle astrologie,
La superstition inventa la magie :

L'auteur entreprend de décrire l'origine, les progrès, le caractère, l'empire et les ravages de la superstition. Il auroit été le premier à désavouer

toute application que l'impiété pourroit être tentée d'en faire à des objets qu'on ne sauroit méconnoître ou contester sans blesser la Religion. Par ces *spectres*, par ces *esprits*, qu'il leur associe, et dont il dit que la superstition peupla les airs, il n'a sans doute voulu désigner que les génies fabuleux célébrés dans le paganisme sous différens noms. Il n'a voulu ni retracter ce qu'il a dit au premier chant de la chute des anges rebelles, ni rejeter ce que la Religion, qu'il venge si bien, nous apprend touchant les opérations de la magie, et l'influence du pouvoir que Dieu permet aux malins esprits d'exercer en ce bas monde suivant les desseins de sa providence.

Page 38, *V.* 16 *et suiv.*

Vous refusez un culte au Dieu juste, au Dieu bon,
Pour prodiguer l'encens et vos vœux au Démon !
Les déserts africains, que le soleil embrase,
Adorent Ariman, négligent Oromase :

Au bas de la page : *Le bon et le mauvais principe.*

L'auteur n'ignoroit pas que le prétendu bon principe, vanté sous le nom d'Oromase, est loin de remplir l'idée qu'on doit avoir *du Dieu juste, du Dieu bon*, seul vrai bon principe. Il relève l'aveugle fanatisme de l'africain, qui dans son culte préféroit l'auteur du mal à celui qu'on lui présentoit comme l'auteur du bien.

L'ATHÉISME.

CHANT TROISIÈME.

Page 41, *V.* 19 *et* 20.

Qu'on démasque le faux par le raisonnement,
Pour connoître le vrai cédons au sentiment !

Cette saillante antithèse couvre un sens profond. Il est pourtant bon d'observer, que le vrai est, à proprement parler, l'objet de l'intelligence, et que le sentiment est sujet à s'égarer, s'il n'est lui-même éclairé par les lumières de la foi ou de la raison.

Page 43, *V.* 19.

Juger mal est en nous l'effet de l'imposture:

L'auteur semble avoir voulu comprendre sous le nom d'imposture cette espèce de présomption, qui consiste à hasarder un jugement, avant que de s'être pleinement assuré de la convenance ou disconvenance des idées, sans exclure les motifs qui en bien de cas peuvent excuser l'erreur qui se glisse dans les jugemens par un effet de la foiblesse de l'esprit humain, plutôt que d'une imposture proprement dite.

Page 44, V. 11 et 12.

Il suffit donc, grand Dieu, pour t'aimer, te connoître,
De sentir le besoin que le monde a d'un maître !

Il seroit inutile d'avertir, que par cet argument si pressant contre les Athées, l'auteur ne prétend aucunement exclure la nécessité de la Grâce pour connoître et aimer Dieu, comme il faut, s'il n'arrivoit trop souvent, qu'on juge de tout un ouvrage sur le premier trait isolé, qui tombe sous les yeux. Cette remarque doit suffire pour nous dispenser de surcharger de notes quelques autres endroits qui s'éclaircissent les uns par les autres. Comment imputer à l'auteur de méconnoître cette Grâce qu'il implore dès le commencement de son poëme ?

Page 46, V. 7 et 8.

Au sujet des erreurs qui prennent leur source dans le vice de l'éducation,

C'est qu'imparfaite en soi, sujette au changement,
Elle n'est pas toujours unie au sentiment :

L'auteur parle des sentimens qui naissent du fond de la nature, bonne en soi, et non de sa dépravation, dont l'auteur dévoile l'origine, et ses funestes suites, en ces beaux vers du second chant : *Page* 32, *V.* 4 *et suiv.*

La mort avec le crime entrèrent dans le monde ;

Le père des humains, par son souffle infecté,
En transmit le poison à sa postérité.

Page 47, V. 20 et suiv.

Ainsi, sur le rapport de nos sens effrayés,
Nous n'avions pu comprendre un monde sous nos piés;
Cette grossière erreur agita des synodes,
Et la raison bien tard sauva les antipodes.

Au sujet des antipodes, l'Histoire Ecclésiastique sous l'an 748 fournit une lettre pleine de sagesse et de modération du Pape Saint Zacharie à Saint Boniface Archevêque de Mayence, qui lui avoit dénoncé un Prêtre nommé Virgile comme enseignant qu'il y avoit sous terre un autre monde, et d'autres hommes, *quod alius mundus et alii homines sub terra sint, seu sol et luna.* Le pape enjoint au saint Prélat, qu'au cas que ce pervers enseignement du Prêtre fût dûment constaté, il eût à le chasser de l'église *habito consilio*, et le dépouiller de l'honneur du Sacerdoce. Il lui fait savoir en même temps que d'après quelque avis reçu d'autre part à la décharge du Prêtre, auquel néanmoins il prêtoit moins de foi, qu'à la lettre de Saint Boniface, il avoit écrit au Duc Odilon de le lui envoyer, afin de l'examiner et le juger suivant les canons. On voit que l'erreur dont ce Prêtre étoit taxé, consistoit à soutenir que dans ce monde, et avec ce soleil, et cette lune qu'il supposoit sous

terre, il y eût une race d'hommes de toute autre origine que celle du reste du genre humain : erreur qui méritoit bien d'être condamnée comme contraire à la foi. Qu'on me permette à cette occasion d'ajouter que des écrivains, moins circonspects que l'auteur, se sont hasardés d'imputer à Saint Augustin de n'avoir pas su comprendre, qu'il y eût des hommes placé dans l'hémisphère inférieur, les pieds en haut, la tête en bas. Ce reproche est démenti par le texte même de Saint Augustin au l. 16 de la Cité de Dieu, ch. 9, où l'on voit qu'en admettant la sphéricité de la terre, et la gravité tendante au centre, il concevoit fort bien que les corps placés sur l'hémisphère opposé au nôtre devoient être dans la même situation que nous, relativement à ce centre. La difficulté de Saint Augustin à reconnoître que cet hémisphère pût être habité, étoit non-seulement pardonnable, mais très-raisonnable dans un temps, où, faute de connoissances géographiques, on ne pouvoit guères imaginer la possibilité du passage d'un continent à l'autre. Saint Augustin ne rejeta ainsi les antipodes, qu'en tant que cette supposition entraînoit celle de l'existence d'une race d'hommes différente de la nôtre : erreur, comme on l'a dit, contraire à la foi.

Mais les incrédules qui aiment à s'amuser de la prétendue ignorance d'un Père et d'un Docteur que

l'Église honore comme une de ses plus brillantes lumières, ne songent pas que le reproche qu'ils lui font sans fondement, retombe tout entier et à plus forte raison sur le système d'Épicure et de Lucrèce qui, pour expliquer la formation du monde, supposent la chute des atomes de haut en bas dans l'immensité de l'espace, où il ne peut y avoir ni haut ni bas. Il est évident que le haut et le bas ne se disent que relativement à un centre déterminé dont les corps s'approchent ou s'éloignent. Or la fixation d'un centre ne sauroit avoir lieu dans un espace, dont l'immensité exclut toute idée de centre, par cela même qu'elle exclut toute idée de circonférence.

Pour pousser les atomes de haut en bas, il faudroit que l'action de la gravité qui les entraîne fut dirigée à un point quelconque ou terme, qu'on pût regarder comme le bas de la carrière qu'elle leur fait parcourir. Or où trouver ce bas dans une carrière qui, loin d'avoir un terme, un bas, où elle puisse jamais aboutir, a toujours devant soi un espace interminable, dans lequel ce qui reste à parcourir est toujours ce même infini, qui n'a ni bout, ni terme, où la carrière par conséquent recommence, pour ainsi dire à chaque instant, sans jamais avancer vers une fin qui, n'existant nulle part, exclut par cela même toute possibilité d'un point quelconque qui puisse déterminer la tendance

de la gravité, vers ce point plutôt que vers tout autre. C'étoit donc par une inconcevable absurdité, qu'Épicure et ses disciples s'imaginoient de concevoir une chute d'atomes de haut en bas par un effet de la tendance de la gravité dans un espace qui, par son infinité supposée, exclut toute possibilité de haut et de bas, auquel cette tendance puisse se rapporter.

Page 48, *V.* 1 *et* 2.

Qu'on ajoute à ces traits le long aveuglement
Que Copernic reproche à notre entendement :

Il me paroît qu'il suffira ici de renvoyer à ce qu'a écrit sur ce sujet un célèbre astronome et physicien que l'auteur honoroit particulièrement de son estime et de son amitié, le savant Père Jacquier dans ses Institutions de Physique, part. 2. sect. 3. c. 1 n. 3.

Page 49, *V.* 25 *et suiv.*

Si la Religion est cette union pure
De l'Etre créateur avec la créature,
Où Dieu se manifeste aux yeux de notre esprit,
Où l'homme connoît Dieu, l'adore et le chérit ;
Il ne faut que nous voir dans un miroir fidèle
Pour croire qu'elle existe et qu'elle est naturelle.

L'auteur ne prétend pas que l'homme puisse atteindre à cette union pure avec Dieu, à cette hau-

teur de la Religion par les forces de la nature : il savoit bien que la vraie Religion est fondée sur la Révélation : il la nomme naturelle en ce sens, que c'est par le moyen de la Religion révélée qu'il a plu au Créateur d'élever la nature à ce sublime degré de perfection, auquel jamais elle n'eût pu aspirer par les simples lumières de la raison.

Page 50, *V.* 25.

Qu'accident fortuit Dieu te fait subsister.

L'auteur exprime par ces mots l'existence contingente de l'homme sur la terre.

Page 51, *V.* 4.

Si mon sang dirigé par des lois immuables,

On sent assez que l'auteur appelle ces lois *immuables* en ce sens, que le Créateur qui les a prescrites à la nature, s'est réservé à lui seul le pouvoir de les changer.

Page 52, *V.* 15 *et suiv.*

Le roi qui me gouverne est un ambassadeur
Chargé de tes bienfaits, chargé de ta grandeur;
De l'encens des Français heureux dépositaire,

On sent également que l'auteur n'a pas voulu placer le dépôt du culte dans les mains des souverains,

rains, qu'il soumet dans tout le cours de son ouvrage, comme les derniers de leurs sujets, aux lois de la Religion : mais qu'ils sont particulièrement chargés de les maintenir, et d'offrir avec l'hommage de leurs vœux, celui des peuples que Dieu leur a soumis.

Page 55, *V.* 24 *et suiv.*

Mécanisme certain dont l'heureux Fontenelle
Donne au sexe étonné la première nouvelle.
Les astres, l'air, le feu, jusqu'aux marbres glacés
Renferment dans leur sein des mondes enchassés;
Tout est peuple, tout vit; tout parle donc, tout crie
Qu'il est un être, un Dieu.....

Sans entrer dans la discusion des *mondes* enfantés par la brillante imagination de Fontenelle, on voit que l'auteur passe rapidement du sens littéral au sens figuré. Cette vie, ce sentiment qu'il semble attribuer aux élémens de la matière, aux atomes enchassés dans le marbre, s'expliquent naturellement par ce langage, par ces cris, qui doivent réveiller l'attention de l'homme à reconnoître dans la structure de l'édifice, la sagesse, la puissance, la bonté du souverain architecte qui seul pouvoit le créer.

LE MATÉRIALISME D'ÉPICURE.

CHANT QUATRIÈME.

Page 62, *V.* 9.

O vous ! si nos accens touchent encor les ombres,

EXPRESSION purement poétique.

LE SPINOSISME.

CHANT CINQUIÈME.

Page 81, *V.* 20.

Que la Religion règne au fond de nos cœurs,

L'AUTEUR nous rappelle à ce sentiment naturel de dépendance gravé au fond de nos cœurs, pour avertir l'homme du besoin qu'il a de subvenir à son impuissance par un secours supérieur, que la Religion seule est capable de fournir. C'est par le

développement des grandes vérités relatives à cet objet, que l'auteur a supérieurement vérifié que *la raison dans ses vers conduit l'homme à la foi.*

Page 89, *V.* 16.

Sévère avec douceur et tendre sans foiblesse,

En peignant la vertueuse simplicité de l'innocente bergère, l'auteur a envisagé dans le second hémistiche la douceur du caractère, plutôt que la tendresse proprement dite du sentiment.

LE DÉISME.

CHANT SIXIÈME.

Page 99, *V.* 9 *et* 10.

Quoi donc! Il fait marcher la foudre et les tempêtes,
Les *mondes* lumineux qui roulent sur nos têtes,

C'EST-A-DIRE, les *astres* lumineux.

Page 100, *V.* 27 *et suiv.*

Regarder d'un même œil le Chrétien, l'Idolâtre,
Le Mage, le Bramine et le Bonze orgueilleux,
Du grand Confucius les disciples nombreux,

En mettant Confucius avec les Mages, les Bonzes

et autres Idolâtres en opposition aux Chrétiens, l'épithète de grand ne lui est ici appliqué qu'à raison de sa célébrité, et non de la sagesse qu'on lui attribue.

LE PYRRHONISME.

CHANT SEPTIÈME.

Page 114, *V.* 12 *et suiv.*

En vain du Pyrrhonisme on répand l'imposture;
Un doute universel n'est point dans la nature:
Elle nous porte à croire et non pas à douter.
Quel principe inconnu pourroit donc exciter
Un sentiment contraire à l'esprit trop crédule,
Un sentiment enfin impie et ridicule?

Ce trait semble présenter une sorte d'obscurité, que l'auteur auroit sans doute fait disparoître, en retouchant encore son ouvrage, comme il se l'étoit proposé. Il dit avec raison qu'un doute universel n'est pas dans la nature : mais si le penchant, si le sentiment qui porte à un tel doute est impie et ridicule, comme il l'est vraiment, ce n'est pas parce qu'il est contraire à l'*esprit trop crédule ;* c'est parce qu'il l'est au juste exercice de la faculté

de connoître, qui suppose dans l'esprit la capacité d'atteindre au *vrai* qui en est l'objet, et d'où naît en conséquence ce penchant, ce sentiment également juste et naturel, qui porte à croire ce qui présente des motifs suffisans de crédibilité. L'auteur dévoile admirablement dans les vers suivans toute l'absurdité de ce doute universel.

Page 116, *V.* 3 *et suiv.*

Alors il combattra, rendra problématiques
Jusques aux vérités qui frappent tous les yeux ;
L'autel sera sans prêtre et les temples sans Dieux ;

On sent assez que *les temples des Dieux* ne figurent ici que comme une expression poétique, pour marquer l'acharnement du Pyrrhonisme contre tout ce qui peut servir à rappeler quelque idée de religion.

Page 118, *V.* 12.

Dieu plus voilé.....

L'auteur continue à confondre le Pyrrhonien en exposant la conduite pleine de sagesse, qui éclate dans la manière dont il a plu à Dieu de se manifester à l'homme pendant le cours de cette vie mortelle. Si Dieu étoit tellement voilé, que toute connoissance de la Divinité et de ses divins attributs nous eût été refusée, l'homme ne pourroit tourner

son amour vers un objet qui lui seroit absolument inconnu. Si au contraire Dieu se montroit à découvert, face à face, en nous découvrant son essence, et la splendeur de ses infinies perfections, notre amour ne seroit pas libre : l'âme seroit nécessairement déterminée, quoique très-volontairement, à l'amour d'un objet qui, étant le souverain bien, ne laisseroit rien à désirer hors de lui pour nous rendre parfaitement heureux : mais cet état est réservé pour le séjour de la gloire, auquel l'homme doit aspirer comme au terme de la carrière qui lui est prescrite durant le cours de cette vie, pour y parvenir, comme à la couronne de justice que Dieu a préparée à ceux qui l'aiment. Et c'est ainsi qu'il lui a plu de se manifester en cette vie par les lumières de la raison et de la foi, autant qu'il étoit convenable et nécessaire, *pour lier le mérite*, ainsi que le dit l'auteur, *au soin de le chercher.*

Page 119, *V.* 21.

Cette foi de nos cœurs....

L'auteur fait assez connoître dans la suite que la foi, sans laquelle on ne peut plaire à Dieu, est un don d'un ordre supérieur aux seules forces de la nature.

Page 120, *V.* 23 *et suiv.*

Les hommes sont-ils faits pour penser en esclaves ?
Non : avant que de croire on doit examiner ;
Mais l'examen fini, cessons de raisonner.

L'autorité de l'église, qui se manifeste par des caractères de crédibilité, qui la rendent visible à tous les yeux, est plus que suffisante pour tenir lieu d'examen à l'égard de ceux qui, nés dans son sein, ont eu le bonheur d'être éclairés des pures lumières de la foi, et de se préserver du malheur de la perdre par un coupable égarement de cœur et d'esprit. En matière de religion et de foi *leur doute vient du cœur, et non pas de l'esprit*, ainsi que le dit très-bien l'auteur au chant précédent *page* 97, et encore *l'erreur conduit au doute, et le doute à la mort.* Et dans ce chant même, *page* 109, *V.* 19. *le doute de l'impie est toujours volontaire.*

Page 121, *V.* 19 *et* 20.

De tous ces fiers dragons j'écraserai la tête ;
Et du monde éclairé Dieu fera la conquête.

La poésie semble permettre cette sorte de pompe dans les expressions ; et dans le fait, l'auteur acquitte très-bien sa promesse à l'égard des dragons qu'il entreprend d'écraser.

L'HÉRÉSIE.

CHANT HUITIÈME.

Page 123, *V.* 5.

Réveiller la magie expirante en tout lieu !

L'auteur désigne ces sectes fanatiques, qui ont paru de temps à autre, tâchant de s'accréditer par l'imposture et les superstitions de la magie. Ce vers ne donne ainsi aucune atteinte à ce que l'Écriture même nous apprend touchant l'existence et les opérations de la magie, même après la venue du Sauveur.

Page 123, *V.* 19 *et suiv.*

Dieu s'est fait voir à Trente, ainsi que dans Nicée;
Au pontife d'Hippone il donna des rivaux,
Arma les Bossuets, suscita les Arnauds;

L'auteur ajoute au bas de la page une note de sa main, *Ouvrages de Bossuet et d'Arnaud contre les Protestans.*

Cette note prouve que l'auteur n'a envisagé Arnaud et ne l'a placé en ce vers qu'en qualité d'auteur du célèbre ouvrage de *la Perpétuité de la*

Foi, etc. Il savoit d'ailleurs que cet infatigable écrivain fut long-temps le chef, le conducteur, le soutien d'un parti réprouvé par l'église : il savoit que dans Tertullien on a su distinguer d'avec le Montaniste l'auteur de l'*Apologie* et des *Prescriptions*.

Page 125, *V.* 18 *et* 19.

Que la mysticité qui s'exalte et s'embrase,
Eût quitté la prière en faveur de l'extase,

Il est clair que sous le nom d'extase l'auteur ne rejette ici que les grossières illusions des Quiétistes et autres faux Mystiques ; et non sans doute ces grâces particulières d'extases et de ravissemens, qui se concilient très-bien avec l'esprit de la prière, et dont l'Écriture et les vies des Saints fournissent des exemples si éclatans.

Page 126, *V.* 7 *et* 8.

Ainsi l'on voit sortir du sein de la nature,
La vérité brillante et la noire imposture :

Il est inutile de répéter que l'auteur n'entend pas faire sortir du sein de la simple nature les vérités que nous tenons de la Révélation. Il s'explique à ce sujet d'un ton trop décidé dans tout le cours de cet immortel ouvrage.

Page 127, *V.* 2 *et* 3.

..... le jour approche où l'Empire romain,
Persécuteur du Christ, va crouler sous sa main.

L'auteur parle de l'Empire romain comme persécuteur du Christ, et qui en cette qualité ne croula sous sa main que pour en recevoir un nouvel éclat.

Page 128, *V.* 1.

Ce fut alors, mortels, qu'on connut l'Hérésie;

C'est-à-dire que ce fut alors que le perfide caractère de l'hérésie se développa, et se montra plus à découvert que jamais par les horreurs qu'il enfanta. L'auteur avoit déjà remarqué qu'*à peine à son aurore* l'église des Chrétiens avoit été combattue par l'hérésie.

Page 129, *V.* 13. parlant de Théodose.

Son règne fut celui de la *Divinité*.

L'auteur a souligné ce dernier mot.

Page 131, *V.* 18 *et* 19.

Quiconque, enorgueilli des forces d'un état,
S'endort tranquillement sur la foi du soldat, etc.

Trait bien remarquable. L'expérience a fait voir quel compte on peut faire *sur la foi du soldat*,

quand, livré impunément à la séduction de l'erreur, il manque lui-même à sa foi. Ce trait admirablement instructif méritoit d'être terminé par ce beau vers, *page* 132 *V.* 16 « La foi défend les mœurs, les mœurs sauvent l'état. »

Page 132, *V.* 25 *et suiv.*

Le sage, toujours juste et jamais fanatique,
Punit l'hérésiarque, éclaire l'hérétique,
Il épargne le sang.....

L'auteur parle conséquemment à la maxime, que l'église abhorre le sang. L'église n'emploie les moyens d'une rigueur salutaire envers ses enfans rebelles, qu'après avoir épuisé tous ceux que la charité suggère pour les ramener par les voies de la douceur. L'auteur étoit loin de vouloir contester à l'église l'autorité de punir la désobéissance à ses lois par des peines salutaires. Elle en fit usage dès les premiers siècles par la sanction des peines afflictives décernées par les Canons pour la réconciliation des pénitens. Il est vrai que les réfractaires pouvoient s'y soustraire par voie de fait : mais ils ne pouvoient se soustraire à l'obligation de s'y soumettre, ni refuser de les subir, sans souiller leur conscience d'un nouveau crime, et cette obligation suppose et prouve dans l'église le droit de les décerner.

Page 133, *V.* 17 *et suiv.*

Au sein de ses roseaux la Seine épouvantée,
Tremble de voir encor son urne ensanglantée ;
Elle a toujours présens ces jours infortunés
Où nos concitoyens, l'un sur l'autre acharnés,
Insultant à l'honneur, étouffant la nature,
Déshonoroient la foi, sans venger son injure.

L'horreur de ces massacres doit surtout retomber sur ces hommes perfides, indignes du nom de concitoyens, qui, ennemis de l'autorité légitime, violateurs de la foi qu'ils avoient vouée à Dieu, aspiroient à renverser le trône sur les débris de l'autel qui le soutenoit.

Page 134, *V.* 12 *et suiv.*

Contemplez maintenant l'Église catholique :
Elle fixe et prescrit la croyance publique ;
Ses décrets sont portés, ses dogmes définis
Par le corps des pasteurs sous un chef réunis ;

Le corps des pasteurs n'a jamais eu d'autre foi que la foi de *cette chaire éternelle qui, enseignée par Saint Pierre et ses Successeurs, ne connoît point d'hérésie. La foi romaine est toujours la foi de l'église*, (Bossuet sermon sur l'unité de l'église.) Émule de la sublimité de Bossuet, l'auteur rend un hommage non moins éclatant à cette chaire de vérité, en deux vers de ce même chant

(*page* 128) où il la représente, *centre de la lumière, éclairant l'univers; Rome sera toujours le flambeau de l'église.*

LA CORRUPTION
DE L'ESPRIT ET DES MŒURS.
CHANT NEUVIÈME.

Dans l'éloge de Louis XIV. *page* 139, *V.* 22.

Le faux zèle une fois trompa sa politique,

Je ne saurois dire quel est l'événement que l'auteur a eu en vue sans vouloir l'énoncer.

Page 150, *V.* 6 *et suiv.*

Corneille, Despréaux, et Racine et Molière,
Eux, qui sur nos esprits répandoient la lumière,
Ont-ils contre le Ciel élevé leurs accens?

Rien n'étoit plus propre à rabaisser la vaine fierté des modernes incrédules dans le honteux abus qu'ils font de leurs talens, que de leur opposer des génies bien supérieurs tels que les Corneille et les Despréaux, les Racine et les Molière, qui professèrent la Religion. S'ils méritent à cet

égard les éloges de l'auteur, juste appréciateur de leurs talens, on ne seroit pas en droit d'en conclure, qu'il approuvât indifféremment tous leurs ouvrages, et moins encore en particulier tout ce que les comédies de Molière offrent de repréhensible.

LE TRIOMPHE DE LA RELIGION.

CHANT DIXIÈME.

Au sujet des Juifs, qui refusèrent de croire au Sauveur.

Page 153, *V.* 17 *et* 18.

Dans l'humble Rédempteur méconnurent leur roi;
Et son sang éteignit le flambeau de leur foi:

Il est presque inutile d'observer, que par la tournure poétique de ce vers l'auteur n'attribue pas au sang du Rédempteur l'extinction du flambeau de la foi dans les Juifs incrédules, mais à l'impiété qui leur fit mépriser ce sang précieux, répandu pour leur rédemption et celle de tout le genre humain.

Peut-être aussi l'auteur a-t-il voulu faire allusion à l'extinction de la synagogue, par la substitution

de la nouvelle à l'ancienne alliance, en vertu du mystère de la Croix.

Page 159, *V.* 21 *et* 22.

Non, Dieu ne peut créer les hommes vicieux,
Ni fermer sans raison la barrière des cieux !

Dieu ne pouvoit créer l'homme dans l'actuelle infection du vice par une suite immédiate de la création, mais il pouvoit le créer sujet aux passions, qui sont l'apanage de la nature, et qui pourtant, dans l'état de simple nature, n'auroient pas été aussi effrénées qu'elles le sont dévenues d'après le déréglement introduit par le péché. Il faut aussi observer que l'homme par les simples facultés de la nature, n'auroit jamais pu aspirer à cet état de béatitude, qui consiste dans la vision de Dieu. L'élévation de l'homme à un état surnaturel, quoique très-convenable à l'ordre d'une Providence souverainement sage, souverainement bienfaisante, ne laisse pas que d'être un don gratuit, que Dieu sans injustice pouvoit ne pas accorder. Tels étoient certainement les sentimens de l'auteur.

Page 162, *V.* 7 *et* 8.

Inutiles vertus, dont le foible artifice
Ne sert qu'à pallier, qu'à travestir le vice ;

L'auteur n'a pas prétendu que toutes les vertus

humaines inspirées par la raison, ne soient en elles-mêmes que des vices. Il est dans la nature une inclination foncière vers le juste et l'honnête, que Saint Augustin représente comme un reste de l'image de Dieu, gravée dans l'âme, que le péché n'a jamais pu totalement effacer, et dont peuvent encore émaner des actes qui, loin d'être vicieux par eux-mêmes, sont réellement louables, en tant que conformes aux lois de la justice et de l'équité. L'auteur a simplement voulu marquer, ce qui est très-vrai, que ces sortes de vertus purement humaines, sont non-seulement stériles pour le salut, mais encore insuffisantes pour rendre l'homme vraiment et solidement vertueux, incapables de lui donner la force de résister à tous les attraits du vice, et de remplir tous les devoirs que la raison même lui prescrit.

Page 164, *V.* 23 *et* 24.

Le prince ne craint plus le choc des passions
Quand Dieu même est l'objet de leurs impulsions;

L'auteur désigne ces mouvemens vifs qui s'excitent dans l'âme, et que le vrai Chrétien a soin de contenir dans leurs justes bornes, en les dirigeant à la gloire de Dieu, qu'il se propose comme la fin de toute sa conduite : ainsi que l'auteur l'explique dans la peinture qu'il fait des caractères qui distin-

guent si hautement la vertu chrétienne des vertus purement humaines.

Page 166, *V.* 12 *et* 13.

L'Humanité Divine et la triple Unité
Révoltent leur esprit.....

La rigoureuse précision du langage théologique a soin d'éviter le terme de *triple*, ou de *triplicité*, pour exprimer la distinction des trois personnes dans l'unité d'une même Essence. Saint Aug. (de Trinit. l. 6. c. 7.) *Nec quoniam Trinitas est, ideo triplex putandus est.* Et le 11e concile de Tolède (an. 675.) *quæ non triplex sed Trinitas dici, et credi debet.* L'auteur se trouve ici dans le cas de quelques écrivains ecclésiastiques, qui ont employé le mot de Triple, en retenant pourtant le sens exact, qui répond au mot *Trinus.*

Page 170, *V.* 1 *et suiv.*

Roi du monde, Dieu fort, daigne tourner les yeux
Vers ces peuples errans qui te cherchent, t'ignorent,
Dont l'esprit t'obscurcit, mais dont les cœurs t'adorent;
Dissipe leurs erreurs, en leur donnant ta loi;
S'ils gardent l'innocence, ils méritent la foi!
Inde, Chine, Japon, îles, plages australes,
Habitans malheureux des rives glaciales,
Le voile qui vous couvre, un jour s'entr'ouvrira;
Pratiquez la vertu, Dieu vous éclairera.

L'auteur ne prétend pas ici rétracter ce qu'il a dit plus haut au chant 2, et si bien de la dépravation des Idolâtres, dont le cœur n'étoit pas moins corrompu que l'esprit, dans le culte sacrilège qu'ils rendoient à leurs fausses Divinités. Il n'entend parler que d'un mérite de congruité relativement à ceux qui, nés en pays idolâtres, dociles à ces grâces de vocation, que Dieu répand même parmi les infidèles pour les appeler à la foi, se tournent vers lui pour le chercher, et qui, observant par ce moyen la loi naturelle, sont dans le cas de ceux dont parle Saint Thomas (ad Rom. 10 lect. 3) « *Si qui tamen eorum fecissent quod in se* » *est, Dominus eis suam misericordiam providis-* » *set, mittendo eis prædicatorem fidei, sicut* » *Petrum Cornelio* act. 10, *et Paulum Macedo-* » *nibus, ut habetur* act. 16; *sed tamen hoc ipsum* » *quod aliqui faciunt quod in se est, conver-* » *tendo se scilicet ad Deum, ex Deo est movente* » *corda ipsorum ad bonum.* »

Je ne puis mieux finir que par ce beau sentiment d'un docteur si éclairé, qui fut cher à Saint Louis, que l'école de Paris honore particulièrement comme une de ses plus brillantes lumieres, et qui a toujours été respecté dans l'Église, non moins par la profondeur, la clarté, l'exactitude de sa doctrine, que par l'innocence et la sainteté de sa vie.

Je ne doute pas néanmoins que ces observations ne doivent paroître bien minutieuses à la plupart de ceux qui auront la patience d'en supporter la lecture : et j'avoue qu'ils n'auront pas tort ; ce ne sera pourtant ni leur faute, ni la mienne. Mon devoir étoit de *servir* l'auteur sans aucun retour sur moi-même, et je ne pouvois mieux le faire, qu'en me conformant à cette pureté d'intention, qui lui inspiroit le plus vif désir de ne rien laisser dans ce beau poëme consacré à la gloire de la Religion, qui pût, je ne dis pas soulever le moindre doute sur la parfaite orthodoxie de ses sentimens, mais donner la moindre prise à la malignité d'abuser de la liberté du langage poétique pour détourner certaines expressions en un sens quelconque moins qu'exact, qu'il auroit certainement désavoué. Or on conviendra sans peine que sur nombre d'articles il n'est guères possible d'atteindre à une rigoureuse précision en fait de doctrine, sans entrer dans des discussions souvent minutieuses, poussées quelquefois jusqu'au scrupule, et qui par cela même pourroient paroître moins dignes d'attention, s'il pouvoit y avoir quelque chose d'indifférent en tout ce qui a un rapport direct ou indirect à la Religion.

Je me suis abstenu de relever les traits de lumière les plus saillans qu'on rencontre à chaque

page de cette immortelle production : ils brilleront assez de leur propre éclat, et j'ai senti qu'il n'étoit pas donné à la froide monotonie d'une prose languissante, d'atteindre à la hauteur d'une poésie où la sublimité du génie est soutenue et relevée encore par la grandeur et la majesté du sujet. Je n'aspire à d'autre mérite qu'à celui de la fidélité à remplir la tâche qui m'a été imposée : heureux, je le répète, qu'elle m'ait fourni l'occasion de rendre un hommage public de la vénération que j'ai vouée et que conserverai toute ma vie à la mémoire de l'immortel auteur de la *Religion vengée*.

TABLE.

DÉDICACE *au Pape Pie VI*,		Page 3
Avertissement de l'Editeur de Parme,		7
Dédicace au Roi Louis XV,		15
CHANT I.	*La Religion vengée*,	17
II.	*L'Idolâtrie*,	28
III.	*L'Athéisme*,	40
IV.	*Le Matérialisme d'Epicure*,	61
V.	*Le Spinosisme*,	77
VI.	*Le Déisme*,	93
VII.	*Le Pyrrhonisme*,	106
VIII.	*L'Hérésie*,	122
IX.	*La corruption de l'esprit et des mœurs*,	138
X.	*Le Triomphe de la Religion*,	152
Observations de l'Editeur de Venise,		173
Notes,		179

Livres nouvellement imprimés, et qui se trouvent chez les mêmes Libraires.

Abrégé de l'Histoire Sainte de l'Ancien Testament, par Fleury ; avec figures en taille-douce d'après S. Leclerc. in-12.

Abrégé de l'Histoire Sainte du Nouveau Testament, par Fleury ; avec figures en t. d. d'après S. Leclerc. in-12.

Heures nouvelles ou Prières choisies ; nouvelle et jolie édition, avec 35 figures ; in-18.

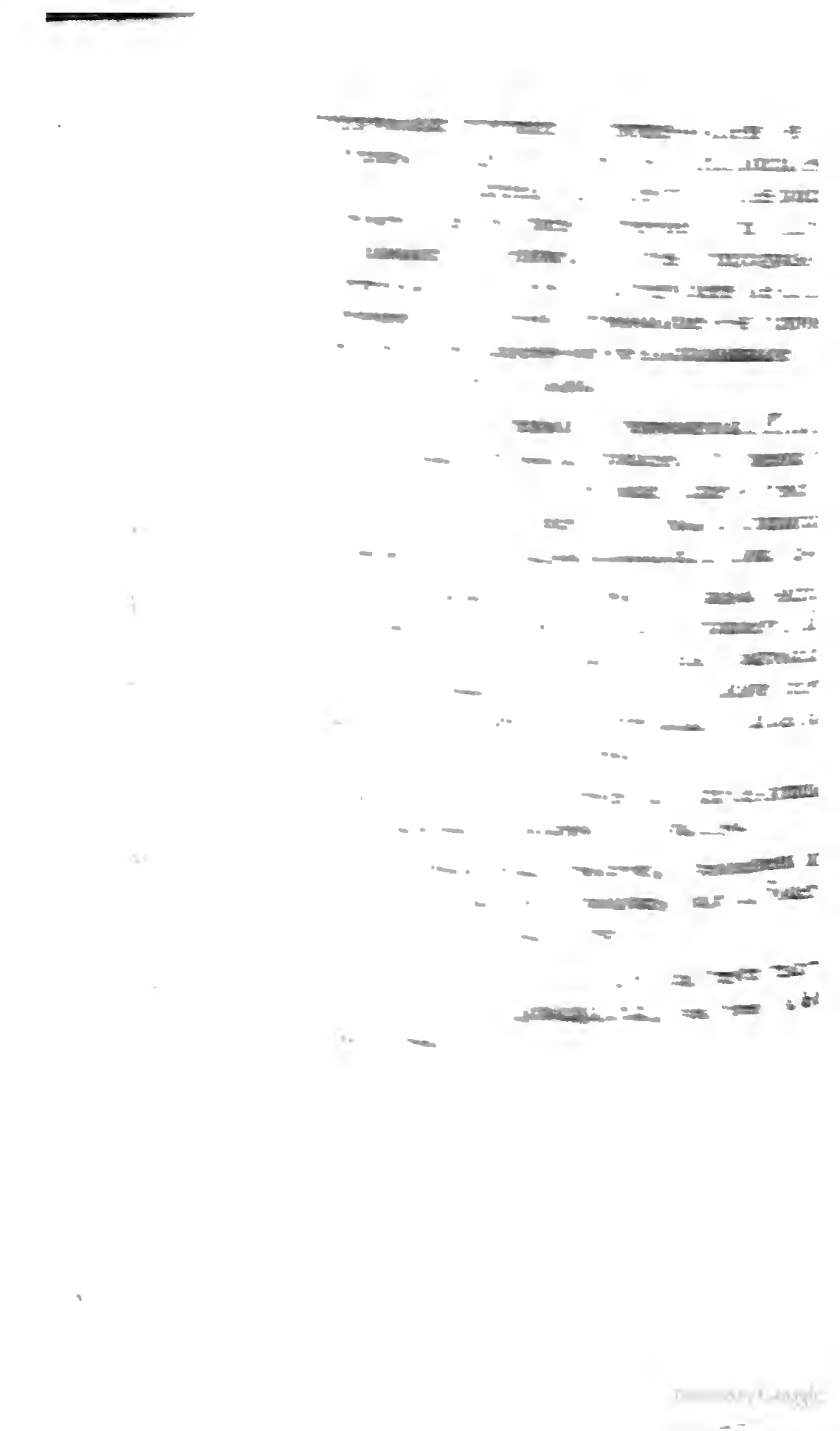
Nouvelle Journée du Chrétien ; nouvelle et jolie édition, avec 35 figures. in-18.

OEuvres d'Homère, ou l'Iliade et l'Odyssée, traduites par Mᵉ. Dacier ; 4 vol. in-12. nouv. édition avec fig.

> Il y a peu d'auteurs dans l'antiquité profane, dont l'étude puisse être plus utile aux jeunes gens que celle d'Homère ; et ce seroit manquer à l'attention qu'on leur doit, que de ne leur donner aucune connoissance d'un Ouvrage qu'Alexandre le grand regardoit comme la production la plus rare et la plus précieuse de l'esprit humain.
>
> Rollin. *Traité des Etudes.*

Aventures de Télémaque, par M. de Fénélon ; nouvelle édition, revue avec soin et augmentée d'une Table géographique et mythologique à l'usage de la Jeunesse ; in-12. figures.

Lettres choisies de Madame de Sévigné ; édition destinée à la Jeunesse et aux Maisons d'Education ; 3 vol. in-18.



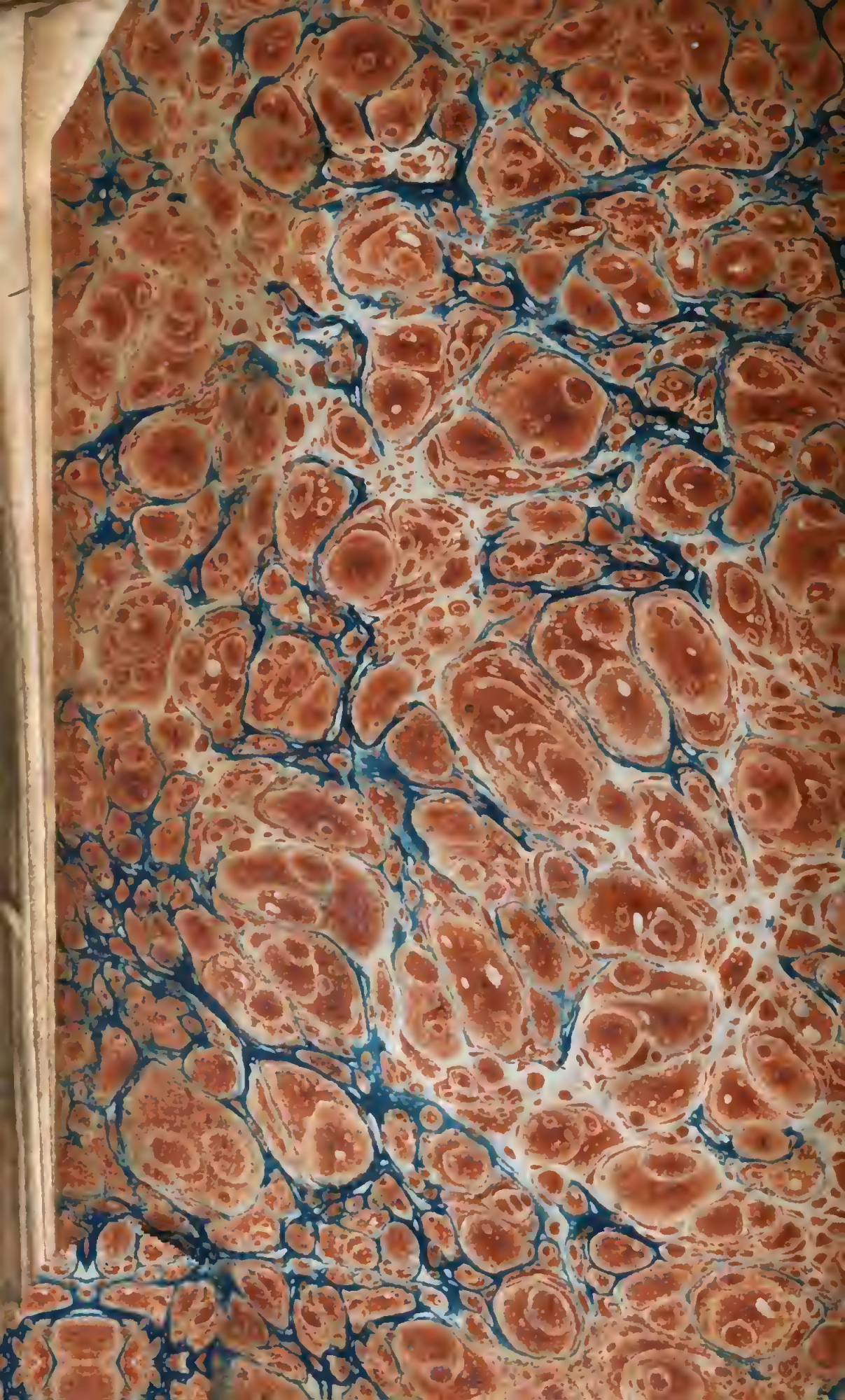
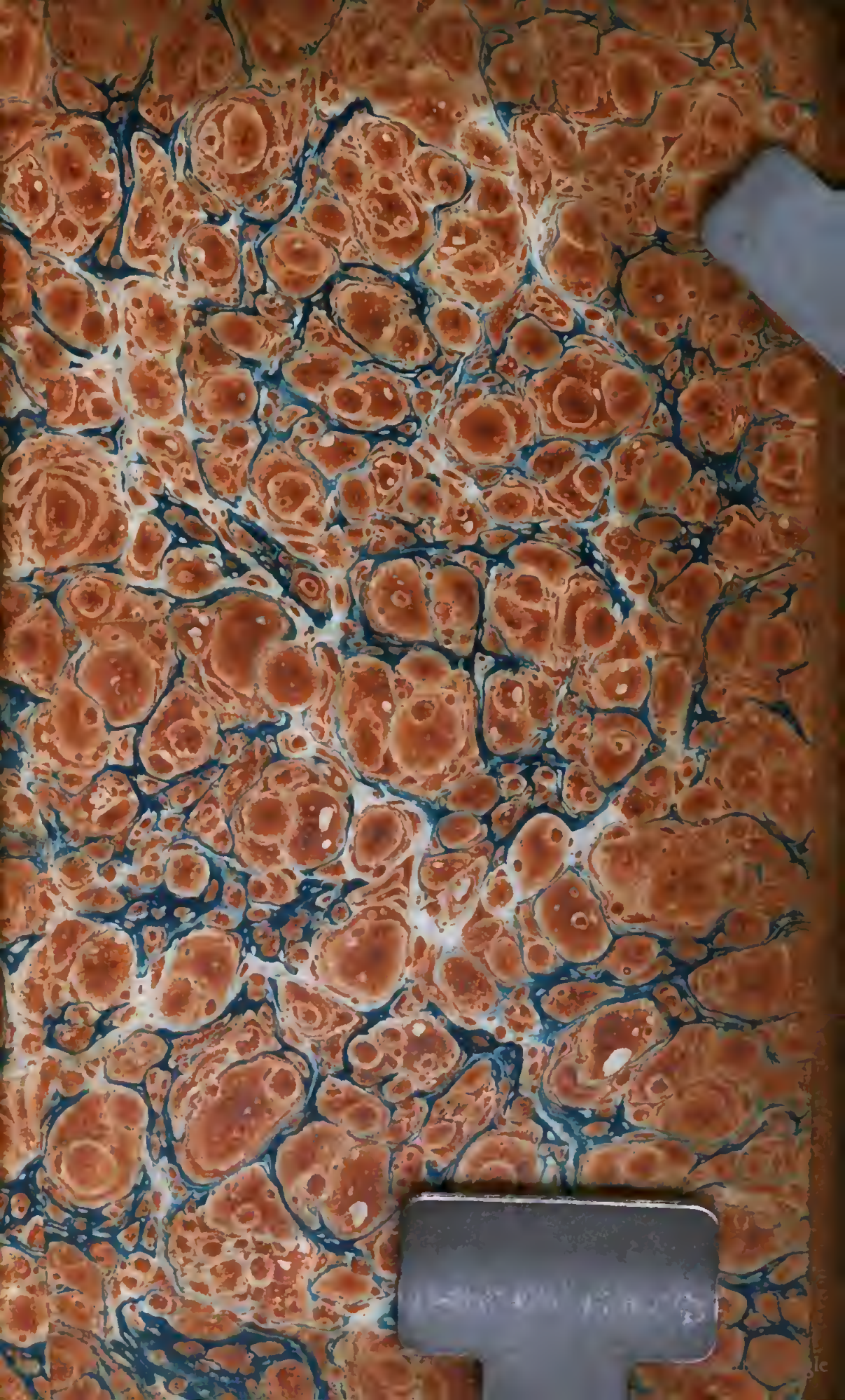
DICTIONNAIRE portatif françois-italien et italien-françois, rédigé d'après les dictionnaires d'Alberti, de Bottarelli, de Baretti, et des autres auteurs les plus estimés : précédé d'un Abrégé de Grammaire italienne, et des conjugaisons des verbes tant réguliers qu'irréguliers de la Langue françoise ; (l'accent prosodique est apposé sur tous les mots italiens de ce Dictionnaire). 2 vol. in-12. seconde édition.

AVVENTURE DI TELEMACO, *composte da M. di Fenelon ; traduzione dal Francese. In questa nuova edizione, si sono accentate tutte le voci, per facilitar agli Stranieri il modo d'imparare la prosodia della Lingua italiana.* 2 *tom. in*-12.

NOVELLE MORALI DI F. SOAVE ; *nuova edizione, accresciuta dei Novelle di L. Bramieri e di A. Parea, coronate dalla Società patriotica di Milano ; — di otto Novelle di Autore incerto ; — e delle Memorie intorno alla Vita del conte Carlo Bettoni.* 2 *tom. in*-18.

MATIÈRE MÉDICALE, et précis de l'art de formuler, par Desbois de Rochefort ; 2 vol. in-8.

ESSAI DE PHYSIOLOGIE POSITIVE, spécialement appliqué à la Médecine pratique ; par F. E. Fodéré, D. M. *avec cette épigraphe :*

Πάντα ὁμοίως ἀρχὴ καὶ πάντα τελευτὴ.
ΙΠΠΟΚΡΑΤΟΥΣ ; περὶ τόπων τ. κ. ἀνθρ.

3 vol. in-8.